N:o .....
GREFVE
M. KLINGSPORS
Boksamling.

14052

~~D. III~~
A. V.

Vola L. Snobey

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez DESESSARTS, Éditeur et Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 9, au coin de la place.

An X (1802).

ESSAI
SUR
LES ÉLOGES.

CHAPITRE PREMIER.

De la louange et de l'amour de la gloire.

LA louange, si desirée et si prodiguée sur la terre, n'est point et ne peut être une chose indifférente ; elle est ou utile ou funeste ; elle est tour-à-tour ce qu'il y a ou de plus noble ou de plus vil. En société, c'est le plus souvent un commerce de mensonges, établi par la convention et le besoin de se plaire : alors elle nuit aux hommes, parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auroient peut-être, ou du moins qu'ils devroient avoir. Si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit la mépriser ; si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant, on doit la craindre. Mais quelquefois aussi c'est l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnoissance au génie ; et sous ce point de vue, elle est une des choses les plus grandes qui soient

parmi les hommes : d'abord, par son autorité, elle inspire un respect naturel pour celui qui la mérite et qui l'obtient ; par sa justice, elle est la voix des nations qu'on ne peut séduire, des siècles qu'on ne peut corrompre ; par son indépendance, l'autorité toute-puissante ne peut l'obtenir, l'autorité toute-puissante ne peut l'ôter ; par son étendue, elle remplit tous les lieux ; par sa durée, elle embrasse les siècles. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'ame s'élève, l'homme tout entier multiplie ses forces ; et de-là les travaux, les méditations sublimes, les idées du législateur, les veilles du grand écrivain ; de-là le sang versé pour la patrie, et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de sa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les ames ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connoît le mot de Philippe, à qui un courtisan féroce conseilloit de détruire Athènes ; *et par qui serons-nous loués ?* Ces mêmes Athéniens étoient les maîtres et les tyrans d'Alexandre qui étoit le maître du monde ; c'étoit pour eux qu'il combattoit, qu'il détrônoit, qu'il faisoit des rois. Il se précipitoit sur les champs de bataille, pour que les poëtes, les musiciens et les ouvriers d'Athènes dissent, en se promenant sur la place, qu'Alexandre étoit grand (*a*).

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns, et un frein pour les autres. *Souviens-toi*, di-

(*a*) *O Athéniens*, disoit-il, *qu'il en coûte pour être estimé de vous !*

soit un philosophe à un prince, *que chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.* Et il faudroit que tous les matins ce fût la première parole qu'on fît entendre aux princes, à leur réveil ; l'amour de la gloire veilleroit autour d'eux pour en repousser les foiblesses et les vices ; car tel est le caractère de ce sentiment ; il est fier, délicat, sévère à lui-même. A chaque pensée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins. L'univers est son censeur, et la postérité son juge.

D'où naît ce sentiment ? de la nature même de l'homme. Ambitieux et foibles, mélanges d'imperfection et de grandeur, une estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus, elle nous rassure sur nos foiblesses. Elle occupe de plus notre activité inquiète qui a besoin de mouvement, et qui cherche à se répandre au-dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous précipite hors de nous. Nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes ; nous volons au-devant du temps ; nous vivons où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin : mais la gloire parcourt la terre ; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

On a beaucoup déclamé contre la gloire ; cela est naturel : il est beaucoup plus aisé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite étoit plus ingénu ; il convenoit que c'étoit la dernière passion du sage, et apparemment la sienne. Il y a des hommes qui se vantent de la mépri-

ser ; et pour qu'on n'en doute pas, ils le répètent : c'est une raison de plus pour ne les point croire. Chacun en secret y prétend ; mais l'un s'affiche et l'autre se cache. L'un a la vanité des petites choses et l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettoit sa gloire à faire Cinna ; un courtisan de son siècle, à paroître avec grâce dans un ballet.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire ? ôtez-la de dessus la terre ; tout change : le regard de l'homme n'anime plus l'homme ; il est seul dans la foule ; le passé n'est rien ; le présent se resserre ; l'avenir disparoît ; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En parcourant l'histoire des empires et des arts, je vois partout quelques hommes sur des hauteurs, et en bas, le troupeau du genre humain qui suit de loin et à pas lents. Je vois la gloire qui guide les premiers, et ils guident l'univers.

En mécanique, on préfère les machines qui produisent les plus grands effets par les plus petits moyens. En politique, on doit faire de même ; or telle est cette passion : Sparte a besoin de trois cens hommes qui meurent ; ils se dévouent. Sparte fait graver quelques lettres sur les rochers teints de leur sang, voilà leur récompense. C'est peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. Mais ces illusions sublimes n'appartiennent ni à toutes les ames ni à tous les siècles.

Le sentiment de la gloire suppose le retranchement des passions communes. Ou il n'existe pas, ou il occupe l'ame toute entière. Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui domine l'intérêt : la gloire est la monnoie des états, mais la gloire ne représente rien où l'or représente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux ; ce peuple n'a que des sens, il ne sait renoncer à rien, il ne sait pas perdre un jour pour gagner des siècles. Ne l'attendez pas d'un peuple esclave ; la gloire est fière et libre, et l'esclave, corrompu par sa servitude, n'a pas assez de vertu pour lever les yeux jusqu'à elle. Ne l'attendez pas d'un peuple pauvre, je ne dis pas celui qui resté près de la nature et de l'égalité, borne ses désirs, vit de peu, et met les vertus à la place des richesses, mais celui qui, environné de grandes richesses qu'il ne partage pas, se trouve entre le spectacle du faste et la misère, et voit l'extrême pauvreté sortir de l'extrême opulence ; ce peuple occupé et avili par ses besoins, ne peut avoir l'idée d'un besoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la société ; chez un tel peuple, la multitude des goûts nuit aux passions. Il est trop facile d'avoir des succès d'un moment, pour chercher à obtenir des succès plus pénibles. D'ailleurs, en voyant les hommes de si près, on met moins de prix à leur opinion. En général, le sentiment de la gloire a je ne sais quoi de réfléchi et de profond qui se nourrit sur-tout dans la retraite. C'est-là qu'occupé de grands travaux, on est frappé de la

rapidité de la vie, et qu'on veut étendre sur l'avenir une existence si courte. C'est à cette distance des hommes que la renommée paroît auguste, que la postérité se montre, que la gloire tourmente et fatigue l'imagination. Il faut qu'elle soit vue de loin pour qu'elle en impose; elle ressemble à ces divinités de nos ancêtres, qu'ils avoient soin de placer dans les forêts, ou dans des lieux obscurs; moins on les voyoit, plus elles obtenoient d'hommages.

On a demandé souvent si le devoir seul ne peut pas suppléer à la gloire. Cette question honore ceux qui la font; mais la réponse est simple; faites que tous les gouvernemens soient justes et que tous les hommes soient grands, et alors la gloire sera peut-être inutile aux hommes. Je suis loin de calomnier l'humanité; sans doute il y a eu des ames qui, en faisant le bien, ont obéi au devoir, et n'ont obéi qu'à lui, et à qui de grandes actions sont échappées en silence. Athènes éleva un autel au Dieu inconnu; on pourroit élever sur la terre une statue avec cette inscription: *aux hommes vertueux que l'on ne connoît pas.* Ignorés pendant la vie, oubliés après la mort, moins ils ont cherché l'éclat et plus ils ont été grands. Mais ne nous flattons point, il y a peu de ces ames qui se suffisent et marchent d'un pas ferme sous l'œil de la raison qui les guide, ou de Dieu qui les regarde. La plupart des hommes, foibles par leur nature, foibles par le peu de rapport qu'il y a entre leur esprit et leur caractère, plus foibles encore par les exemples qui les assiégent, par le prix que les circonstances mettent trop souvent à la bas-

sesse et au crime, n'ayant ni assez de courage pour être toujours bons, ni assez de courage pour être toujours méchans, embrassant tour-à-tour et le bien et le mal, sans pouvoir se fixer ni à l'un ni à l'autre, sentent la vertu par le remords, et ne sont avertis de leur force que par le reproche secret qu'ils se font de leur foiblesse. Dans cet état il leur faut un appui. Le désir de la renommée se mêlant au devoir, les enchaîne à la vertu. Ils oseroient peut-être rougir à leurs yeux; ils craindront de rougir aux yeux de leur nation et de leur siècle. Et à l'égard des hommes même dont l'ame est d'une trempe plus vigoureuse et plus forte, la gloire est un dédommagement, si elle n'est un appui. Nous nous récrions contre Athènes qui proscrivoit ses grands hommes. L'ostracime est par tout. Un monstre parcourt la terre pour flétrir ce qui est honnête et rabaisser ce qui est grand. Il a à la main la baguette de Tarquin, et abat en courant tout ce qui s'élève. Dès que le mérite parut, l'envie naquit, et la persécution se montra; mais au même instant la nature créa la gloire, et lui ordonna de servir de contre-poids au malheur.

Il semble en effet que la vertu et le génie souvent opprimés, se réfugient loin du monde réel, dans ce monde imaginaire, comme dans un asile où la justice est rétablie. Là Socrate est vengé, Galilée est absous, Bacon reste un grand homme. Là Cicéron ne craint plus le fer des assassins, ni Démosthène le poison. Là Virgile est au-dessus d'Auguste, et Corneille près de Condé. L'or et la vanité ne se trouvent

point là pour distribuer les rangs et assigner les places. Chacun, par l'ascendant de son génie ou de ses vertus, monte et va prendre son rang; les ames opprimées se relèvent et recouvrent leur dignité. Ceux qui ont été outragés pendant la vie, trouvent du moins la gloire à l'entrée du mausolée qui doit couvrir leurs cendres. L'envie disparoît et l'immortalité commence.

Soit intérêt, soit justice, on a donc partout rendu des honneurs aux grands hommes; et de-là les statues, les inscriptions, les arcs de triomphe; de-là surtout l'institution des éloges, institution qui a été universelle sur la terre. Nous nous proposons d'examiner ce qu'ils ont été chez les différentes nations et dans les différens siècles: quels sont les hommes à qui on les a accordés, à qui on les a refusés; comment le pouvoir les a usurpés sur la vertu; comment ce qui étoit institué pour être utile aux peuples, est devenu quelquefois le fléau des peuples en corrompant les princes. Nous indiquerons le caractère et le mérite ou la bassesse des écrivains qui ont travaillé dans ce genre. Ainsi nous suivrons de siècle en siècle les révolutions de l'éloquence et des arts, nous marquerons leur décadence ou leurs progrès. Souvent nous jugerons, d'après l'histoire, les hommes qui ont été loués, afin de mieux connoître l'esprit des panégyristes et l'esprit du temps. Enfin, nous terminerons cet essai par quelques idées générales sur le ton et l'espèce d'éloquence qui nous paroît convenable aux éloges des grands hommes; non que nous

nous

nous proposions de donner la poétique de ce genre, nous voulons nous instruire et ne pas tracer des règles. On sait que la première règle est le génie, et celui qui l'a, trouve aisément les autres. Il seroit d'ailleurs injuste (quoique cette injustice ne soit que trop commune) de vouloir donner à son art les limites de son talent.

A l'égard des jugemens que, dans le cours de cet essai, nous porterons sur certains hommes, s'il y en a qui puissent déplaire, nous ne répondrons qu'un mot; nous croyons avoir été justes; la justice est le premier de nos sentimens, elle sera le dernier. En parcourant la classe des hommes loués, il est difficile de ne pas s'indigner souvent. Trop de panégyriques ressemblent à ces statues qu'on élevoit dans Rome aux empereurs, et dont le plus grand nombre étoit brisé, dès que l'empereur n'étoit plus. Que l'intérêt et la crainte prodiguent l'éloge, c'est le contrat éternel du foible avec le puissant; mais la postérité, sans espérance comme sans crainte, doit être plus libre; elle peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après la justice et son cœur. Quoi, même après des siècles, faudroit-il encore avoir des égards pour des tombeaux et pour des cendres?

CHAPITRE II.

Des éloges religieux, ou des hymnes.

LE genre des éloges est très-ancien. Si on en cherche l'origine, on la trouvera dans les premières hymnes qui furent adressées à la divinité. Ces hymnes furent inspirées par l'admiration et la reconnoissance. L'homme placé en naissant sur la terre, dut être frappé du grand spectacle que déployoit à ses yeux la nature. L'étendue des cieux, la profondeur des forêts, l'immensité des mers, la richesse et la variété des campagnes, cette multitude innombrable d'êtres en mouvement, destinés à servir d'ornement au globe qu'il habite, tout ce vaste assemblage dut porter à son esprit une impression de grandeur. Bientôt un autre sentiment dut succéder à celui-là. Il vit que cette nature si riche avoit des rapports avec lui; les astres lui prêtoient leur lumière; des fruits naissoient sous ses pas, ou se détachoient des branches pour le nourrir; les arbres le protégeoient de leur ombre et offroient un asile à son repos; les cieux, pendant son sommeil, sembloient se couvrir d'un voile, et n'envoyoient à son séjour qu'une lumière douce et tranquille. Frappé de tant de merveilles, il sent que leur cause n'est point en lui-même; il sent que tout est l'ouvrage d'un être qui se dérobe à ses sens, mais qui se manifeste à lui par ses bienfaits. Alors il le cherche à travers ce monde solitaire

où il a été jeté; il le demande aux cieux, à la terre, à tout ce qui l'environne; il prête l'oreille pour l'entendre. Plein du sentiment religieux qui s'élève dans son cœur, il mêle sa voix à celle de la nature; et du sommet d'une montagne, ou dans un vallon écarté, au bruit des fleuves et des torrens qui roulent à ses pieds, il chante une hymne en l'honneur de la divinité dont il éprouve la présence, et qui le fait exister et sentir.

La première hymne qui fut chantée dans cette solitude du monde, fut une grande époque pour le genre humain. Bientôt on vit les pères assembler leurs enfans au milieu des campagnes pour rendre les mêmes hommages. On vit le vieillard entouré de moissons, tenant d'une main une gerbe de blé et de l'autre montrant les cieux, apprendre à sa famille à louer le Dieu qui la nourrissoit.

Dans ces premiers temps on loua la divinité au lever du soleil; c'étoit une espèce de création nouvelle qui rendoit l'univers à l'homme. On la loua aux approches de la nuit, parce que son obscurité et son silence inspiroient l'effroi; on la loua de même au renouvellement de l'année, au commencement des saisons, à chaque nouvelle lune. Il semble que vers l'origine du monde, l'homme, peu assuré des bienfaits de la nature, s'étonnoit, pour ainsi dire, à chaque instant, de n'en être pas abandonné; et le désordre qu'il voyoit dans plusieurs endroits de la terre encore sauvage, lui faisoit mettre un plus grand prix à l'ordre constant qu'il apercevoit dans les cieux.

Dans la suite, et chez les peuples même les plus policés, toutes les fois qu'il arriva un bonheur inattendu ou un fléau terrible, on s'empressa partout à louer les dieux qu'on adoroit. Ainsi, nous voyons par l'histoire que c'est surtout dans le temps des épidémies et des guerres, lorsque de grandes batailles étoient perdues, lorsque la peste faisoit périr les citoyens par milliers, lorsque le peuple croyoit voir pendant la nuit un spectre pâle et terrible, repandre la désolation sur ses murs; c'étoit alors que les prêtres, dans les temples et aux pieds des autels, entourés d'un peuple nombreux, et levant tous ensemble leurs mains vers le ciel, composoient et chantoient de nouvelles hymnes.

Dans ces temps d'effroi, les hymnes durent être animées par l'imagination et respirer l'enthousiasme; car l'homme aux prises avec la nature conçoit des idées plus grandes par la vue de sa foiblesse même; alors tout s'exagère à ses yeux; ses expressions s'élèvent avec ses idées, il peint tout avec force, il emprunte de toute la nature des images pour louer celui à qui la nature est soumise. Son style est quelquefois mystérieux comme l'être à qui il parle; son oreille même cherche dans les sons une harmonie inconnue; et comme pour donner une habitation à la divinité, il a élevé des colonnes, exhaussé des voûtes, dessiné des portiques; comme pour la représenter, il a agrandi les proportions et cherché à faire une figure imposante; comme pour en approcher dans les jours de fêtes, il a substitué à la marche ordinaire des mouvemens cadencés et des

pas en mesure ; ainsi, pour la louer, il cherche, pour ainsi dire, à perfectionner la parole ; et joignant la poësie à la musique, il se crée un langage distingué en tout du langage commun.

Mais comment l'esprit humain osa-t-il concevoir le projet de louer Dieu ? L'ami peut louer son ami, l'esclave son maître, le sujet son roi. Malgré la distinction des rangs, l'homme est à côté de l'homme : l'orgueil les sépare, la nature les rapproche. Mais l'homme et Dieu, où est la mesure commune ?

Cependant toutes les nations ont eu des hymnes. Les penchans, les besoins, les vices ou les vertus ont décidé des attributs qu'on a loués dans la divinité. Je te loue, s'écrie l'habitant sauvage du Groenland, ô toi dont la main invisible amène tous les ans la baleine sous mes harpons, et fait couler son sang dans les mers, pour m'aider à suivre sa trace quand elle s'éloigne du rivage. Et à l'autre extrémité du globe, l'Indien chante sous son beau ciel : je te loue, ô toi qui fais croître des moissons de riz dans mes plaines, et qui fais fleurir le citronnier et l'oranger au bord de mes ruisseaux ; tandis que vers les bords de la Russie orientale, un autre peuple sauvage chante auprès de ses volcans : je t'adore et te loue, ô être puissant et terrible qui habites ces souterrains enflammés, et qui, de-là, roules tes feux parmi nos neiges et nos glaces. Ainsi, chez tous les peuples, les hymnes prennent, pour ainsi dire, la teinte du climat ; et une nature, ou sauvage, ou riante, influant par les sensations sur les idées, y dé-

termine les différens éloges qu'on fait de la divinité (*a*).

On nous a conservé beaucoup d'hymnes des anciens. Le pays où Homère chanta, où Orphée institua des mystères, où l'architecture éleva des temples dont nous allons encore admirer les ruines, où le ciseau de Phidias sembloit faire descendre la divinité sur le marbre; ce pays où l'air, la terre et les eaux avoient, aux yeux des habitans, quelque chose de divin, et où chaque loi de la nature étoit représentée par une divinité, dut produire un grand nombre d'hymnes en l'honneur des dieux qu'on adoroit; mais la plupart de ces hymnes furent défigurées par des fables et des contes de fées, faites pour les poëtes et les peintres: elles amusoient le peuple et révoltoient les sages.

Nous en avons quelques-unes attribuées à Homère. On sait que dans ses poëmes il a mieux célébré les héros que les dieux: ses hymnes sont du même ton; ce sont plutôt des monumens de la mythologie païenne, que des éloges religieux; mais on y retrouve quelquefois son pinceau et les charmes de la plus riante poësie.

Les hymnes de Callimaque offrent les mêmes beautés et les mêmes défauts; on y voit le génie esclave de la superstition, et des erreurs populaires chantées avec autant d'harmonie que de grâce.

Il ne nous reste rien des hymnes de Pindare,

(*a*) On voit qu'il ne s'agit ici que des peuples qui ne sont pas éclairés des lumières de la foi.

mais nous savons qu'elles étoient toutes consacrées à cet Apollon de Delphes, dont les oracles mettoient à contribution la crédulité des peuples et l'ambition des rois. Tandis que les poëtes et le peuple défiguroient ainsi la divinité en la célébrant, les initiés dans leurs mystères lui rendoient un hommage plus pur et plus digne d'elle. Le ton de leurs hymnes est imposant; mais l'initié, en parlant à Dieu, sembloit ne s'occuper que de ses propres besoins; il oublioit que des êtres foibles, en louant leur père commun, ne doivent pas se séparer du reste de la famille, et implorer des bienfaits qui ne soient que pour eux.

Si les Grecs nous ont laissé quelque chose d'auguste et de grand dans le genre des hymnes, il faut convenir que c'est celle du philosophe stoïtien, nommé Cléanthe. Cette hymne, trop peu connue, annonce en même-temps une imagination forte et une ame épurée des superstitions. Elle est digne de la secte qui devoit former un jour Epictète dans les fers, et les Antonins sur le trône. Je m'imagine que Cléanthe, qui fut le second fondateur du portique, et qui, obligé de travailler de ses mains pour vivre, compta un roi parmi ses disciples, un jour, après leur avoir expliqué ses principes sur le système du monde et son auteur, tout-à-coup enflammé d'enthousiasme, se fit apporter une lyre, et chanta en leur présence cette hymne qui nous a été conservée par Stobée.

« O toi qui as plusieurs noms, mais dont » la force est une et infinie! ô Jupiter, pre-

» mier des immortels, souverain de la nature,
» qui gouvernes tout, qui soumets tout à une
» loi, je te salue ; car il est permis à l'homme
» de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce qui
» rampe, tout ce qui existe de mortel sur
» la terre, nous naquîmes de toi, nous sommes
» de toi une foible image ; je t'adresserai donc
» mes hymnes, et je ne cesserai de te chanter.
» Cet univers suspendu sur nos têtes, et qui
» semble rouler autour de la terre, c'est à
» toi qu'il obéit ; il marche, et se laisse en
» silence gouverner par ton ordre. Le ton-
» nerre, ministre de tes lois, repose sous
» tes mains invincibles ; ardent, doué d'une
» vie immortelle, il frappe, et la nature s'é-
» pouvante. Tu diriges l'esprit universel qui
» anime tout, et vit dans tous les êtres. Tant,
» ô roi suprême, ton pouvoir est illimité et
» souverain ! Génie de la nature, dans les
» cieux, sur la terre, sur les mers, rien ne
» se fait, ne se produit sans toi, excepté le
» mal qui sort du cœur du méchant. Par toi,
» la confusion devient de l'ordre : par toi,
» les élémens qui se combattent s'unissent.
» Par un heureux accord, tu fonds telle-
» ment ce qui est bien avec ce qui ne l'est
» pas, qu'il s'établit dans le tout une har-
» monie générale et éternelle : seuls parmi tous
» les êtres, les méchans rompent cette grande
» harmonie du monde. Malheureux ! ils cher-
» chent le bonheur, et ils n'aperçoivent point
» la loi universelle qui, en les éclairant, les ren-
» droit tout-à-la-fois bons et heureux : mais
» tous s'écartant du beau et du juste, se préci-

» pitent

» pitent chacun vers l'objet qui l'attire ; ils » courent à la renommée, à de vils trésors, » à des plaisirs qui, en les séduisant, les » trompent. O Dieu qui verses tous les dons, » Dieu à qui les orages et la foudre obéissent, » écarte de l'homme cette erreur insensée ; » daigne éclairer son ame ; attire-la jusqu'à » cette raison éternelle qui te sert de guide » et d'appui dans le gouvernement du monde, » afin qu'honorés nous-mêmes, nous puis- » sions t'honorer à ton tour, célébrant tes » ouvrages par une hymne non interrompue, » comme il convient à l'être foible et mortel ; » car, ni l'habitant de la terre, ni l'habitant » des cieux n'a rien de plus grand, que de » célébrer dans la justice, la raison sublime » qui préside à la nature. »

Il est difficile sans doute de parler de Dieu avec plus de grandeur. Nous avons des hymnes des Romains, ou du moins quelques morceaux dans leurs poëtes, qui nous en donnent une idée (*a*) ; mais nous n'avons rien de ce genre qui nous peigne la divinité d'un manière éloquente et forte. Les hymnes qu'Horace fit pour les jeux séculaires de Rome, ont le mérite de la délicatesse et du goût ; mais combien elles sont au-dessous du sujet ! une fête établie pour la révolution des siècles,

(*a*) Voyez une hymne à Bacchus, dans Ovide ; l'hymne à Hercule, dans Virgile, et plusieurs hymnes dans Horace. On peut y joindre le *Pervigilium Veneris*, qui probablement étoit une hymne qu'on chantoit dans les fêtes de Vénus.

l'idée de la divinité pour qui tous les siècles ensemble ne sont qu'un moment, la foiblesse de l'homme que le temps entraîne, ses travaux qui lui survivent un instant pour tomber ensuite, les générations qui se succèdent et qui se perdent, les malheurs et les crimes qui avoient marqué dans Rome le siècle qui venoit de s'écouler, les vœux pour le bonheur du siècle qui alloit naître; il semble que toutes ces idées auroient dû fournir à un poëte tel qu'Horace, une hymne pleine de chaleur et d'éloquence; mais plus un peuple est civilisé, moins ses hymnes doivent avoir et ont en effet d'enthousiasme. Ce sont les peuples nouveaux qui sont le plus frappés de la nature, et par conséquent de l'idée d'un être créateur. A imagination égale, cette impression même est plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes, que chez les peuples renfermés dans l'enceinte des villes, et l'on sent bien que cela doit être: dans les villes on n'aperçoit pour ainsi dire que l'homme; partout l'homme y rencontre sa grandeur. Les objets qui l'environnent et qui le frappent, c'est l'architecture qu'il a créée, les métaux qu'il a tirés du sein de la terre, les richesses qu'il a cherchées au-de là de l'océan, les différentes parties du monde unies par la navigation, enfin tout ce qu'a de brillant le tableau de la société, des lois et des arts; mais dans les campagnes, l'homme disparoît, et la divinité seule se montre. C'est-là que de toute part on rencontre les cieux; là le spectacle du jour a quelque chose de plus im-

posant, et la nuit de plus terrible ; là, le retour constant des saisons est marqué par de plus grands effets ; l'œil, en découvrant autour de lui des espaces sans bornes, est plus frappé de l'étendue de l'univers, et de la main qui en a tracé le plan. Il ne faut donc pas s'étonner si les premiers peuples du monde, qui étoient presque tous des peuples pasteurs, et surtout les orientaux qui, habitant un plus beau climat, doivent plus aimer et sentir la nature, ont donné à leurs éloges religieux un caractère que l'on ne trouve point parmi nous. Dans nos climats d'occident, et surtout dans une grande partie de notre Europe moderne, nous avons commencé presque tous par être des espèces de sauvages, enfermés dans des forêts et sous un ciel triste ; ensuite nous avons été tout-à-la-fois corrompus et barbares par des circonstances singulières et des mélanges de nations ; enfin, nous avons fini par être corrompus et polis. On voit aisément que dans ces trois époques, les éloges religieux ont dû être foibles et froids. Notre seul mérite aujourd'hui est d'avoir mis quelque pureté de style dans un genre d'ouvrage le plus susceptible de beautés fortes, et qui sembleroit devoir être grand et sublime, comme le tableau de la nature.

CHAPITRE III.

Des Eloges chez tous les premiers peuples.

LA louange élevée vers la divinité descendit bientôt jusqu'à l'homme. Elle devoit s'avilir un jour, mais elle commença par être juste : elle célébra des bienfaits, avant de flatter le pouvoir, ou d'honorer des crimes. La raison en est simple : dans ces premiers temps, l'homme, plus indépendant et plus fier, étoit plus près de l'égalité ; la foiblesse et le besoin ne s'étoient point encore vendus à l'orgueil, et le maître, en enchaînant l'esclave, ne lui avoit point encore dit : « Loue-moi, car je suis grand, et je daignerai te protéger, si tu me flattes. »

On sent qu'alors pour être loué, il falloit des droits réels, et ces droits ne purent être que des services rendus aux hommes. Ainsi la découverte du feu, l'application de cet élément aux usages de la vie, l'art de forger les métaux, l'idée de fertiliser la terre en la remuant, la première et la grossière ébauche d'une charrue, voilà sans doute quels furent les premiers titres pour les éloges des nations : tout ce qui est vil aujourd'hui commença par être grand. Les législateurs vinrent ensuite, et ils reçurent aussi des hommages ; car les lois étoient un besoin pour le foible. Enfin,

comme la société naissante avoit différentes espèces d'ennemis, qu'il falloit faire reculer les bêtes féroces dans les déserts, qu'il falloit repousser les brigands ou les peuples armés, on célébra ceux qui pour le repos de tous sacrifiant le leur, se dévouèrent à combattre les lions, les tigres et les hommes.

Dans ces temps d'une grossiéreté simple, on loua les bienfaiteurs de l'humanité, même de leur vivant : l'orgueil n'avoit point encore éveillé l'envie : l'homme sauvage admire, et ne calcule point avec art pour échapper à la reconnoissance. Cependant les héros durent recevoir de plus grands honneurs après leur mort, car on respecte toujours plus ce qu'on ne voit pas. Dans la suite même, quand il ne resta plus d'eux que leur nom et leurs bienfaits, et cet éclat de réputation qui agrandit tout, on en fit des dieux; alors leur tombe fut un autel, et leurs éloges furent des hymnes.

Tout peuple dès sa naissance eut des éloges. Les Chinois, les Phéniciens, les Arabes célébroient par des chants les grandes actions et les grands hommes. La Grèce étoit encore loin d'être le pays d'Homère et de Platon, lorsque dèjà elle avoit adopté ou créé cet usage. Nous verrons la même coutume chez les premiers Romains; enfin, chez tous les peuples celtiques, la même institution régna plusieurs siècles. Les druides étoient les philosophes et les prêtres de la nation; les bardes étoient les chantres et les panégyristes des héros. On les plaçoit au centre des armées :

« Viens nous voir combattre et mourir, et » tu nous chanteras. » Et le guerrier qui tomboit percé de coups, tournoit ses regards mourans vers le poëte qui étoit chargé de l'immortaliser. Ces chants ou ces éloges étoient la principale ambition de ces peuples; c'étoit un malheur de mourir sans les avoir obtenus, et l'on croyoit qu'alors ces ombres guerrières apparoissoient aux yeux du barde pour solliciter ses chants, ou qu'il étoit averti par le bruit de sa harpe, qui retentissoit seule et à travers le silence de la nuit.

Ces chants se conservoient par la mémoire, et passoient d'âge en âge; on les répétoit dans les familles; on les chantoit dans les fêtes; la veille des batailles ils servoient de prélude aux combats; ils animoient le guerrier et servoient de consolation aux vieillards; le héros qui ne pouvoit plus combattre, assis sous le chêne, entendoit chanter les exploits de sa jeunesse, et il étoit entouré de ses fils et de ses petits-fils, qui, appuyés sur leur lance, écoutoient en pleurant les actions de leurs pères.

On ne peut concevoir l'influence que ces panégyriques guerriers avoient sur ces peuples. Ils leur inspiroient un enthousiasme de valeur, qui, plusieurs siècles de suite, leur servit de barrière contre les tyrans. C'est par eux que la Germanie, la Gaule et l'Angleterre se défendirent si long-temps contre les Romains. Ces chants conservèrent dans le nord de l'Ecosse un sentiment de liberté et une indépendance qui a subsisté jusqu'aujourd'hui. Enfin lorsqu'au neuvième siècle Edouard Ier. voulut con-

quérir le pays de Galles, il ne crut pouvoir l'asservir qu'en faisant massacrer tous les bardes ; mais en les faisant périr, il ne put anéantir leurs chansons, qui perpétuèrent dans ces montagnes tout ce que les conquérans redoutent, le courage et l'horreur de la servitude.

On a rassemblé depuis peu en Angleterre plusieurs de ces monumens qui s'étoient conservés dans le nord de l'Ecosse, et ils sont connus en France sous le titre de *poësies erses*. On y trouve une imagination plus forte qu'étendue, peu d'art, peu de liaison, nulle idée générale, nul de ces sentimens qui tiennent au progrès de l'esprit, et qui sont les résultats d'une ame exercée et d'une réflexion fine ; mais il y règne d'autres beautés, le fanatisme de la valeur, une ame nourrie de toutes les grandes images de la nature, une espèce de grandeur sauvage, semblable à celle des forêts et des montagnes qu'habitoient ces peuples, et surtout une teinte de mélancolie, tour-à-tour profonde et douce, telle que devoient l'avoir des hommes qui menoient souvent une vie solitaire et errante, et qui, ayant une ame plus susceptible de sentiment que d'analyse, conversoient avec la nature aux bords des lacs, sur les mers et dans les bois, attachant des idées superstitieuses aux tempêtes et au bruit des vents, trouvant tout inculte et ne polissant rien, peu attachés à la vie, bravant la mort, occupés des siècles qui s'étoient écoulés avant eux, et croyant voir sans cesse les images de leurs ancêtres, ou dans les nuages qu'ils contemploient, ou dans les pierres grises qui, au milieu des bruyères,

marquoient les tombeaux, et sur lesquels le chasseur fatigué se reposoit souvent.

On sent assez quel doit être le caractère des ouvrages d'un pareil peuple ; mais ce qui étonne, c'est que déjà on y trouve l'art d'opposer les idées douces aux idées terribles, et de placer presque partout l'image de l'amour à côté de celle de la guerre ; peut-être ce qui nous paroît un art, n'étoit que l'expression naturelle des mœurs de ces peuples. On sait que les Huns, les Goths, les Germains et les Bretons étoient entièrement asservis à leurs femmes. Chez les peuples pasteurs et à-demi sauvages, l'amour devoit se mêler à toutes les idées, et même à celles de la guerre, parce que les femmes y étoient des objets de conquêtes. Il ne faut donc pas s'étonner si, parmi tous ces éloges guerriers, il n'y en a aucun où l'on ne trouve des femmes à côté des héros, et presque partout le contraste ou l'union de l'amour et des combats.

Les Germains eurent, comme les Ecossois et les Bretons, leurs éloges composés par leurs bardes, et ils les conservoient de même : plusieurs subsistoient encore du temps de Charlemagne. Ce prince, qui, au milieu d'une vie agitée, et occupé sans cesse de législation et de conquêtes, trouvoit encore du temps pour aimer les arts, fit rassembler tous ces ouvrages, et les fit traduire en vers dans la langue des anciens Romains. Tant qu'il vécut, ces monumens restèrent ; mais à sa mort on les vendit, et une collection qui avoit coûté tant de soins, se trouva encore dispersée. Un pareil trait nous

nous donne l'idée d'un siècle et des barbares au milieu desquels la nature avoit jeté un grand homme (*a*).

Si de la Germanie nous remontons vers le nord et chez les Scandinaves, nous retrouvons le même usage. Les peuples qui brûlèrent Rome avoient des prétentions à la gloire; chez eux les scaldes chantoient les héros; souvent même ils gravoient ces chants et ces éloges, ou dans les forêts, ou en pleine campagne, et l'on en trouve encore aujourd'hui sur les rochers du nord. Les Danois qui, sous le nom de Normands, ravagèrent la moitié de l'Europe et mirent deux fois le siége devant Paris, en s'embarquant pour aller exercer leur métier de conquérans ou de pirates, ne manquoient jamais de mettre dans leurs vaisseaux, avec leurs provisions, leurs armes et leurs tonneaux de bière, quelques scaldes ou poëtes pour chanter leurs succès.

Nous avons encore aujourd'hui quelqu'un de ces chants; on se doute bien qu'ils sont barbares comme les héros qu'ils célébrent; mais à travers le désordre des idées, il y règne une

---

(*a*) Il y a pourtant apparence que ces monumens si curieux ne sont point anéantis. Albert Krantz et Jean Aventin, deux historiens qui écrivoient au commencement du seizième siècle, citent d'anciennes chansons des bardes, qu'ils prétendent avoir trouvées dans des couvens d'Allemagne. Ainsi, peut-être, les éloges d'Arminius et de ces fameux Germains sont ensevelis aujourd'hui dans quelqu'abbaye bâtie dans les mêmes forêts où les Germains combattirent autrefois pour leur liberté. Il est probable que cette découverte se fera un jour.

éloquence fière et sauvage, et jamais peut-être le mépris de la mort n'a été mieux peint chez aucun peuple. Tel est surtout l'ouvrage d'un de ces Scandinaves, qui, au neuvième siècle, fut en même-temps roi, guerrier, poëte et pirate, et qui, pris en Angleterre les armes à la main, condamné à mourir dans une prison pleine de serpens, chanta lui-même son éloge funèbre.

Après avoir raconté tous ses exploits, il s'écrie : « Quelle est la destinée d'un homme » vaillant, si ce n'est de mourir dans les com» bats ? celui qui n'est jamais blessé, est-il » digne de vivre ? Il traîne une vie ennuyeuse, et » le lâche ne fait jamais usage de son cœur. » Quand les épées se heurtent, le devoir du » guerrier est de se présenter contre le guer» rier. J'honore l'homme qui ne recule pas de» vant un homme ; c'est la gloire de celui qui » a du courage ; et qui veut inspirer de l'amour » à une femme, doit être prompt et hardi dans » les batailles.... Non, dans le palais du puis» sant Odin, l'homme brave ne gémit point » sur sa mort. Je ne vais point vers Odin avec » la voix du désespoir. Oh ! comme tous mes » enfans courroient à la guerre, s'ils savoient » le malheur de leur père, qu'une multitude » de serpens déchire ! J'ai donné à mes en» fans une mère qui a mis du courage dans » leur sein.... Mes derniers instans appro» chent. La lente morsure des serpens me » donne une mort cruelle. En voici un qui » s'entrelace autour de mon cœur ; j'espère que » l'épée de mes enfans sera teinte du sang de

» mon ennemi. Mes enfans! leur front rougira de colère, et ils ne demeureront point » assis dans le repos. J'ai cinquante et une » fois élevé l'étendard des batailles; j'ai appris » dans ma jeunesse à teindre une épée de sang; » mon espérance étoit alors qu'aucun roi, parmi » les hommes, ne seroit plus vaillant que moi. » N'entends-je pas les déesses de la mort qui » m'appellent? Je vous suis. Je serois un lâche, » si je m'affligeois de mourir. Il est temps de » finir mes chants; les déesses m'invitent, elles » s'avancent; Odin, de son palais, les a en- » voyées vers moi; je serai assis sur un siége » élevé, et les déesses de la mort me verseront » le breuvage immortel. C'en est fait; les heures » de ma vie sont écoulées : je vais sourire en » mourant ».

On peut juger par ce morceau, quelle étoit la mythologie, le caractère et le tour d'imagination de ces peuples, plus connus jusqu'à présent par leur férocité que par leur génie; mais ce qui mérite d'être observé, c'est que la plupart des scaldes ou chantres du nord étoient Islandois. Ces insulaires avoient la plus grande réputation; ils étoient accueillis chez les rois et conservoient le souvenir de tout ce qui se faisoit de grand dans le nord. Ainsi une île qui n'est aujourd'hui qu'un amas de rochers brisés ou noircis par les volcans, et à travers lesquels on voit, de distance en distance, des cabanes et des troupeaux, quand tout le reste de l'Europe étoit barbare, a produit une foule de poëtes. Aujourd'hui les Islandois sont encore distingués par leur esprit; mais ils ne chantent

plus : ils chassent l'ours et le renard au lieu de célébrer les héros.

L'Amérique eut les mêmes usages que notre ancienne Europe. Au Mexique, au Pérou, au Brésil, au Canada, et jusques dans des pays où les peuples ignoroient l'usage du feu (*a*), on a trouvé des espèces de poëmes destinés à célébrer des espèces de grands hommes. Ainsi partout l'intérêt public a dicté les éloges ; chaque nation a loué ce qui étoit utile à ses besoins ou à ses plaisirs ; on a loué la piraterie chez les Scandinaves, le brigandage chez les Huns, le fanatisme chez les Arabes, les vertus douces et les talens chez les peuples civilisés, la chasse ou la pêche chez les sauvages, la navigation chez les habitans des îles ; mais il y a une qualité qui partout a toujours été également louée, c'est celle qui a créé toutes les révolutions, qui bouleverse tout, qui assujettit tout, qui soutient les lois et qui les combat, qui fonde les empires et qui les détruit, à qui tout est soumis dans la nature, et devant qui l'univers et les panégyristes seront éternellement prosternés : la force.

(*a*) Isles Mariannes.

CHAPITRE IV.

Des éloges funèbres chez les Egyptiens.

Nous avons vu l'origine des éloges chez presque toutes les nations ; je voudrois maintenant suivre leurs différentes formes chez tous les peuples qui ont cultivé les arts. A la tête de ces pays civilisés, je vois d'abord l'ancienne Egypte, pays de superstition et de sagesse, fameux par ses monumens et par ses lois, et qui a été en même-temps le berceau des arts, des sciences et des mystères. On sait que ce pays est un de ceux qui a eu le plus d'influence sur le reste du monde ; il fut l'école d'Orphée et d'Homère, de Pythagore et de Platon, de Solon et de Lycurgue. Il donna ses obélisques à Rome, ses lois à la Grèce, ses institutions religieuses à une partie de l'orient, ses colonies et ses usages à plusieurs pays de l'Asie et de l'Europe ; il n'eut presque sur tout que des idées vastes ; ses ruines même nous étonnent, et ses pyramides, qui subsistent depuis quatre mille ans, semblent faire toucher le voyageur aux premiers siècles du monde.

C'est dans ce pays que l'on conçut une des idées les plus grandes et les plus utiles à la morale qu'il y ait jamais eu. Les lois, par la nature, n'ont de prise sur l'homme qu'autant qu'il respire ; elles le suivent jusqu'au bord du tombeau : là elles s'arrêtent, et il leur

échappe. Les législateurs de l'Égypte eurent les premiers l'idée d'attacher l'homme fortement à quelque chose qui lui survive, et de l'intéresser encore quand il ne seroit plus; ils virent que l'opinion reste sur la terre, quand l'homme en disparoît, et qu'elle porte à travers les siècles, la renommée et le mépris; ils soumirent donc l'opinion à la loi : alors la loi atteignit l'homme au fond de la tombe, et l'on redouta quelque chose sur la terre, même au-delà de la vie. Tel fut l'effet que produisirent ces fameux jugemens exercés en Egypte sur les morts, et qui n'ont été depuis imités par aucun peuple.

Il y avoit un lac qu'il falloit traverser pour arriver au lieu de la sépulture ; sur les bords de ce lac on arrêtoit le mort : « Qui que tu sois, » rends compte à la patrie de tes actions. » Qu'as-tu fait du temps et de la vie ? La loi » t'interroge, la patrie t'écoute, la vérité te » juge. » Alors il comparoissoit sans titres et sans pouvoir, réduit à lui seul, et escorté seulement de ses vertus ou de ses vices. Là se dévoiloient les crimes secrets, et ceux que le crédit ou la puissance du mort avoit étouffés pendant sa vie ; là, celui dont on avoit flétri l'innocence, venoit à son tour flétrir le calomniateur, et redemander l'honneur qui lui avoit été enlevé. Le citoyen convaincu de n'avoir point observé les lois, étoit condamné : la peine étoit l'infamie ; mais le citoyen vertueux étoit récompensé d'un éloge public ; l'honneur de le prononcer étoit réservé aux parens. On assembloit la famille ; les enfans

venoient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père ; le peuple s'y rendoit en foule : le magistrat y présidoit. Alors on célébroit l'homme juste ; à l'aspect de sa cendre ; on rappeloit les lieux, les momens et les jours où il avoit fait des actions vertueuses; on le remercioit de ce qu'il avoit servi la patrie et les hommes ; on proposoit son exemple à ceux qui avoient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissoit par invoquer sur lui le Dieu redoutable des morts, et par le confier pour ainsi dire à la divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venoit d'entrer ; enfin en le quittant, et le quittant pour jamais, on lui disoit pour soi et pour tout le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devoit affecter profondément et inspirer des idées augustes de religion et de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fussent prodigués et corrompus, ne fissent une forte impression sur les ames. Leur institution ressembloit beaucoup à celle de nos oraisons funèbres : mais il y a une différence remarquable, c'est qu'ils étoient accordés à la vertu, non à la dignité ; le laboureur et l'artisan y avoient droit comme le souverain. Ce n'étoit donc point alors une cérémonie vaine, où un orateur que personne ne croyoit, venoit parler de vertus qu'il ne croyoit pas davantage, tâchoit de se passionner un instant pour ce qui étoit quelquefois l'objet du mépris public et du sien, et entassant avec harmonie des men-

songes mercenaires, flattoit longuement les morts, pour être loué lui-même ou récompensé par les vivans. Alors on ne louoit pas l'humanité d'un général qui avoit été cruel, le désintéressement d'un magistrat qui avoit vendu les lois : tout étoit simple et vrai. Les princes eux-mêmes étoient soumis au jugement, comme le reste des hommes, et ils n'étoient loués que lorsqu'ils l'avoient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons par l'histoire, que plusieurs des rois d'Egypte qui avoient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses, furent flétris par la loi, et privés des tombeaux qu'ils s'étoient eux-mêmes construits. Lorsqu'un de ces princes étoit mort, et que le peuple étoit assemblé, il paroissoit alors différens accusateurs pour déposer contre sa mémoire. L'un venoit en habits de deuil, et disoit : » Il a fait périr ma femme et mes enfans ; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en mourant : ô juges ! vengez-nous ». Un autre : « Il m'a ravi ma liberté et j'étois innocent ; voilà mes chaînes, elles déposent contre lui, et je viens les secouer sur sa tombe ». Des malheureux, en lambeaux, disoient : « Nous avons été arrachés de nos maisons pour bâtir ces pyramides et ces palais : sur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelqu'une de nos larmes » ; et souvent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, étendant leurs bras à la fois, s'écrioient tous ensemble : « Il a causé la mort de nos pères, de nos frères, de nos époux,

époux, qui ont tous péri dans une guerre injuste; ô juges! en prononçant sur lui, songez à leur sang ». Ainsi, aux pieds de ce tribunal de l'Egypte, retentissoient les plaintes des malheureux : mais il manquoit quelque chose à la justice; il eût été à souhaiter que l'oppresseur entendît sous sa tombe, et que sa froide cendre pût frissonner. Mais aussi lorsqu'un prince humain et bienfaisant, tel qu'il y en eut plusieurs, avoit cessé de vivre, et que les prêtres récitoient ses actions en présence du peuple, les larmes et les acclamations se mêloient aux éloges; chacun bénissoit sa mémoire, et on l'accompagnoit en pleurant vers la pyramide où il devoit éternellement reposer...

Depuis trois mille ans, ces usages ne subsistent plus, et il n'y a dans aucun pays du monde, des magistrats établis pour juger la mémoire des rois; mais la renommée fait la fonction de ce tribunal : plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte les arrêts, la postérité les écoute, et l'histoire les écrit.

CHAPITRE V.

Des Grecs, et de leurs éloges funèbres en l'honneur des guerriers morts dans les combats.

Des Egyptiens, les arts passèrent chez les Grecs, et bientôt les éloges naquirent en foule. De tous les peuples du monde, les Grecs sont peut-être ceux qui ont été les plus passionnés pour la gloire. La beauté du climat, en développant leur imagination, leur donnoit un caractère enthousiaste et sensible ; la liberté élevoit leurs ames ; l'égalité des citoyens leur faisoit mettre un grand prix à l'opinion de tous les citoyens ; la loi, en permettant à chacun d'aspirer aux charges, et de décider des affaires de l'état, leur défendoit de se mépriser eux-mêmes ; les arts vils abandonnés à des mains esclaves, les empêchoient de se flétrir sous les travaux ; les exercices et les jeux les donnoient continuellement en spectacle les uns aux autres ; la multitude des petits états établissoit des rivalités d'honneur entre les peuples ; enfin, les grands intérêts et les victoires leur donnoient ce sentiment d'élévation qui aspire à la renommée. Au sortir des combats, où des millions de Perses avoient été vaincus par quelques hommes libres, y avoit-il un Grec dont l'ame ne fût plus sensible et plus grande? Ajoutez les institutions

particulières de chaque ville, et celle de la Grèce entière; ces fêtes, ces jeux funèbres, ces assemblées de toutes les nations, les courses et les combats le long de l'Alphée, ces prix distribués à la force, à l'adresse, aux talens, au génie même; des rois venant se mêler parmi les combattans, les vainqueurs proclamés par des hérauts, les acclamations des villes sur leur passage, les pères mourans de joie en embrassant leurs fils vainqueurs, et leur patrie à jamais distinguée dans la Grèce, pour avoir produit de tels citoyens.

Telle étoit la sensibilité ardente de ces peuples pour la gloire. Les gouvernemens attentifs nourrissoient encore ce sentiment, en ne donnant jamais de récompense qui pût avilir les ames. On ne rabaissoit pas les talens ou les vertus, jusqu'à ne les payer qu'avec de l'or. Tout tendoit à la gloire, et rien à l'intérêt. Des couronnes, des inscriptions, des vases, des statues, voilà ce qui récompensoit et faisoit naître les grands hommes. Je me représente un père dans ces anciens temps et chez ce peuple singulier, voulant animer son fils, et le promenant à travers les rues d'Athènes : « Vois-tu, lui dit-il, ces deux statues? adore-les : ce sont celles de deux citoyens vertueux qui ont délivré leur patrie. Ce monument est celui d'une femme qui aima mieux mourir que trahir des citoyens qui vouloient rendre la liberté à l'état. Chacun de ces tableaux que tu vois est une récompense. Ce général exhortant les troupes, et distingué des neuf autres, c'est Miltiade : il a sauvé la Grèce; mais aussi il a

obtenu ce prix de sa victoire ». -- Peut-être dans le temps même qu'ils parlent, ils voient un Grec qui regardoit ce même tableau en rêvant profondément. Une larme s'échappoit et couloit le long de ses joues. — Mon fils, ce Grec que tu vois, c'est Thémistocle. Bientôt il sera grand, puisqu'il verse de si nobles larmes. — Ils sortent d'Athènes, et parcourent la Grèce. A quelque distance ils trouvent Marathon. Ils approchent, et voient au milieu de la plaine un mausolée. — C'est le tombeau de ceux qui sont morts pour la patrie. Regarde ces colonnes. Là, sont gravés les noms de tous ceux qui ont vaincu et péri dans cette journée. Mon fils! lis tous ces noms, honore-les, et adore la patrie qui récompense ainsi le courage. — Arrivés aux Thermopyles, ils se prosternent sur le lieu où trois cents hommes se sont dévoués contre trois cents mille. Le père fait lire a son fils cette inscription sur le rocher : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses saintes lois* ; et ils redescendent à travers les rochers, en silence. Ils continuent leur course ; ils aperçoivent une ville. La plaine des environs est couverte de monumens. D'abord se présente à eux un trophée, plus loin un mausolée en bronze, et près de là, un autel au dieu de la Liberté. — Cette ville est Platée. C'est-là, mon fils, c'est-là que les Grecs viennent de remporter une victoire sur les Perses. Vois les honneurs qui sont rendus à ceux dont le sang a coulé. Approche, et lis sur l'airain ces vers gravés en leur honneur. — C'est ainsi qu'ils parcourent la Grèce. Ils ter-

minent leur voyage par les jeux olympiques. En arrivant, ils visitent le bois sacré, où ils contemplent plus de six cents statues en bronze ou en marbre, élevées à ceux qui avoient remporté les prix. Delà ils se rendent aux jeux; et y trouvent la Grèce assemblée. Supposons que dans ce moment même Thémistocle, vainqueur de Salamine, parût au milieu des jeux. on sait que lorsqu'il s'y montra après sa victoire, tout retentit d'acclamations et de battemens de mains; les jeux furent interrompus, et l'on oublia pendant une journée entière les combattans, pour voir et regarder un grand homme. Je m'imagine que dans ce moment, le père devoit approcher de son fils, et lui dire : «Tu vois dans quel pays tu es né, et comme on y honore tout ce qui est grand; et toi aussi, mérite un jour que ton pays t'honore ».

Ainsi, chez les Grecs, de quelque côté qu'on jetât les yeux, on trouvoit par tout des monumens de la gloire; les rues, les temples, les galeries, les portiques, tout donnoit des leçons aux citoyens. Par tout le peuple reconnoissoit les images de ses grands hommes; et sous le plus beau ciel, dans les plus belles campagnes, parmi des bocages ou des forêts sacrées, parmi les cérémonies et les fêtes religieuses les plus brillantes, environnées d'une foule d'artistes, d'orateurs et de poëtes, qui tous peignoient, modeloient, célébroient ou chantoient des héros, marchant au bruit enchanteur de la poësie et de la musique, qui étoient animées du même esprit, les Grecs victorieux et libres ne voyoient, ne sentoient,

ne respiroient par tout que l'ivresse de la gloire et de l'immortalité.

Il n'est pas étonnant que chez un pareil peuple, l'usage des éloges ait été établi. Les Grecs eurent, comme les Egyptiens, des éloges funèbres ; mais ils les appliquèrent d'une manière différente. En Egypte, où la politique étoit liée à la religion, on se proposoit surtout de faire régner la morale dans toutes les classes de citoyens : dans la Grèce, composée de républiques libres et guerrières, on s'attachoit à élever les ames et à nourrir le mépris des dangers et de la mort. Ainsi les éloges funèbres n'étoient accordés au nom de l'état, qu'à ceux qui étoient morts pour l'état.

D'abord on frappoit les yeux par un appareil imposant et auguste; car chez tous les peuples, la première éloquence est celle qui parle aux sens. On dressoit une tente où étoient portés les ossemens des guerriers. Là, ils demeuroient trois jours exposés à la vénération publique. Le peuple y accouroit en foule ; il jetoit sur ces ossemens des couronnes de fleurs, de l'encens et des parfums. Le troisième jour, on mettoit les restes de ces braves citoyens sur des chars ornés de branches de cyprès. La pompe s'avançoit au son des instrumens, jusqu'au lieu de la sépulture. Cette enceinte étoit regardée comme un temple consacré à la valeur.

Les derniers devoirs rendus, l'orateur montoit sur la tribune et prononçoit l'éloge funèbre. Nous avons encore trois de ces discours ; l'un est de ce Périclès, qui fut tout-à-la-fois capi-

taine et orateur, élève d'Anaxagore, amant d'Aspasie, redoutable à la Grèce et corrupteur d'Athènes. On sait qu'il enivra le premier les Athéniens de spectacles et de fêtes, et leur donna des vices pour les gouverner ; mais ce fut son éloquence qui le rendit quarante ans monarque d'une république. Je le renverse en luttant, disoit un de ses rivaux ; mais lors même qu'il est à terre, il prouve aux Athéniens qu'il n'est pas tombé, et les Athéniens le croient. Ce fut après la guerre de Samos, où il avoit lui-même commandé et remporté plusieurs victoires, qu'il prononça cet éloge funèbre. Je vais tâcher d'en donner une idée ; mais il faut se souvenir que ce n'est ici qu'un extrait, c'est-à-dire, une copie foible et par lambeaux, dans une langue qui n'a ni la richesse et l'harmonie de la langue grecque, ni la mélodie des accens, ni l'heureuse composition des mots, ni cette foule de liaisons qui enchaînent les idées, ni cette liberté des inversions qui met tant de variété dans la marche, et qui permet à la langue de suivre avec souplesse, et de dessiner, pour ainsi dire, tous les mouvemens de l'ame et des passions. Je ferai comme ces peintres qui ne pouvant transporter avec eux un antique pour le faire admirer, en crayonnent rapidement les contours et les principaux traits : presque tout le mérite de la figure échappe, mais on connoît du moins les mouvemens et l'attitude.

Périclès commence par faire un magnifique éloge d'Athènes. Il vante la liberté dont on y jouit, et la gloire immortelle qu'elle s'est ac-

quise en sauvant plusieurs fois la Grèce. « Ci-
» toyens, c'est pour cette patrie que sont morts
» les guerriers que vous venez d'ensevelir;
» quand vous contemplerez sa grandeur, son-
» gez que c'est à leur sang que vous la devez.
» En donnant leur vie pour l'état, ils ont mé-
» rité la plus honorable des sépultures : je ne
» parle pas de celle où reposent leurs osse-
» mens, la gloire des grands hommes n'est pas
» renfermée sous le marbre qui les couvre :
» la terre entière est leur mausolée ; leur nom
» vit dans toutes les ames : c'est-là que leur
» mémoire habite éternellement, au lieu que
» les tombeaux élevés de la main des hommes
» sont détruits par le temps. Imitez donc ces
» braves citoyens. Pensez, à leur exemple, que
» le bonheur est la liberté, et que la liberté
» est dans la grandeur de l'ame. » Il s'adresse
ensuite aux pères de ces guerriers. « Je ne
» cherche point à vous consoler, dit-il : vos
» enfans ne sont-ils pas morts avec courage ?
» Ne préférez-vous point, comme eux, un
» trépas honorable à une vie qui seroit ou
» obscure, ou honteuse ? » Il exhorte les pères
qui sont encore dans la force de l'âge, à donner
de nouveaux défenseurs à l'état. Il anime et
console ceux qui, affoiblis par la vieillesse,
n'ont plus l'espérance de revivre dans leur
postérité. « Non, votre maison n'est pas so-
» litaire : vos enfans ne sont plus, mais leur
» gloire y habite avec vous : elle répandra son
» éclat sur vos derniers jours. » Ensuite adres-
sant la parole aux frères et aux enfans des
morts : « Une grande carrière vous est ouverte,
» dit-il :

» dit-il : vous avez l'exemple de vos pères et » de vos frères, mais ne vous flattez pas » d'atteindre à leur renommée ; car tant que » l'homme est vivant, il a des rivaux, et la » haine qui le poursuit cherche sans cesse » à lui arracher sa gloire : mais on rend justice » à celui qui n'est plus. La mort seule fait » disparoître l'envie, et donne leur place à » ceux qui ont été grands. »

Ce discours de Périclès, qu'il faut voir tout entier dans Thucidide, fit tant d'effet, que les mères et les femmes des guerriers coururent l'embrasser avec transport quand il descendit de la tribune, et le reconduisirent en triomphe, en chargeant sa tête de fleurs. Tel étoit le pouvoir de l'éloquence sur ces ames sensibles, et la vigueur du caractère qui, chez les femmes même, faisoit préférer la gloire à la vie.

Le second discours de ce genre, que nous ayons, est de Démosthène. Son nom rappelle encore aujourd'hui de grandes idées, les idées de patrie, de courage et d'éloquence. On sait que seul et sans secours, il fit trembler Philippe, qu'il combattit successivement trois oppresseurs, que dans l'exil même il fut plus grand que ses concitoyens n'étoient ingrats ; qu'il pensa, parla, vécut toujours pour la liberté de son pays, et travailla quarante années à ranimer la fierté d'un peuple devenu, par sa mollesse, le complice de ses tyrans. Peut-être eut-il le tort de Caton, peut-être fut-il trop grand pour sa patrie et pour son siècle. Son caractère ardent voulut donner à ses concitoyens un mouvement qu'ils n'étoient pas en

état de suivre : leurs ames, qui avoient perdu l'habitude des grandes choses, n'avoient plus que de l'imagination pour les sentir. Il prit en eux le courage d'un moment pour de la vertu ; et les précipitant dans une guerre au-dessus de leurs forces, il détruisit le dernier rempart d'Athènes, le respect qu'inspiroit un grand nom. Il les perdit en apprenant à leur tyran et à eux-mêmes le secret de leur foiblesse.

L'époque de ce malheur fut la bataille de Chéronée. On n'ignore point qu'elle fut livrée par les conseils de Démosthène, et qu'elle fut perdue. Dans une ville divisée en factions, et dont la moitié, corrompue par l'or de Philippe, se précipitoit au-devant de ses fers, on ne manqua point une si belle occasion de déclamer contre un grand homme. Démosthène fut accusé par l'envie, mais absous par le peuple. Les Athéniens oublièrent ce qu'il y avoit de malheureux dans l'événement, pour ne voir que ce qu'il y avoit de grand dans le conseil. On lui accorda même l'honneur de louer les guerriers morts dans cette bataille. Il faut avouer que ce discours n'est pas digne de la réputation de l'orateur. Ce n'est point-là que se trouve ce beau mouvement si connu, et qui a rapport à la même bataille : « Non, citoyens, non, » en combattant Philippe, vous n'avez point » fait de faute ; j'en jure par les mânes de ces » grands hommes qui ont combattu pour la » même cause aux plaines de Marathon ». Son éloge funèbre n'a presque ni élévation, ni chaleur ; on lui fit même un crime de l'avoir prononcé. Malheureusement il s'étoit trouvé à

cette bataille, et il avoit été entraîné dans la fuite par le reste des citoyens. Eschine, avec toute l'éloquence d'un ennemi et d'un rival, s'écrie, dans le fameux discours qu'il prononça contre lui : « Comment avec ces mêmes » pieds, qui ont si lâchement quitté leur poste » dans le combat, as-tu osé monter sur la » tribune pour y louer ces mêmes guerriers » que tu as conduits à la mort ? » Et ailleurs il représente aux Athéniens que s'ils accordent à Démosthène une couronne d'or, au moment où le hérault proclamera sur le théâtre cet honneur qui lui est rendu, les pères, les femmes et les enfans de tous ceux qui sont morts par sa faute à Chéronée, pousseront des cris d'indignation, et verseront des larmes, de ce que tant de braves guerriers sont morts sans vengeance, et que Démosthène, qui est leur assassin, reçoit cependant un honneur public en présence de toute la Grèce assemblée. Ce mouvement seul, il faut en convenir, vaut mieux que tout le discours que prononça Démosthène, après la bataille, en l'honneur des morts.

On ne peut faire un pas dans la Grèce sans trouver de grands noms. Le troisième discours que nous avons à citer est de Platon ; il est renfermé dans un de ses dialogues intitulé le *Ménexène*. Socrate apprend qu'on va choisir un orateur pour faire l'éloge funèbre des guerriers morts cette année. Il demande sur qui pourra tomber le choix. On lui nomme deux orateurs. Alors il raconte qu'il étoit la veille chez Aspasie, et la conversation étant tombée

sur le même sujet, cette femme, qui avoit donné des leçons d'éloquence à Périclès, et qui alors en donnoit à Socrate, se mit tout-à-coup à prononcer un éloge funèbre des guerriers, moitié fait sur-le-champ, moitié préparé. Ménexène est curieux de l'entendre, et Socrate qui l'a retenu, a la complaisance de le répéter. Le discours est censé d'Aspasie, mais on aperçoit Platon caché derrière la courtisane.

La fin est d'une grande beauté. L'orateur, après avoir loué les morts, s'adresse aux vivans, comme c'étoit l'usage, et surtout aux enfans de ceux qu'il vient de célébrer. Il les transporte au moment où leurs pères mouroient sur le champ de bataille. Il suppose que lui-même étoit alors présent, et qu'il a reçu le testament de mort de ces guerriers, et leurs dernières paroles pour ceux qui leur sont chers. Il faut lire tout ce morceau dans l'original même; je doute que l'on trouve rien chez les Grecs d'une éloquence plus noble. C'est-là surtout que règne cet amour de la patrie et cet enthousiasme républicain qui caractérise presque tous les ouvrages de leurs orateurs. Les guerriers de la Grèce, après avoir lu ou entendu de pareils discours, devoient être plus enflammés que dans les pays où le soldat mercenaire, méprisé et payé, combat sans vertu, meurt sans gloire, essuie le dédain pendant sa vie, et l'oubli après sa mort. Au reste, il paroît que ce dernier discours ne fut pas prononcé. Platon, qui ne se mêla jamais des affaires publiques, ne parut point dans Athènes au rang des orateurs; mais dans cet éloge funèbre, composé

en l'honneur des guerriers, il voulut disputer le mérite de l'éloquence à Périclès, comme dans ses autres ouvrages il lutte avec Pythagore pour la philosophie, avec Lycurgue et Solon pour la politique, avec Homère pour l'imagination; souvent sublime, et presque toujours poëte, orateur, philosophe et législateur.

CHAPITRE VI.

Des éloges des athlétes, et de quelques autres genres d'éloges chez les Grecs.

Nous venons de voir les guerriers mourans pour la patrie, loués par la patrie; c'étoit une institution politique et une dette de l'état. Quoique le sang des hommes n'ait pas toujours été fort respecté, nous concevons pourtant qu'il y ait eu des pays où on l'a honoré de quelques larmes; on conçoit un peu moins les éloges prodigués aux athlétes : nous savons cependant que les vainqueurs des jeux étoient célébrés par des chants publics. Les poëtes immortalisoient la patrie et les noms de ces hommes robustes; et les concitoyens d'Homère et de Platon, d'Euripide et de Socrate, chantoient dans les assemblées et sous les portiques d'Athènes, des vers destinés à célébrer la souplesse ou la force des muscles d'un lutteur. Quelqu'éloignés que ces éloges soient de nos

mœurs, il est pourtant aisé d'en rendre raison. L'univers a changé; arts, sciences, travaux, instrumens, guerres, tout est perfectionné, ou du moins tout a pris une forme différente; la vigueur du corps n'est plus rien, l'intelligence a trouvé l'art de se passer de la force. Avec la foule des instrumens qu'il a créés, l'homme sépare et façonne sans peine les bois, les métaux et les pierres; avec les cabestans, les leviers et les roues, il soulève et transporte des fardeaux immenses; avec le secours de l'eau, il communique un mouvement perpétuel et rapide à de vastes machines; avec le secours de l'air, il fait moudre ses grains et mouvoir ses vaisseaux; avec le secours du feu, il fait monter l'eau dans ses pompes, sépare les rochers, creuse les mines. Ainsi on est parvenu à vaincre et à s'assujettir la nature par les forces de la nature même. En affoiblissant les résistances, en augmentant les vîtesses, partout on produit de grands effets par de petits moyens. L'invention de la poudre, c'est-à-dire, l'application de l'air et du feu aux combats, a rendu de même la force inutile pour attaquer ou pour défendre. Les armées aujourd'hui sont de grandes machines dont toutes les parties se meuvent ensemble, et renversées tout-à-la-fois, ou percées, mutilées et divisées par le feu. Les hommes s'envoient mutuellement la mort sans se joindre; on peut la prévoir, on ne peut l'éviter. Une force unique et terrible, distribuant au hasard les dangers, égale le fort au foible, et le courageux au lâche; l'art même plus perfectionné décide presque toujours

la victoire par les postes : le génie d'un homme rend inutiles les bras de cent mille hommes.

On sent que presque rien de tout cela n'étoit chez les anciens, l'homme n'avoit pas encore eu le temps de rassembler autour de lui tant de machines ; il n'avoit que lui-même à opposer à la nature, aux travaux, aux dangers. Dans les batailles, c'étoit presque toujours une lutte d'homme à homme ; tout guerrier étoit chargé de sa propre défense ; aujourd'hui, chaque force se mêle et se confond dans la masse générale des forces ; alors chaque force étoit isolée et ne protégeoit qu'elle-même. On devoit donc attacher un grand prix à la vigueur. De-là tous ces jeux et l'importance qu'on y y mettoit. Que parlons-nous de jeux ? c'étoit-là que les Grecs aprenoient à vaincre les Perses ; là, ils apprenoient à mesurer le danger, à le prévoir, à user tour-à-tour de force ou d'adresse, à terrasser, à se relever, à lancer des poids énormes, à franchir des barrières, à parcourir rapidement de vastes espaces, à supporter les impressions de l'air, l'ardeur du soleil, les longs travaux, à voir couler leur sueur avec leur sang ; enfin à préférer la fatigue à la mollesse, et l'honneur à la vie. Leurs gymnases étoient pour eux les apprentissages de Marathon et de Plathée. A Rome, sans avoir les mêmes institutions, on fortifioit de même les corps par l'exercice ; la course, la lutte, le disque, la danse militaire : le Tibre à traverser à la nage, étoient l'amusement de tous les Romains ; c'étoit sur le champ de Mars que se formoient les conquérans de l'Afrique et

de l'Asie. Au temps de la chevalerie en Europe, la jeune noblesse étoit obligée de subir des épreuves qui donnoient aux corps une vigueur inconnue aujourd'hui. En Amérique, on exerçoit les jeunes gens, comme à Sparte, à vaincre la douleur; et pour être admis à l'honneur de combattre et de porter les armes, il falloit donner les plus grandes preuves d'intrépidité et de force. Ainsi, avant l'invention de la poudre, c'est-à-dire, avant qu'on eût découvert l'art d'unir la mollesse au courage, et que la foiblesse fût parvenue à détruire sans effort et à triompher sans mouvement, la force du corps a été et a dû être en effet dans la plus grande estime sur toute la terre. Il faut donc pardonner aux Grecs les éloges de leurs athlétes. La Grèce, en louant la vigueur des muscles, louoit l'instrument de ses victoires et les garans de sa liberté.

On n'ignore pas que toutes les odes de Pindare sont des éloges de ce genre, et je m'y arrêterai peu; leur impétuosité, leurs écarts, leur désordre, et surtout les longs détours par lesquels il passe pour trouver ou fuir son sujet, tout cela est connu; il semble que Pindare a peur de rencontrer ses héros, et qu'il les chante, à condition de n'en point parler. Cependant il a passé sa vie à célébrer des athlétes, mais toujours plein d'enthousiasme pour la victoire et froid pour le vainqueur; à-peu-près comme ces hommes qui, ayant le besoin ou l'intérêt de louer, admirent comme ils peuvent, méprisent la personne et flattent le rang.

Outre ces éloges chantés ou prononcés une fois,

fois, les Grecs avoient des espèces d'éloges périodiques ou anniversaires, en l'honneur des citoyens qui avoient fait quelque action extraordinaire, ou rendu de grands services à l'état. Ainsi à Sparte, on prononçoit tous les ans l'éloge de Léodinas sur son tombeau; nous n'avons aucun de ces discours, mais nous ne pouvons douter qu'il y en eut quelquefois de très-éloquens. On raconte qu'un philosophe grec, arrivant par hasard à Smirne le jour qu'on y célébroit la fête d'Homère, fut prié de prononcer son éloge. Il n'étoit pas préparé; mais traversant en silence la foule du peuple, il se rendit au lieu où étoit la statue d'Homère; là, posant les deux mains sur la base, il rêva quelque temps profondément, puis comme inspiré par la statue du poëte, il parla tout-à-coup avec la plus grande éloquence. Sans doute à Sparte, la vue du tombeau de Léodinas, et cette fête consacrée à un héros, devoit exciter le même enthousiasme chez l'orateur.

A Athènes, les chants de Callistrate célébroient tous les jours les deux héros qui avoient délivré la ville de la tyrannie des Pisistratides; ces chants étoient dans la bouche de tous les citoyens, et à la fin des repas, dans ces momens où l'on couvroit la table de fleurs, où les jeunes esclaves distribuoient des couronnes sur toutes les têtes, et où les vins délicieux de l'Archipel animoient déjà les convives; chacun prenant dans sa main des branches de myrthe, faisoit une libation aux Muses, et chantoit l'hymne d'Armodius et d'Aristogiton.

Périclès ayant institué un prix de musique, voulut que, chaque année, le sujet du chant fût aussi les louanges de ces deux citoyens, et dans la suite on y ajouta le nom de Thrasibule, qui chassa les trente tyrans. Remarquons que pour rendre hommage à ses libérateurs, le peuple d'Athènes avoit choisi les fêtes de Minerve; ce peuple généreux pensoit que c'est honorer les dieux, que de louer ceux qui rendent la liberté aux hommes. C'est-là encore que l'on voit le génie de ce peuple, qui mêloit à ses plaisirs mêmes des leçons de grandeur; là, tous les arts étoient asservis à la politique, et la musique même, qui ailleurs n'est destinée qu'à réveiller des idées douces et voluptueuses, ou à irriter une sensibilité vaine, célébroit dans Athènes les grandes actions et les héros.

CHAPITRE VII.

D'Isocrate et de ses éloges.

Tandis que les orateurs dans la tribune, les poëtes dans leurs vers, les musiciens dans leurs chants, célébroient publiquement les guerriers, les athlétes et les grands hommes, d'autres écrivains composoient, dans la retraite, des éloges qui étoient écrits et rarement prononcés. Il paroît que le premier qui travailla dans ce genre fut Isocrate; cet orateur, comme on sait, eut la plus grande réputation dans son siècle; il étoit digne d'avoir des talens, car il eut des vertus. Très-jeune encore, comme les

trente oppresseurs qui régnoient dans sa patrie faisoient traîner au supplice un citoyen vertueux, il osa seul paroître pour le défendre, et donna l'exemple du courage quand tout donnoit l'exemple de l'avilissement. Après la mort de Socrate, dont il avoit été le disciple, il osa paroître en deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple assassin de son maître; et des hommes qui parloient de vertus et des lois en les outrageant, ne manquèrent pas de le nommer séditieux, lorsqu'il n'étoit que sensible. Ayant perdu des biens considérables, il ouvrit une école et y acquit des richesses immenses; le fils d'un roi lui paya soixante mille écus un discours où il prouvoit très-bien qu'il faut obéir au prince; mais bientôt après, il en composa un autre, où il prouvoit au prince qu'il devoit faire le bonheur des sujets. Plusieurs de ses disciples devinrent de grands hommes; et comme partout le succès fait le mérite, leur gloire ajouta à la sienne. Il avoit eu le malheur d'être l'ami de Philippe, de ce Philippe le plus adroit des conquérans et le plus politique des princes; aimé de l'oppresseur de son pays, il s'en justifia en mourant, car il ne put survivre à la bataille de Chéronée; voilà pour sa personne. A légard de son éloquence, si nous en jugeons par la célébrité, il fut du nombre des hommes qui honorèrent leur patrie et la Grèce. Les calomnies de ses rivaux nous attestent sa gloire, car l'envie ne tourmente point ce qui est obscur; nous savons qu'on venoit l'entendre de tous les pays, et il compta parmi ses auditeurs, des généraux et des rois. Aux

hommages de la foule, qui flattent d'autant plus qu'ils tiennent toujours un peu de la superstition et de l'enthousiasme d'un culte, il joignit le suffrage de quelques-uns de ces hommes qu'on pourroit, au besoin, opposer à un peuple entier. On prétend que Démosthène l'admiroit; il fut loué par Socrate; Platon en a fait un magnifique éloge; Cicéron l'appelle le père de l'éloquence; Quintillien le met au rang des grands écrivains; Denis d'Halicarnasse le vante comme orateur, philosophe et homme d'état: enfin, après sa mort, on lui érigea deux statues, et sur son mausolée on éleva une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle étoit placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Il est difficile que dans les plus beaux temps de la Grèce, on ait rendu ces honneurs à un homme médiocre; d'un autre côté, Aristote n'en parloit qu'avec mépris: *Il est honteux de se taire*, disoit-il, *lorsqu'Isocrate parle*. Faut-il penser qu'un grand homme connût l'envie? et l'ame qui forma Alexandre eut-elle un sentiment bas? ou bien un philosophe qui étoit tout-à-la-fois physicien, géomètre, naturaliste, politique, dialacticien, qui avoit porté l'analyse dans toutes les opérations de l'esprit, assigné l'origine et la marche de nos idées, cherché dans les passions humaines toutes les règles de l'éloquence et du goût, et en qui le concours et l'union de toutes ces connoissances devoit former un esprit vaste et une imagination qui agrandissoit tous les arts en réfléchissant leur lumière les uns sur les autres, ne devoit-il pas en effet avoir moins

d'estime pour un orateur qui avoit plus d'harmonie que d'idées, et pour un maître d'éloquence qui savoit mieux les règles de l'art, que l'origine et le fondement des arts même et des règles? Mais Aristote n'a pas été le seul à penser ainsi. Au siècle de César et d'Auguste, plusieurs Romains célèbres ne goûtoient point du tout les ouvrages d'Isocrate, et sûrement Brutus étoit de ce nombre; au siècle de Trajan, Plutarque le peignoit comme un orateur foible et un citoyen inutile, qui passoit sa vie à arranger des mots et compasser froidement des périodes; au siècle de Louis XIV, Fénélon le traitoit encore plus mal; Isocrate, selon lui, n'est qu'un déclamateur oisif qui se tourmente pour des sons, avide de petites grâces et de faux ornemens, plein de mollesse dans son style, sans philosophie et sans force dans ses idées. Ainsi presque toutes les réputations sont des procès indécis, qu'on perd d'un côté et qu'on gagne de l'autre; l'un méprise, l'autre admire. Je me rappelle ce François pendu en effigie à Paris, et dans le même temps, ministre de France en Allemagne.

Pour lever ces contradictions, il faut avoir recours aux ouvrages même. Je ne parlerai ici que des éloges de cet orateur; ils sont au nombre de six.

Et d'abord, qui croiroit que l'homme qui prit le deuil à la mort de Socrate, ait composé un éloge d'Hélène? Cet ouvrage, comme on le voit par le titre, n'est et ne peut être qu'un misérable abus de l'esprit. On y fait sérieusement la comparaison d'Hélène avec Hercule,

à-peu-près comme Fontenelle dans ses dialogues compare Alexandre et Phriné. Cette manière de chercher de petits rapports qui étonnent l'esprit sans l'éclairer, n'a dû être approuvée dans aucun siècle. Cet éloge en vingt pages ne vaut pas les trois vers d'Homère, où deux vieillards qui s'affligeoient ensemble des maux de la guerre, en voyant passer Hélène auprès d'eux, cessent tout-à-coup de s'étonner que l'Europe et l'Asie combattent depuis dix ans. Les trois vers sont d'un grand homme, les vingt pages sont d'un rhéteur.

On trouve ensuite l'éloge de Busiris, roi d'Egypte ; c'est à-peu-près comme l'éloge de Domitien ou de Néron. Comment un écrivain est-il assez malheureux pour se dire à lui-même de sang froid : essayons de faire l'éloge d'un tyran. Ce n'est pas qu'Isocrate ne blâme ce sujet ; mais il le traite, dit-il, pour faire voir à un rhéteur qui l'avoit manqué, comment il auroit dû le traiter lui-même. Il faut en vérité estimer bien peu l'art d'écrire et de parler aux hommes, pour donner de pareilles leçons.

Le troisième éloge est, pour l'exécution et le sujet, d'un mérite fort supérieur à celui-là ; c'est l'éloge funèbre d'un roi, adressé à son fils : ce roi, grand homme assez obscur, se nommoit Evagoras, et étoit souverain de l'île de Chypre. Ligué avec les Athéniens et les Perses, il contribua à abattre les Lacédémoniens, oppresseurs de la Grèce et tyrans d'Athènes. Il servit assez bien le roi de Perse

pour mériter d'en être craint ; et ayant essuyé l'ingratitude et l'orgueil ordinaire aux grandes puissances contre les petites, il osa combattre le roi qu'il avoit servi ; et avec ses seules forces, soutint pendant dix ans les forces de l'Asie. Isocrate ajoute qu'il eut le talent de gouverner, qu'avant lui les habitans de l'île de Chypre, entièrement séparés des Grecs, étoient tout-à-la-fois efféminés et sauvages, ignorant également la guerre et les arts, et joignant la barbarie à la mollesse ; que ce roi leur donna et le courage qui élève l'ame, et les arts qui l'adoucissent ; qu'il créa parmi eux un commerce et une marine, et de ces barbares voluptueux, fit tout-à-la-fois des guerriers et des hommes instruits. C'est à la tête de ce discours qu'Isocrate se plaint que de son temps on aimait à louer des héros, qui peut-être n'avoient jamais existé, tandis qu'on refusoit quelques éloges à d'excellens citoyens avec qui on avoit vécu. « Accoutumons, dit-il, » les hommes et l'envie à entendre louer ceux » qui l'ont mérité, et pardonnons aux grands » hommes d'avoir été nos contemporains ».

Le quatrième éloge, et en même-temps le plus fameux discours d'Isocrate, est celui qui est intitulé le *Panégyrique*. On a prétendu qu'Isocrate avoit été dix ans, et selon d'autres, quinze à le composer. Malheur à un ouvrage d'éloquence qui auroit coûté quinze ans ! Plus il seroit travaillé, moins il seroit lu. Quoi qu'il en soit, jamais peut-être orateur, dans aucun pays, ne traita un si beau sujet. Athènes et Lacédémone se disputoient l'empire de la Grèce ;

elles se déchiroient pour commander, et la Perse profitoit de leurs divisions pour les rendre esclaves. L'orateur entreprend de prouver, en faisant l'éloge d'Athènes, que c'est à elle qu'appartient naturellement l'empire, et il exhorte les Grecs à s'unir tous ensemble, pour porter la guerre chez leurs communs ennemis. On a dit que c'étoit la lecture de ce discours qui avoit décidé Alexandre à conquérir l'Asie. Je n'en crois rien; celui qui pleuroit enfant, en apprenant les conquêtes de son père, n'avoit pas besoin d'une harangue pour renverser le trône de Darius. Il y a d'ailleurs certaines lectures analogues à des ames de héros; et pour un homme tel qu'Alexandre, il n'y avoit d'écrivain qu'Homère.

Isocrate, dans une vieillesse avancée, composa un autre éloge, c'étoit le sien. Il avoit quatre-vingt-deux ans, et depuis cinquante ans peut-être, l'envie le poursuivoit dans Athènes. Des sophistes qui avoient l'orgueil d'être ses rivaux, sans en avoir le droit, et qui s'indignoient d'une réputation qu'ils n'avoient pas, lui faisoient un crime de ses succès. Calomniateurs, parce qu'ils n'avoient pu réussir à être éloquens, ils l'accusoient en particulier, en public, dans les conversations, dans les tribunaux. Isocrate prit enfin le parti de répondre; ce discours d'un vieillard, qui, pour réfuter l'envie, fait la revue de ses pensées depuis quatre-vingts ans, et avant de descendre au tombeau, rend compte à la patrie et aux lois, de l'usage qu'il a fait de son éloquence; n'étoit pas moins susceptible de pathétique que

que de force ; mais l'ouvrage, avec des beautés, est bien loin d'avoir ce caractère ; le sujet est grand, l'exécution est foible.

Enfin, à quatre-vingt-quatorze ans, il eut le courage de commencer un sixième et dernier éloge, et il le finit à quatre-vingt-dix-sept : c'est le *Panathénée*. On peut le regarder comme un adieu qu'il voulut faire à ses concitoyens, car c'est un second éloge d'Athènes. Sans cesse il y compare Lacédémone et sa patrie ; il n'est pas nécessaire de dire à qui il donne la préférence : l'ame de l'orateur n'étoit pas susceptible d'enthousiasme pour Sparte. Les arts et les plaisirs d'Athènes, un peuple facile, un caractère brillant, les grâces jointes à la valeur, la volupté mêlée quelquefois à l'héroïsme, de grands hommes populaires, des lois qui dirigeoient plus la nature qu'elles ne la forçoient, enfin des vertus douces et des vices même tempérés par l'agrément, devoient plaire bien davantage à un genre d'esprit qui ordonnoit tout, et préféroit la grâce à la force. Au reste cet éloge, comme on s'en doute bien, porte le caractère de l'âge où il fut composé ; c'est l'abandon de l'ame dans un songe tranquille ; on voit se succéder lentement et doucement les mouvemens de l'orateur ; on voit les impressions arriver jusqu'à lui par des secousses insensibles, et ses idées ressemblent à ces lumières affoiblies et pâles qui se réfléchissent de loin, et conservent de la clarté sans chaleur.

Tels sont, à-peu-près, les éloges que nous avons d'Isocrate. Malgré le fanatisme des ré-

putations, il faut convenir de bonne foi que l'effet qu'on éprouve en les lisant est bien au-dessous de l'ancienne célébrité de l'orateur.

Tâchons d'en trouver les raisons. D'abord, un des principaux mérites d'Isocrate, étoit l'harmonie ; on sait combien les Grecs y étoient sensibles ; nés avec une prodigieuse délicatesse d'organes, leur ame s'ouvroit par tous les sens à des impressions vives et rapides ; la mélodie des sons excitoit chez eux le même enthousiasme que la vue de la beauté ; la musique faisoit partie de leurs institutions politiques et morales ; le courage même et la vertu s'inspiroient par les sons. Qu'on juge, chez un peuple ainsi organisé, combien devoit être estimé un orateur, qui, le premier, créa l'harmonie de la prose. Pour nous, ce mérite est presque étranger ; nous sommes des Scythes qui voyageons, un bandeau sur les yeux, à travers les ruines de la Grèce.

Un autre grand mérite de cet orateur, c'étoient des finesses et des grâces de style ; or, ces finesses et ces grâces tiennent ou à des idées, ou à des liaisons d'idées qui nous échappent ; elles supposent l'art de choisir précisément le mot qui correspond à une sensation ou délicate, ou fine ; d'exprimer une nuance de sentiment bien distincte de la nuance qui la précède ou qui la suit ; d'indiquer par un mot un rapport, ou convenu, ou réel entre plusieurs objets ; de réveiller à-la-fois plusieurs idées qui se touchent. Il en est d'un peuple qui entend parfaitement une langue, et de l'orateur qui lui parle, comme de deux amis qui ont passé

leur vie ensemble, et qui conversent ; les lieux, les temps, les souvenirs attachent pour eux, à chaque mot, une foule d'idées dont une seule est exprimée, et dont les autres se développent rapidement dans l'ame sensible. Admettez un tiers à cette conversation, il ne concevra point ce que ces mots ont de touchant, ni pourquoi ils excitent une émotion si tendre, et font peut-être verser les plus douces larmes : telle est l'image du différent effet que produisent les beautés accessoires et les finesses d'expression dans une langue vivante ou dans une langue morte ; plus un écrivain a de ce genre de beautés, plus il doit perdre.

Enfin, le philosophe attache par l'étendue et la profondeur des idées ; l'orateur ne peut attacher que par les passions fortes ; l'effet des mouvemens doux et tranquilles se perd, et n'arrive à la postérité que comme le ressouvenir d'un songe à demi-effacé. Les passions seules raniment tout ; les passions traversent les siècles et se communiquent, après des milliers d'années, sans s'affoiblir ; l'homme a besoin d'orages ; il veut être agité : c'est pour cela que Démosthène a encore des admirateurs, et qu'Isocrate n'en a plus. Je sens l'un ; il me poursuit, il me presse ; je vais lui répondre. L'autre me parle toujours de loin ; j'aperçois sans cesse deux mille ans entre lui et moi.

CHAPITRE VIII.

De Platon considéré comme panégyriste de Socrate.

UNE ville grecque demanda une statue à un artiste célèbre, et lui laissa le choix du sujet. « Je ne ferai point un lutteur, dit-il ; la Grèce compte assez d'athlétes, et je préfère la vertu à la force ; je ne ferai point un guerrier ; ce mérite est commun : des milliers d'hommes tous les ans meurent pour leur patrie ; je ne ferai aucun de vos anciens tyrans, je briserois plutôt leurs images ; je pourrois représenter quelqu'un de vos dieux : mais vous en avez en foule dans vos temples ; et pour contempler la divinité, au défaut des statues, n'avez-vous pas les cieux » ? Alors le peuple l'interrompit : « Statuaire, que fera-tu donc ? — Ce qu'il y a jamais eu de plus rare sur la terre, un homme qui meurt pour la vérité » ; et il fit Socrate mourant. Sans doute Platon, quand il composa ses dialogues, étoit frappé de la même admiration pour Socrate ; il avoit été son disciple et son ami, il l'avoit vu traîner dans les fers, il avoit vu la ciguë broyée par la main de l'envie, et le fanatisme prenant d'elle la coupe empoisonnée pour la présenter à son maître. Depuis, il avoit été témoin des honneurs extraordinaires rendus à sa mémoire ; il avoit vu les Athéniens, ce peuple léger,

cruel et sensible, qui tour-à-tour féroce et tendre, après l'avoir laissé périr, le vengeoit. Il avoit pu embrasser dans Athénes la statue de Socrate, élevée par ordre de l'état, et peut-être érigée sur la même place où on l'avoit chargé de chaînes pour le conduire à la mort. Plein de l'admiration générale et de la sienne, il voulut aussi contribuer à la gloire de son maître, en l'éternisant; et il consacra presque tous ses ouvrages à son éloge.

On peut dire que Socrate ne peut avoir un panégyriste plus célèbre, ni plus digne de lui; on a souvent attaqué Platon comme philosophe, on l'a toujours admiré comme écrivain. En se servant de la plus belle langue de l'univers, Platon ajouta encore à sa beauté; il semble qu'il eût contemplé et vu de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que par une méditation profonde, il l'eût transportée dans ses écrits. Elle anime ses images, elle préside à son harmonie, elle répand la vie et une grâce sublime sur les fonds qui représentent ses idées; souvent elle donne à son style ce caractère céleste que les artistes grecs donnoient à leurs divinités; comme l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter olympien de Phidias, son expression est grande et calme; son élévation paroît tranquille comme celle des cieux: on diroit qu'il en a le langage; son style ne s'élance point, ne s'arrête point; les idées s'enchaînent aux idées, les mots qui composent les phrases, les phrases qui composent les discours, tout s'attire et se déploie ensemble; tout se développe avec rapidité et

avec mesure, comme une armée bien ordonnée qui n'est ni tumultueuse, ni lente, et dont tous les soldats se meuvent d'un pas égal et harmonieux pour s'avancer au même but.

On sait que dans tous les ouvrages de Platon, c'est Socrate qui mène l'homme à la vérité; Socrate en même-temps conserve son caractère et son génie; par tout il garde sa manière de raisonner, ses inductions, ses interrogations, ces espèces de piéges et de longs détours dans lesquels il enveloppoit ses adversaires, pour les amener malgré eux à une vérité qu'ils combattoient. On peut donc regarder tous les dialogues de Platon ensemble, comme une espèce de drame composé en l'honneur de son maître. Socrate dans chaque scène prêche la morale; et le dénouement, c'est la ciguë.

Les trois dialogues qui forment ce dénouement sont de veritables éloges sans en avoir le titre, et d'autant plus intéressans qu'ils sont en action. On ne pourra pas juger dans un extrait, du style et l'éloquence de Platon; mais on connoîtra du moins le caractère moral de Socrate, un des plus beaux qu'il y ait jamais eu, depuis que chez les plus civilisés on parle de vertu en commettant des crimes.

Le premier de ces trois discours est l'apologie; qu'on se peigne un vieillard de soixante-dix ans, qui toujours a été vertueux et juste, paroissant dans les tribunaux pour la première fois; intrépide et simple devant ses juges, comme il l'étoit dans les actions ordinaires de sa vie, dédaignant l'artifice et les vains secours de l'éloquence, n'en connoissant d'autre

que la vérité, et jurant de parler son langage jusqu'au dernier moment, priant ses juges avec l'autorité d'un vieillard et d'un homme de bien, d'examiner si ce qu'il va leur dire est juste ou ne l'est pas, parce que c'est-là leur fonction, comme la sienne est de dire la vérité, parlant de ses accusateurs sans colère comme sans dédain, du reste tranquille sur son sort, qu'il soit condamné ou qu'il soit absous, abandonnant à Dieu le succès, et se justifiant pour obéir à la loi; tel paroît Socrate dans son début.

Sa réponse aux accusations est pleine de simplicité et de force; il parle comme l'innocence doit parler à la calomnie, et la sagesse à la superstition.

Il fait voir ensuite quelle est l'origine et la source des bruits répandus contre lui dans Athènes; c'est qu'il n'a pas respecté les foiblesses et les vices des hommes, et surtout de quelques hommes puissans : voilà son crime. S'il meurt, ce ne sont pas ses accusateurs qui causeront sa mort, ils ne sont que les instrumens de la haine : ses meurtriers seront la calomnie et l'envie.

C'étoit la coutume que les accusés eussent recours aux prières et aux larmes; ils faisoient paroître leurs enfans, leurs proches et leurs amis, pour obtenir par la compassion ce qu'ils n'auroient pas toujours obtenu par la justice. «Et moi aussi, dit Socate, j'ai une famille, j'ai trois fils, dont l'un est sorti de l'enfance et les deux autres ont encore besoin des secours de leur père; je n'en ferai cependant paroître

aucun pour vous attendrir, et ce n'est ni par mépris ni par orgueil, ces sentimens ne peuvent entrer dans le cœur de Socrate; mais la gloire de ses juges, la sienne, celle de la république lui défendent de donner un tel exemple, à son âge surtout, et avec le nom qu'il porte; car, dit-il, que ce nom soit mérité ou ne le soit pas, on est persuadé que Socrate est au-dessus des hommes ordinaires. Un tel abaissement ne peut que déshonorer et l'accusé qui se le permet et le juge qui le souffre. D'ailleurs, est-il permis, dit Socrate, de prier son juge? il faut l'éclairer et non pas le fléchir; le juge n'est point assis pour faire grâce, il est assis pour prononcer selon la loi. Hommes Athéniens, leur dit-il, n'exigez donc point de moi ce qui n'est ni honnête, ni conforme à la sainteté et à la justice. Souvenez-vous de vos sermens.... et prononcez selon ce qui conviendra le plus à votre intérêt et au mien ».

Socrate s'arrête..... les juges se lèvent pour recueillir les voix, et il est condamné. Il reprend la parole avec le même calme: « Vous » m'avez condamné, je vous le pardonne; je m'y » attendois, et je suis même plus étonné qu'il » y ait eu tant de suffrages pour m'absoudre.... O Athéniens! vous venez de fournir » un sujet éternel à ceux qui voudront blâmer » Athènes; on lui reprochera d'avoir fait mourir Socrate, qui étoit, dira-t-on, un sage; » car, pour avoir droit de vous blâmer, on » me donnera ce nom que je ne mérite pas; » au lieu que, si vous aviez encore attendu » quelque temps, je mourois sans qu'Athènes

» se

» se déshonorât. Regardez mon âge ; je ne » tiens presque plus à la vie, et déjà je touchois » à ma tombe ».

Socrate continue ; il parle tranquillement à ses juges ; il peint le plaisir qu'il aura de converser, dans un autre univers, avec les grands hommes de tous les temps, avec ceux qui ont été, comme lui, les victimes d'un jugement injuste, et il fait des vœux pour que ses enfans meurent un jour comme leur père, s'ils ont le bonheur d'importuner aussi les Anitus par leur vertu. Il finit par ces mots sublimes et simples : « Mais il est temps de nous en aller, moi » pour mourir et vous pour vivre : de ces deux » choses, quelle est la meilleure ? les dieux le » savent, mais aucun homme ne le sait ».

Tel est ce premier discours de Platon, où il a développé l'ame de Socrate ; il y règne une éloquence douce et noble, le courage de la vertu, le respect pour la divinité et pour soi-même. Socrate se justifie en conversant avec ses ennemis et avec les Athéniens ; c'est l'homme sage qui montre la raison et parle en paix à ceux qui la condamnent.

Au second dicours, la scène change. Socrate est dans la prison, et il dort. Criton approche, contemple le vieillard et admire ce sommeil profond ; il craint de le troubler, et il attend. Socrate s'éveille ; Criton lui annonce que c'est le lendemain qu'il est condamné à mourir : Comme il plaira aux dieux, dit Socrate. Alors son ami le conjure de vouloir bien se conserver lui-même ; il lui apprend qu'il a gagné les gardes, que tout est prêt, et qu'il ne tiendra qu'à

lui de se dérober la nuit suivante à ses persécuteurs.

Socrate, avec la tranquillité d'un homme qui juge une cause qui lui est étrangère, examine s'il doit fuir ou rester : « Ami Criton, dit-» il, il n'y a qu'une règle, la justice ; tant que » j'ai vécu, je lui ai obéi : je suis encore le » même. Mon sort est changé, mes principes » ne le sont pas. Voyons, et si nous n'en trou-» vons pas de meilleurs, vous savez bien que » je ne m'écarterai pas de ceux que j'ai tou-» jours suivis ; non, quand tout un peuple me » présenteroit comme des spectres menaçans » la pauvreté, les chaînes et la mort ». Alors il discute la question, et il examine s'il est permis de désobéir aux lois pour éviter la mort.

Tout-à-coup il personnifie les lois, et suppose qu'au moment même où il va mettre les pieds hors de la prison pour s'enfuir, les lois lui apparoissent et lui crient : « Socrate, que » fais-tu ? ne sens-tu pas que dans ce moment tu » anéantis, autant qu'il est en toi, et les lois » et la patrie ? Pense-tu qu'une ville puisse » subsister, si les jugemens publics n'y ont » plus de force, si tout citoyen, à son gré, » peut les enfreindre ?.... Eh quoi ! si, par un » jugement injuste, la patrie t'offense, as-tu » droit de lui nuire ? Tu lui dois ta naissance, » celle de ton père, le lien sacré qui a uni ton » père à la femme qui t'a donné le jour ; ton » éducation, ta vie, ton ame, tout lui » appartient ; tu es son fils et son esclave. » Qu'elle arme contre toi des bourreaux, » qu'elle te jette dans les fers, qu'elle t'envoie

» aux combats pour recevoir des blessures et » mourir, ton devoir est d'obéir ; fuir ou quitter ton rang est un crime; dans les tribunaux, » dans les prisons, sur les champs de bataille, » partout les ordres de la patrie sont sacrés ; » un citoyen qui se révolte contr'elle est plus » coupable qu'un fils armé contre son père.... » Les lois continuent : « Il feroit beau entendre » Socrate racontant sous quel déguisement » ridicule il s'est enfui de sa prison ! et si on » lui demande comment, déjà vieux, et » n'ayant plus que peu de temps à passer sur » la terre, cependant, par un lâche amour » pour la vie, il a pu se résoudre à traîner les » restes d'une vieillesse si honteuse, après avoir » enfreint les lois de son pays, que répondra-t-il ?.... O Socrate ! tu entendrois souvent des discours qui te feroient rougir.... » Est-ce pour tes enfans que tu voudrois » vivre ?.... Tes enfans ! et n'as-tu pas des » amis ? Socrate, laisse-toi persuader, et ne » préfère ni tes enfans, ni ta vie, ni rien » même à la justice ».

Criton cède ; il admire Socrate qui finit par lui dire : « Marchons par où Dieu nous con» duit ».

Le troisième discours, beaucoup plus connu que les deux autres, est ce Phédon si fameux qui contient le récit des derniers entretiens et de la mort de Socrate ; c'est un des ouvrages les plus célèbres de l'antiquité ; c'est celui que Cicéron, comme il nous l'apprend lui-même, n'avoit jamais pu lire sans verser des larmes. c'est celui que Caton, prêt à mourir, relut deux

fois pour s'affermir dans l'idée de l'immortalité. On ose dire que nul éloge, ni ancien, ni moderne, n'offre un tableau si grand. La mort d'un homme juste est un objet sublime par lui-même ; mais si ce juste est opprimé, si l'erreur traîne la vérité au supplice, si la vertu souffre la peine du crime, si en mourant elle n'a pour elle-même que Dieu et quelques amis qui l'entourent, si cependant elle pardonne à la haine, si de l'enceinte obscure de la prison où elle meurt, ses regards se tournent avec tranquillité vers le ciel, si, prête à abandonner les hommes, elle emploie encore ses derniers momens à les instruire, si enfin, au moment où elle n'est plus, ce soit le crime qui l'a condamnée qui paroisse malheureux et non pas elle, alors je ne connois point d'objet plus grand dans la nature : et tel est le spectacle que nous présente Platon, en décrivant la mort de Socrate ; il y joint tous ces détails qui donnent de l'intérêt à une mort célèbre et qui en reçoivent à leur tour. Nous suivons Socrate de l'œil ; nous ne perdons pas un de ses mouvemens, pas un de ses discours ; nous le voyons quand on lui amène ses deux enfans, quand il donne ses derniers ordres pour sa maison, quand il fait éloigner les femmes ; quand ses amis mesurent avec effroi la course du soleil, qui bientôt va se cacher derrière les montagnes, et quand la coupe fatale arrive, et lorsqu'avant de la prendre, il fait sa prière au ciel pour demander un heureux voyage, et l'instant où il boit, et les cris de ses amis dans ce moment, et la douceur tranquille avec laquelle il leur reproche

leur foiblesse, et sa promenade en attendant la mort, et le moment où il se couche sur son lit dès qu'il sent ses jambes s'appesantir, et la mort qui monte et le glace par degrés, et l'esclave qui lui touche les pieds que déjà il ne sent plus, et sa dernière parole, et son dernier, son éternel silence au milieu de ses amis qui restent seuls. Dans cette Athènes soumise aujourd'hui à la domination d'un peuple barbare, le voyageur curieux va encore visiter les ruines de quelque temple. Il s'arrête sur quelque colonne à demi-brisée. Pour moi je voudrois qu'au lieu des ruines du temple de Minerve, le temps eût conservé la prison où est mort Socrate. Je voudrois que sur la pierre noire et brute on eût gravé : « Ici il prit la coupe ; là, il bénit l'esclave qui la lui portoit ; voici le lieu où il expira ». On iroit en foule visiter ce monument sacré ; on n'y entreroit pas sans une sorte de respect religieux, et toute ame courageuse et forte, à ce spectacle, se sentiroit encore plus élevée. Ainsi l'on nous dit qu'Alexandre fut ému sur la tombe d'Achille ; et César, maître de l'Egypte, contempla long-temps en silence et dans une rêverie profonde le tombeau d'Alexandre ; au lieu de ce monument qui a péri, nous avons du moins ceux de Platon qui seront immortels. Je me plais à penser que tous les juges qui avoient condamné Socrate, lurent du moins avant de mourir ces trois discours où il est représenté si vertueux et si grand. Juges qui condamnez les hommes, vous pouvez immoler un sage et flétrir un instant l'homme que la calomnie poursuit, le glaive

est dans vos mains ; vous frappez, mais l'œil inévitable du temps vous observe et vous juge. Le temps renversera sur vous l'opprobre dont vous aurez couvert les gens de bien, et vingt siècles écoulés ne l'effaceront pas.

Je me suis arrêté avec plaisir sur ces ouvrages, parce qu'on les cite beaucoup et qu'on les lit peu. D'ailleurs, dans le cours de cet essai, parmi la foule innombrable de ceux qui ont été loués, où trouverons-nous des hommes comme Socrate et des panégyristes comme Platon? Enfin, dans tous les temps, il est bon de présenter aux hommes des exemples de courage. Quand Thraséas, qui mourut aussi dans Rome, pour avoir été vertueux et juste, faisoit couler son sang: « Jeune homme, dit-il à un Romain qui étoit présent, approche et regarde (*a*) ».

CHAPITRE IX.

Suite des éloges chez les Grecs. De Xénophon, de Plutarque et de Lucien.

LA Grèce, qui dans ce siècle produisit une foule de grands hommes, n'en a point eu qui ait été plus souvent, ni mieux loué que Socrate ; il est même à remarquer qu'un simple citoyen d'Athènes est devenu plus célèbre que

(*a*) *Propiùs vocato quaestore, specta juvenis, inquit.* TACIT. ann. 16.

beaucoup de princes qui, les armes à la main, ont changé une partie du monde. Qu'on ne s'en étonne pas : sa mort, aujourd'hui même, nous intéresse plus que toutes ces révolutions qui ne sont pour la plupart que des monumens de férocité ou de foiblesse, et des crimes de mercenaires payés par des tyrans. Après Platon, un très-grand nombre de philosophes ou d'orateurs, tels que Xénophon, Aristoxène, Demetrius de Phalère, Callistène, Dion, Libanius, et beaucoup d'autres que je pourrois citer, firent tous des apologies ou des éloges de Socrate. La plupart sont perdus ; ceux de Xénophon sont restés.

Ce philosophe avoit été, comme Platon, le disciple et l'ami de Socrate ; mais l'un se contenta d'éclairer les hommes, et l'autre voulut encore les servir. Il fut à-la-fois écrivain et homme d'état. On sait qu'il commanda les Grecs dans la retraite des dix mille, mais on ne sait pas également que pour récompense, il fut exilé de son pays. Son caractère avoit cette espèce de physionomie antique que nous ne connoissons plus. C'est lui à qui on vint annoncer au milieu d'un sacrifice que son fils venoit de mourir : il avoit une couronne de fleurs sur la tête, et il l'ôta. On lui dit qu'il étoit mort dans une bataille en combattant avec courage ; il remit la couronne sur sa tête, et continua d'offrir de l'encens aux Dieux. Tour-à-tour guerrier et philosophe, il écrivit dans son exil plusienrs ouvrages de politique, de morale et d'histoire. Celui qui avoit dans l'ame toute la rigueur d'un Spar-

tiate, eut dans l'esprit toutes les grâces d'un Athénien.

Cette grâce, cette expression douce et légère qui embellit en paroissant se cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages et qu'on définit si peu ; ce charme qui est nécessaire à l'écrivain comme au statuaire et au peintre ; qu'Homère et Anacréon eurent parmi les poëtes Grecs, Apelle et Praxitèle parmi les artistes ; que Virgile eut chez les Romains, et Horace dans ses odes voluptueuses, et qu'on ne trouva presque point ailleurs ; que l'Arioste posséda peut-être plus que le Tasse ; que Michel-Ange ne connut jamais, et qui versa toutes ses faveurs sur Raphaël et le Corrège ; que, sous Louis XIV, la Fontaine presque seul eut dans ses vers (car Racine connut moins la grâce que la beauté); dont aucun de nos écrivains en prose ne se douta, excepté Fénélon, et à laquelle nos usages, nos mœurs, notre langue, notre climat même se refusent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner, ni cette sensibilité tendre et pure qui la fait naître, ni cet instrument facile et souple qui la peut rendre ; enfin cette grâce, ce don si rare et qu'on ne sent même qu'avec des organes si déliés et si fins, étoit le mérite dominant des écrits de Xénophon. Il n'est pas inutile d'observer que c'étoit alors dans la Grèce le caractère général des arts. Depuis peu de temps la grâce avoit introduit dans les ouvrages des artistes ces formes douces et arrondies, et cet expression de la nature, qui plaît dès qu'on peut la connoître.

connoître. Il s'étoit ouvert une école où la grâce adoucissoit les beautés sévères que la correction sublime de Phidias avoit données à ses dessins. Parrhasius avoit commencé, ses successeurs l'avoient suivi; et le plus célèbre de tous, Praxitèle, répandoit alors sur ses ouvrages, sur le Cupidon de Thespis, sur la Vénus de Gnide, cette grâce inimitable qui faisoit le caractère de son génie. Les grâces dans le même temps avoient, au rapport des anciens, embelli l'esprit, le caractère et l'ame de Socrate; il alloit quelquefois les étudier chez Aspasie : il en inspiroit le goût aux artistes, il les enseignoit à ses disciples, et probablement Xénophon et Platon les reçurent de lui; mais Platon, né avec une imagination vaste, leur donna un caractère plus élevé, et associa pour ainsi dire à leur simplicité un air de grandeur; Xénophon leur laissa cette douceur et cette élégante pureté de la nature qui enchante sans le savoir, qui fait que la grâce glisse légérement sur les objets et les éclaire comme d'un demi-jour; qui fait que peut-être on ne la sent pas, on ne la voit pas d'abord, mais qu'elle gagne peu à-peu, s'empare de l'ame par degrés et y laisse à la fin le plus doux des sentimens : à peu près comme ces amitiés qui n'ont d'abord rien de tumultueux, ni de vif, mais qui sans agitation et sans secousses, pénètrent l'ame, offrent plus l'image du bonheur que d'une passion, et dont le charme insensible augmente à mesure qu'on s'y habitue.

Telle étoit l'impression que firent autrefois

sur les Grecs, les écrits de Xénophon. Il a fait comme Platon une apologie de Socrate, et de plus, quatre livres sur l'esprit, le caractère et les principes de son maître. C'est un véritable éloge sans en avoir la forme. Platon est plus éloquent sans doute; Xénophon peut-être persuade mieux. L'un élève davantage; il dessine sa figure avec plus de hardiesse. Dans l'autre on croit voir Socrate même, et le peintre disparoît. Enfin si Socrate lui-même avoit pu lire les ouvrages de ses deux disciples, il eût peut-être plus admiré l'un, mais il eût plus tendrement aimé l'autre.

Ce même Xénophon, Athénien et panégyriste de Socrate, a fait aussi le panégyrique d'un roi: ce roi étoit Agésilas. On sait qu'il étoit né dans cette ville où la plus étonnante des institutions avoit créé une nature nouvelle; où l'on étoit citoyen avant que d'être homme; où le sexe le plus foible étoit grand; où la loi n'avoit laissé de besoins que ceux de la nature; de passions que celle du bien public; où les femmes n'étoient épouses et mères que pour l'état; où il y avoit des terres et point d'inégalité; des monnoies et point de richesse; où le peuple étoit souverain quoiqu'il y eût deux rois; où les rois absolus dans les armées, étoient ailleurs soumis à une magistrature terrible; où un sénat de vieillards servoit de contrepoids au peuple et de conseil au prince; où enfin tous les pouvoirs étoient balancés, et toutes vertus extrêmes. Xénophon, passionné pour ce gouvernement et pour les vertus, avoit suivi Agésilas en Asie, lorsque ce prince y

alla combattre et vaincre. Il vainquit avec lui, et l'amitié la plus étroite unit ensemble le philosophe et le roi. Dans la suite il célébra les vertus dont il avoit été le témoin; ce prince, par un sentiment ou bien vain ou bien grand, avoit défendu qu'on lui élevât aucune statue; Xénophon lui éleva un monument plus durable.

Son éloge d'Agésilas est divisé en deux parties; la première n'est qu'une espèce de récit historique; l'orateur parcourt toutes les grandes actions de ce prince, ses guerres, ses victoires et les principaux événemens de sa vie. La seconde est consacrée à célébrer les qualités de son ame. On y voit tour-à-tour la justice d'un homme d'état, le courage d'un héros, la fierté d'un républicain, la sensibilité d'un ami, et surtout la simplicité de ces hommes antiques qui faisoient de grandes choses sans faste, tandis que depuis on en a fait de petites et quelquefois même de viles avec orgueil. Il n'y a dans tout cet éloge nul mouvement d'orateur; c'est la marche simple d'un homme vertueux qui parle de la vertu avec ce sentiment doux qu'elle inspire; en général, c'est-là le mérite des anciens; nous mettons plus d'appareil à tout, et dans nos actions comme dans nos écrits. Seroit-ce parce que nous nous efforcerions d'autant plus de paroître grands, que nous aurions moins de grandeur réelle? ou parce que le luxe de nos mœurs se communiquant à nos esprits comme à nos ames, nous ôteroit ce goût précieux et pur de simplicité; ou parce que, l'inégalité plus marquée dans les monar-

chies, mettant plus de distinction entre les rangs, il doit nécessairement y avoir plus d'affectation, plus d'effort, plus de désir de paroître différent de ce que l'on est, et par conséquent quelque chose de plus exagéré dans les manières, dans les mœurs et dans la tournure générale de l'esprit, ou enfin parce que chez un peuple indifférent et léger, qui peut-être voit tout avec rapidité et ne s'arrête sur rien, il faut, pour ainsi dire, que tous les objets soient en relief pour qu'ils soient aperçus ?

Si parmi nos écrivains modernes, il y en a quelqu'un à qui Xénophon puisse être comparé, c'est Fénélon. On trouve dans tous les deux la même douceur de style, les mêmes grâces, des vues de politique profondes, l'amour des lois et des hommes, un goût de vertu sans effort, et ce naturel touchant qui gagne la confiance du lecteur et le persuade sans le fatiguer. Il y a sûrement du rapport entre le Télémaque et la Cyropédie ou l'institution de Cyrus; enfin, si on vouloit, on en trouveroit peut-être entre les personnes mêmes; il est vrai que l'archevêque de Cambrai ne commanda point les armées comme le philosophe athénien, mais l'un fut le conseil et l'ami d'un roi de Sparte vertueux et austère : le duc de Bourgogne, l'ami et l'élève de l'autre, eût à-peu-près le même caractère. Tous deux essuyèrent des disgrâces, et tous deux vécurent exilés et tranquilles, cultivant jusqu'au dernier moment les trois choses les plus douces de la vie, la vertu, l'amitié et les lettres.

C'est dans le temps que les grands hommes

sont le plus communs, dit Tacite (*a*), que l'on rend aussi le plus de justice à leur gloire. Ces beaux siècles de la Grèce qui produisirent les héros, firent naître aussi une foule d'écrivains pour relever leurs actions. Cicéron, dans le second livre de l'orateur, nous apprend que de son temps on avoit un grand nombre d'ouvrages grecs qui contenoient les éloges de Thémistocle, d'Aristide, d'Epaminondas, de Philippe et d'Alexandre. Aujourd'hui aucun de ces monumens n'existe; mais nous avons un ouvrage plus précieux qui les rassemble tous.

« Evoque devant moi les grands hommes; je veux les voir et converser avec eux, disoit un jeune prince plein d'imagination et d'enthousiasme, à une pythonisse célèbre qui passoit dans l'Orient pour évoquer les morts ». Un sage qui n'étoit pas loin de là, et qui passoit sa vie dans la retraite, approcha et lui dit : « Je vais exécuter ce que tu demandes. Tiens, prends ce livre; parcours avec attention les caractères qui le composent; à mesure que tu liras, tu verras s'élever autour de toi les ombres des grands hommes, et elles ne te quitteront plus ». Ce livre étoit *les Hommes illustres du philosophe de Chéronée*. C'est-là en effet que toute l'antiquité se trouve; là, chaque homme paroît tour-à-tour avec son génie, et les talens ou les vertus qui ont influé sur le sort des peuples. Naissance, éducation, mœurs; prin-

(*a*) *Iisdem temporibus optimè aestimantur virtutes, quibus facillimè gignuntur.*

TACIT. Vit. Agric.

cipes ou qui tiennent au caractère ou qui le combattent ; concours de plusieurs grands hommes qui se développent en se choquant ; grands hommes isolés et qui semblent jetés hors des routes de la nature dans des temps de foiblesse et de langueur ; lutte d'un grand caractère contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe ; développement rapide d'un peuple naissant à qui un homme de génie imprime sa force ; mouvement donné à des nations par les lois, par les conquêtes, par l'éloquence ; grandes vertus toujours plus rares que les talens, les unes impétueuses et fortes, les autres calmes et raisonnées ; desseins, tantôt conçus profondément et mûris par les années, tantôt inspirés, conçus, exécutés presqu'à-la-fois, et avec cette vigueur qui renverse tout, parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir ; enfin des vies éclatantes, des morts illustres et presque toujours violentes ; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui remuent tout, produit une résistance égale dans ce qui les entoure ; ils pèsent sur l'univers, et l'univers sur eux ; et derrière la gloire est presque toujours caché l'exil, le fer ou le poison : tel est à-peu-près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du style et de la manière, on la connoît. C'est celle d'un vieillard plein de sens, accoutumé au spectacle des choses humaines, qui ne s'échauffe pas, ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité et blâme sans indignation ; sa marche est mesurée, et il ne la précipite jamais : semblable à une rivière calme,

il s'arrête ; il revient, il suspend son cours, il embrasse lentement un terrain vaste ; il sème tranquillement, et comme au hasard sur sa route, tout ce que sa mémoire vient lui offrir ; Enfin par tout il converse avec son lecteur : c'est le Montagne des Grecs ; mais il n'a point comme lui cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées, et cette imagination de style que peu de poëtes même ont eue comme Montagne. A cela près, il attache et intéresse comme lui, sans paroître s'en occuper. Son grand art surtout est de faire connoître les hommes par les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillans dont Salluste le premier donna des modèles, et que le cardinal de Retz, par ses mémoires, mit si fort à la mode parmi nous ; il fait mieux, il peint en action ; on croit voir tous ses grands hommes agir et converser ; toutes ses figures sont vraies et ont les proportions exactes de la nature ; quelques personnes prétendent que c'est dans ce genre qu'on devroit écrire tous les éloges : on éblouiroit peut-être moins, disent-elles, mais on satisferoit plus ; et il faut savoir quelquefois renoncer à l'admiration pour l'estime.

Parmi les écrivains grecs qui ont fait des éloges, on ne s'attend guère à trouver le nom de Lucien ; il est beaucoup plus connu par la finesse de ses satyres : c'est le Swift des Grecs. Ses parens l'avoient destiné à l'art de sculpteur, et il eut cela de commun avec Socrate ; mais celui-ci travailla quelque temps, et fit même trois Grâces qui furent long-temps célèbres, et parce qu'elles étoient vêtues et parce qu'elles

étoient de Socrate : au lieu que Lucien demeura peu en apprentissage. Il eut le bonheur de casser bien vîte une table de marbre : cet accident, qui lui fit une querelle, le rendit tout entier à la philosophie et aux lettres ; il avoit ce tact du ridicule qui tient à un esprit délié et fin, et cet arme légère de la plaisanterie, qui consiste presque toujours à faire contraster les objets, ou en réveillant une grande idée à côté d'une petite chose, ou une petite idée à côté d'une grande. De ce rapprochement ou de ce contraste, naît le ridicule que les peuples simples ignorent, que les peuples à grand caractère méprisent, mais qui est si à la mode chez toutes les nations, dans cette époque où les vices se mêlent aux agrémens, et où l'esprit ayant peu de grandes choses à observer, multiplie par le loisir ses idées de détail. Lucien avec ce talent s'empara donc de son siècle pour en faire justice. Il composa son esprit de celui de Socrate et d'Aristophane ; et dans des ouvrages courts et dialogués, mit tour-à-tour en scène les dieux, les hommes, les rhéteurs, les courtisanes et les philosophes. Il attaqua comme la Bruyère les vices et les ridicules de son temps ; mais moins fort et moins ardent que lui, ayant plutôt cette fleur d'esprit qu'eut dans la suite Fontenelle, avec plus de hardiesse et de saillie dans le caractère, il mêla par tout la philosophie à la légéreté, et la satyre à la grâce.

Parmi la foule de ses ouvrages, on a de lui un éloge de Démosthène, qui mérite d'être distingué ; Lucien y est original et piquant comme

comme par tout ailleurs; il ne s'astreint pas à la forme des éloges; sa devise, comme il le dit lui-même, est de n'imiter personne. La première partie est un récit. Lucien, en se promenant, rencontre un poëte qui travailloit à l'eloge d'Homère; lui, de son côté, rêvoit à l'éloge de Démosthène. La conversation s'engage; en parlant chacun de celui qu'ils veulent louer, une partie de l'éloge se fait; le reste est un dialogue entre Antipater, tyran de Macédoine, et un officier qu'il avoit envoyé pour s'assurer de Démosthène. L'officier lui apprend que Démosthène, pour ne pas tomber entre ses mains, s'est empoisonné dans un temple; alors Antipater, quoiqu'ennemi de ce grand homme, ne peut s'empêcher de le louer. On aime à voir le crime rendre hommage à la la vertu, et l'homme libre échappé au tyran, célébré par le tyran même.

Les derniers discours de Démosthène à l'officier qui vouloit lui persuader de venir à la cour de son maître, sont de ce genre d'éloquence qui naît bien plus du caractère que de l'esprit. Ils roulent sur la liberté, sur la servitude, sur la honte de tenir la vie d'un ennemi de la patrie, sur le déshonneur qu'il causeroit à Athènes, s'il renonçoit à être libre pour se faire esclave dans sa vieillesse. « Lâche, » dit-il, tu me proposes de vivre de la part » de ton maître! si je dois vivre, si les jours » de Démosthène doivent être conservés, que » mes conservateurs soient mon pays, les flottes » que j'ai armées à mes dépens, les fortifica- » tions que j'ai élevées, l'or que j'ai fourni

» à mes concitoyens, leur liberté que j'ai dé-
» fendue, leurs lois que j'ai rétablies, le génie
» sacré de nos législateurs, les vertus de nos
» ancêtres, l'amour de mes concitoyens qui
» m'ont couronné plus d'une fois, la Grèce en-
» tière que j'ai vengée jusqu'à mon dernier sou-
» pir; voilà quels doivent être mes défenseurs :
» et si dans ma vieillesse, je suis condamné
» à traîner une vie importune aux dépens
» des autres, que ce soit aux dépens des
» prisonniers que j'ai rachetés, des pères à
» qui j'ai payé la dot de leurs filles, des ci-
» toyens indigens dont j'ai acquitté les dettes;
» ce n'est qu'à ceux-là que Démosthène veut
» devoir : s'ils ne peuvent rien pour moi, je
» choisis la mort; cesse donc de me séduire,
» etc. ». J'aime ensuite à voir la pitié de dédain avec laquelle il regarde le courtisan qui le croyoit sans défense, parce qu'il n'avoit autour de lui ni armes, ni soldats, ni remparts, comme si le courage n'étoit pas la défense la plus sûre pour un grand homme. Antipater admire en écoutant; il semble qu'au spectacle d'un homme libre, son ame s'élève. Il finit par dire qu'il veut renvoyer à Athènes le corps de Démosthène, et que sa tombe sera un plus grand ornement pour sa patrie, que le tombeau de ceux qui sont morts à Marathon.

Telle est à-peu-près l'idée et le plan de cet éloge. La première moitié a cet agrément qui caractérise presque tous les ouvrages de Lucien; la dernière est pleine de grandeur; elle est digne des plus beaux temps de la Grèce. On diroit que Lucien a pris le ton de Dé-

mosthène pour le louer. Quoiqu'alors la Grèce fût esclave des Romains, on se souvenoit encore des sentimens que l'ancienne liberté inspiroit ; et quand l'éloquence trouvoit une ame noble, cette éloquence faisoit revivre les idées des Miltiade et des Périclès ; c'est ainsi que dans la populace de Rome moderne, il y a eu des temps où l'on entrevoyoit les descendans des Scipions.

CHAPITRE X.

Des Romains ; de leurs éloges, du temps de la république ; de Cicéron.

En passant des Grecs aux Romains, nous éprouvons à-peu-près le même sentiment qu'un voyageur, qui après avoir parcouru les îles de l'Archipel et le climat voluptueux de l'ancienne Ionie, seroit tout-à-coup transporté au milieu des Alpes ou des Apennins, d'où il découvriroit un horizon vaste et une nature peut-être plus majestueuse et plus grande, mais sous un ciel moins pur, et qui ne porteroit point à ses sens cette impression vive et légère qu'il éprouvoit sous le ciel et dans la douce température de la Grèce. A Rome, tout fut grave, lent et austère. Les Romains, pendant cinq cents ans, plus brigands disciplinés qu'hommes de génie, n'eurent pendant tout ce temps ni arts, ni goût, ni sensibilité, ni imagination, ni éloquence ; ils empruntèrent tout, et leurs erreurs

même. Les Grecs de la Sicile, de la Calabre et et de la Campanie, leur donnèrent leurs divinités, leurs fables, leur alphabet et les caractères de leurs lettres ; les Etrusques, leurs superstitions, leurs augures et leurs combats de gladiateurs ; Athènes, Sparte et la Crète, leurs lois des douze tables ; des artistes Toscans et Samnites, leurs temples grossiers et leurs dieux de bois ou de terre cuite ; les peuples et les rois qu'ils vainquirent tour-à-tour, la forme de leurs armes et la manière d'attaquer et de se défendre. A mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes, ils ne surent que piller les monumens des arts, sans savoir jamais les imiter. Dèjà ils avoient enlevé une foule de statues des villes d'Etrurie, de la grande Grèce et de la Macédoine ; ils avoient pillé Corinthe et Athènes ; ils avoient ravi et transporté à Rome tous les trésors des arts que la religion, le génie et l'avarice avoient entassés à Delphes pendant six cents ans, et cependant il n'étoit né aucun artiste Romain. Semblables aux Tartares qui, quinze cents ans après, subjuguèrent la Chine, ou plutôt semblables à ces valets d'armée, qui, dans une prise d'assaut, pillent tout, et le lendemain enrichis des dépouilles, joignent un faste étranger à leur pauvreté réelle, les Romains dans leur gloire même devoient faire pitié aux Grecs, avant que les vaincus eussent instruit et poli leurs vainqueurs ; dans la suite même, tous les arts du dessin ne furent cultivés avec succès à Rome que par les Grecs ; il falloit que des Grecs leur bâtissent leurs temples, leurs portiques, leurs arcs de triomphe ;

que des Grecs ornassent de peinture les murs de leurs palais. Les arts du génie, ils ne les durent qu'à ces mêmes Grecs dont ils furent en tout les disciples, les admirateurs et les tyrans.

Leur langue, formée du vieux Toscan, composée de sons âpres et rudes, n'eut d'abord ni variété, ni précision, ni douceur. La langue est le tableau de la vie; c'est l'assemblage de toutes les idées d'un peuple, manifestées au-dehors par des sons. Or les Romains des premiers siècles, vivans parmi les charrues et les armes, ne pouvoient acquérir un grand nombre d'idées, ni créer les signes qui les représentent. Pauvres et austères, leur genre de vie leur interdisoit cette foule de sensations variées et délicates, qui, en frappant légèrement les sens, passent dans l'ame, et de-là dans les langues, qu'elles enrichissent. Ignorant ce qu'on appelle société, qui chez tous les peuples est le fruit de l'oisiveté et du luxe, ils n'avoient point cette foule de sentimens et d'idées qu'elle fait naître, ni ces nuances fines qui les expriment. Enfin, peu accoutumés à méditer, la partie du langage qui peint les idées abstraites et les mouvemens de l'ame se repliant sur elle-même, leur devoit être presqu'inconnue.

C'est le concours des philosophes et des poëtes qui perfectionne les langues; c'est aux philosophes qu'elles doivent cette universalité de signes qui rend une langue le tableau de l'univers; cette justesse qui marque avec précision tous les rapports et toutes les différences des objets, cette finesse qui distingue tous les pro-

grès d'actions, de passions et de mouvemens ; cette analogie qui dans la création des signes les fait naître les uns des autres, et les enchaîne comme les idées analogues se tiennent dans la la pensée, ou les êtres voisins dans la nature ; cet arrangement qui, de la combinaison des mots, fait sortir avec clarté l'ordre et la combinaison des idées ; enfin cette régularité qui, comme dans un plan de législation, embrasse tout et suit partout le même principe et la même loi. Mais, d'un autre côté, ce sont les poëtes qui donnent aux langues l'éclat, le mouvement et la vie ; ce sont eux qui, étudiant la marche passionnée des idées, apprennent aux signes des idées à se passionner de même. Les poëtes parcourent dans la nature tout ce qui donne des impressions ou agréables, ou fortes, et transportent ensuite ces beautés ou ces impressions dans le langage ; ils attachent par une sensation un corps à chaque idée, donnent aux signes immobiles et lents la légèreté, la vîtesse ; aux signes abstraits et sans couleur, l'éclat des images ; aux êtres qui ne sont vus et sentis que par la pensée, des rapports avec tous les sens. Ainsi ce seroit aux philosophes à construire l'édifice des langues, à en jeter les fondemens, à en fixer les proportions et la hauteur, comme les poëtes en sont, pour ainsi dire, les décorateurs et les peintres. C'est ce concours des poëtes et des philosophes qui donna à la langue des Grecs sa perfection et sa beauté. Leurs artistes même, en les accoutumant à porter un œil plus attentif sur la nature pour bien juger, et du degré d'imitation, et du

choix des objets, contribuèrent peut-être à étendre les idées de ce peuple et son langage; mais les Romains, pendant près de six cents ans, furent privés de tous ces secours. Il ne faut donc pas s'étonner si l'éloquence, qui tient tant à la perfection des langues, et qui chez les Grecs même est née après tous les autres arts, naquit si tard dans Rome. Malgré les orages de la liberté, les grands intérêts, et le plaisir de gouverner par la parole un peuple libre, il n'y eut pas un orateur qu'on pût citer avant Caton; lui-même étoit encore hérissé et barbare. Sur deux ou trois cents orateurs qui en divers temps parlèrent à Rome, à peine y en eut-il un ou deux par siècle qui pût passer pour éloquent; peu même eurent le mérite de parler avec pureté leur langue. La grandeur de cet empire, qui s'étend sans cesse; cette ville qui engloutissoit tout, qui appeloit tous les rois, tous les peuples; ces généraux et ces soldats qui alloient conquérir ou gouverner les provinces, et parcouroient sans cesse l'Asie, l'Europe et l'Afrique; tout cela étoit autant d'obstacles à ce que la langue romaine prît ou conservât une certaine unité de caractère; peut-être même la facilité qu'eurent les Romains de puiser chez les Grecs tout ce qui manquoit au système de leur langue ou de leurs idées, retarda leur industrie, et contribua à n'en faire qu'un peuple imitateur: ils traitèrent la langue et les arts comme un objet de conquête, usurpant tout sans rien créer.

Cependant la langue d'un peuple guerrier tendoit à la fierté et à la précision; d'un peu-

ple qui commandoit aux rois, à une certaine magnificence ; d'un peuple qui discutoit les intérêts du monde, à une certaine gravité ; d'un peuple libre et dont toutes les passions étoient énergiques et fortes, à l'énergie et à la vigueur : et lorsque cette langue fut enrichie de toutes les dépouilles des Grecs, lorsque les conquérans eurent trouvé dans les pays conquis des leçons, des maîtres et des modèles, et que les richesses du monde en introduisant à Rome la politesse et le luxe, y eurent fait germer le goût, alors l'éloquence s'éleva à la plus grande hauteur, et Rome put opposer Cicéron à Démosthène, comme César à Périclès, et Hortensius à Eschine.

Long-temps avant cette époque, les Romains eurent la coutume de louer leurs grands hommes ; ils adoroient leurs dieux sous des toits de chaume ; ils célébroient les héros dans une langue de laboureurs et de soldats. Dès les premiers temps, on chantoit dans les repas les éloges des citoyens illustres ; c'étoient, pour ainsi dire, des hymnes guerrières, et les leçons de la valeur se mêloient aux plaisirs de la table. Le vieux Caton en parloit dans ses *Origines* ; et Cicéron, dans son livre des Orateurs, paroît regretter que ces anciens monumens fussent perdus (*a*).

(*a*) *Utinam extarent illa carmina quae multis sæculis antè suam aetatem in epulis esse cantitata à singulis convivis, de clarorum virorum laudibus, in originibus scriptum reliquit Cato.*

Cic. de clar. Orat. 75.

L'usage

L'usage des éloges funèbres à Rome étoit aussi ancien, mais ce fut d'abord une récompense. Nous lisons dans Denis d'Halicarnasse, que le fils d'Appius alla trouver les consuls et et les tribuns pour demander la permission de louer son père devant le peuple. Dion Cassius, en parlant d'un Romain distingué, nous dit que le sénat, après sa mort, lui décerna une statue et l'honneur d'un éloge public. On voit par ces passages qu'il n'étoit pas permis de louer indistinctement tous les morts ; on célébroit les grandes actions ou les vertus et non pas les titres, et le patricien qui n'avoit pour lui qu'un grand nom, n'avoit à espérer que des mépris pendant sa vie, et l'oubli après sa mort. Ces éloges étoient le plus souvent prononcés par un citoyen de la famille, mais quelquefois aussi par les magistrats ; c'étoit, pour ainsi dire, alors la patrie elle-même qui montoit sur la tribune pour y exprimer sa reconnoissance. Le premier éloge de ce genre qui se prononça dans Rome, fut celui de Brutus qui chassa les tyrans.

Dans la suite une institution si noble dégénéra ; les familles, qui ont leur orgueil comme les hommes, pour illustrer les vivans, briguèrent à l'envi des éloges pour les morts. Bientôt cet honneur devint commun ; la flatterie et le mensonge ne tardèrent point à le corrompre ; on exagéra le bien, on fit disparoître le mal, on supposa des actions qui n'avoient point été faites, on créa de fausses généalogies ; enfin, à l'aide de la ressemblance des noms, on se glissa dans des familles étrangères, tant la fureur d'exister par ce qui n'est

plus, et de prendre un nom pour du mérite, a été commune à tous les siècles. Cicéron, qui nous apprend tous ces détails, se plaignoit même que ces éloges eussent jeté de l'embarras et de l'obscurité dans l'histoire (*a*). De son temps on avoit encore plusieurs de ces discours; les familles les conservoient comme des titres de noblesse, et la vanité vigilante transmettoit souvent à la paresse ce dépôt de l'orgueil : tous ces monumens sont aujourd'hui perdus. De tant de milliers d'éloges prononcés sur la tribune romaine, il ne nous reste qu'une seule phrase de l'éloge de Scipion, destructeur de Carthage. L'orateur, en louant ce grand homme, nous dit Cicéron, « remercia les dieux » de ce qu'ils avoient fait naître Scipion dans » Rome, plutôt que partout ailleurs, parce » qu'il falloit que l'empire du monde fût où » étoit Scipion ». Cette idée est grande, et elle devoit le paroître encore davantage dans la bouche d'un fils de Paule-Emile, qui étoit l'orateur.

(*a*) *Nisi quem nonnullae mortuorum laudationes fortè delectant ; et Hercules, hae quidem exstant. Ipsae enim familiae sua quasi ornamenta ac monumenta servabant, et ad usum si quis ejusdem generis occidisset, et ad memoriam laudum domesticarum. et ad illustrandam nobilitatem suam. Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum est facta mendacior. Multa enim scripta sunt eis, quae facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa, et à plebe transitiones, quàm homines humiliores in alienum ejusdem nominis genus infunderentur.*

CICER. de clar. Orator. 61, 62.

Je franchis les temps pour parvenir à Cicéron même ; je ne répéterai point tout ce qui a été dit de ce grand homme. Né dans un rang obscur, on sait qu'il devint par son génie l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouverna et sauva Rome, fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputoient le droit d'être oppresseurs ; il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'état furent les siens ; il vécut dans les orages, les travaux, les succès et le malheur ; enfin après avoir soixante ans défendu les particuliers et l'état, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme à qui il avoit servi de protecteur et de père, vendit son sang ; un homme à qui il avoit sauvé la vie, fut son assassin. Trois siècles après, un empereur (*a*) plaça son image dans un temple domestique, et l'honora à côté des dieux.

Pendant sa vie, il s'attacha moins sans doute à louer les grands hommes qu'à les imiter ; cependant il célébra presque tous les hommes fameux de son siècle, à commencer par lui. Son premier ouvrage fut un éloge en vers, en l'honneur de Marius. Ce paysan d'Arpinum, qui parvint sept fois à la première place du monde, n'étoit pas sans doute un modèle de vertus pour Cicéron ; mais un Romain devoit louer en lui les talens et les victoires, et un républicain pouvoit louer ce caractère altier

(*a*) Alexandre Sévère.

qui osa braver tous les grands de Rome, qui leur reprochoit avec audace leur corruption et leur mollesse, qui se vantoit de son obscurité, comme les grands se vantoient de leurs aïeux; qui, dans un siècle poli, consentoit à passer pour ignorant, et avouoit qu'il n'avoit appris qu'à combattre et à vaincre; qui opposoit ses triomphes en Afrique, et les quatre cent mille Teutons ou Cimbres qu'il avoit exterminés en Italie ou dans les Gaules, aux tables, aux cuisiniers et au faste des patriciens dans Rome; il faut observer d'ailleurs que cet éloge fut composé avant les guerres civiles de Marius, et Cicéron étoit alors dans l'âge où l'énergie du caractère est ce qui frappe le plus, et où l'on mesure les hommes plus par les grands effets, que par les grands motifs.

La harangue pour la loi Manilia n'est presque d'un bout à l'autre qu'un panégyrique de Pompée; c'étoit le malheur de Rome d'avoir alors des citoyens plus puissans que l'état. L'équilibre des pouvoirs étoit rompu: un petit nombre d'hommes se partageoit l'univers et les armées, mais du moins ils observoient encore les formes, et ils daignoient demander ce qu'ils auroient pu ravir. Cicéron, dans cette circonstance, loue Pompée sur la tribune, pour lui faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate. Peut-être eût-il mieux valu ne pas agrandir encore un citoyen déjà coupable d'être trop puissant; mais Cicéron, malgré son génie, fut quelquefois plus orateur qu'homme d'état.

On doit être encore plus fâché de trouver

dans les ouvrages de ce grand homme son discours pour Marcellus, qui n'est, en grande partie, que l'éloge de César, et de César maître de Rome. Assassin d'une partie de sa nation, et devenu le tyran de l'autre, César osoit pardonner, comme s'il eût été un roi légitime qui eût combattu des sujets rebelles. L'orateur, dans ce discours, vante sa clémence. Il est triste que celui qui, dans Rome libre, avoit été surnommé le père de la patrie, ait été forcé, dix-sept ans après, à louer l'oppresseur de la patrie. S'il sacrifia ses sentimens et sa gloire à l'intérêt de Rome, il faut l'admirer : s'il redouta César, il faut l'excuser et le plaindre; mais ce qui prouve que son ame n'étoit pas flétrie par la servitude, c'est l'éloge de Caton, qu'il composa dans le même temps.

On s'étonne quelquefois que le même homme qui avoit loué le destructeur de la liberté romaine, ait eu le courage de louer Caton, vengeur et martyr de la liberté. Il y a des caractères indécis qui sont un mêlange de grandeur et de foiblesse, et quelques personnes mettent Cicéron de ce nombre. Vertueux dit-on, mais circonspect, tour-à-tour brave et timide, aimant la patrie, mais craignant les dangers, ayant plus d'élévation que de force; sa fermeté, quand il en eut, tenoit plus à son imagination qu'à son ame. On ajoute que foible par caractère, il n'étoit grand que par réflexion. Il comparoit la gloire avec la vie, et le devoir au danger; alors il se faisoit un système de courage; sa probité devenoit de la vigueur, et son esprit donnoit du ressort à son ame.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que Cicéron, sous César même, n'ait paru toujours attaché à la patrie et à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager à l'adoucir; il n'en fit rien. On voit cependant par une de ses lettres qu'il sentoit toute la difficulté de l'entreprise. « L'éloge de Caton à faire, disoit-il, est un problème d'Archimède (*a*) ». Nous ne pouvons juger comment le problême fut résolu : nous savons seulement que l'ouvrage eut le plus grand succès. Tacite nous apprend que Cicéron dans cette éloge élevoit Caton jusqu'au ciel (*b*). Peu de temps après il en parut deux autres; l'un étoit d'un Fabius Gallus, que nous connoissons peu : l'autre étoit de Brutus. On peut dire que des trois, Brutus étoit, sinon par son génie, du moins par son caractère, le plus digne peut-être de louer Caton. Nourri dans son sein, élevé dans les principes rigides de la même secte, fanatique de la liberté, passionné pour la patrie, ennemi ardent et irréconciliable de toute espèce d'oppression, l'ame de Caton respiroit dans Brutus. Avec cette vigueur de caractère, il devoit avoir une éloquence pleine de hauteur et de force; aussi

(*a*) *De Catone problema* Archimedeion *est. Non assequar ut scribam quod tui convivae non modo libenter, sed etiam aequo animo legere possint.*
Ad Attic. 12. 4.

(*b*) M. *Ciceronis libro quo Catonem cœlo aequavit, etc.*
Tac. Ann. 4. 34.

trouvoit-il que Cicéron *manquoit de reins*, pour me servir de son expression (*a*). Il est très-probable qu'entre les deux éloges, il y avoit la même différence qu'entre les deux hommes. César disoit qu'en relisant plusieurs fois le Caton du premier, il avoit acquis plus d'abondance; mais qu'après avoir lu le Caton de Brutus, il s'étoit trouvé lui-même éloquent.

Sylla ou Octave eussent répondu par une proscription à l'éloge de leur ennemi; César répond en homme de lettres et en orateur. Le vainqueur de Pharsale composa deux discours intitulés les *anti-Catons*. Il y parloit avec les plus grands égards de Cicéron, dont il étoit l'admirateur et le rival, et dont il feignoit d'être l'ami. Ce combat littéraire partagea Rome; chacun prenoit parti pour ou contre, et les vertus de Caton, le plus grand homme de son siècle, n'étoient plus qu'un vain sujet de conversation dans une ville corrompue et esclave.

Enfin la mort de César rendit à l'ame de Cicéron toute sa vigueur; il n'étoit pas né pour avoir un maître et encore moins pour obéir à des tyrans subalternes. Il composa ses Philippiques. Elles respirent d'un bout à l'autre les sentimens d'un vieillard généreux et d'un grand homme. Parmi ces discours il y en a deux qui renferment des espèces d'éloges. L'un est consacré à un Sulpicius, jurisconsulte, orateur, républicain zélé, et vertueux dans un temps où les vertus se remar-

(*a*) *Fractum et elumbem.*

quoient à Rome. Antoine, ambitieux et brigand, et qui après César avoit l'insolence d'aspirer à la tyrannie, comme un premier valet qui prend l'habit de son maître, assiégeoit alors Modène. Le sénat lui députa Sulpicius, et ce citoyen affoibli par la maladie et les années, mourut en ambassade. Cicéron, qui dans la neuvième Philippique en fait l'éloge, est d'avis qu'on lui élève une statue avec une inscription qui annonce à la postérité qu'il est mort pour l'état. Tel étoit l'esprit de ces gouvernemens et de ces siècles.

Le second, qui est un morceau très-court, mais éloquent, est une espèce d'éloge funèbre des soldats morts en combattant pour la cause de Rome et de la liberté, contre Antoine. « Heureuse mort ! s'écrie l'orateur : c'étoit la » dette de la nature ; vous avez su la rendre » utile à la patrie. Oui, vous êtes nés pour » elle. Légion de Mars, vous avez justifié ce » grand nom que vous portiez. Il semble que » ce même Dieu qui a donné Rome aux nations, » vous eût donnés à Rome. La mort pour » vous n'a rien de honteux : pour qui fuit, » la mort est un opprobre ; pour qui est » vainqueur, elle est le sceau de la gloire, » car ce sont toujours les plus braves que » le Dieu des combats choisit pour victimes. » Ainsi les ennemis de la patrie, tombés sous » vos coups, expieront encore leur parricide » dans les enfers : mais vous qui êtes morts » en vainqueurs et en citoyens, vos ames » habitent à jamais dans le séjour de la vertu. » La nature, il est vrai, ne nous donne que peu

» peu d'instans pour vivre, mais le souvenir » d'une mort illustre est éternel : et si la » gloire n'avoit que la durée rapide et pas- » sagère de la vie, quel seroit l'homme assez » insensé pour l'acheter aux dépens de tant » de périls et de travaux ? Je vous félicite » donc, ô vous braves guerriers pendant la » vie, ombres sacrées après la mort, je vous » félicite de ce que votre valeur ne pourra » être mise en oubli, ni par votre siècle, ni » par la postérité, puisque le sénat et le peuple » vous dressent, pour ainsi dire, de leurs » propres mains, un monument immortel ; » jamais un tel honneur n'a été rendu à aucune » armée, et plût aux dieux que nous pussions » faire davantage ! la récompense seroit plus » digne du bienfait. C'est vous qui avez dé- » tourné de nos murs l'ennemi et l'oppresseur » de la patrie : c'est vous qui l'avez repoussé ; » nous éléverons donc à vos cendres un ma- » gnifique mausolée ; nous y graverons une » inscription, éternel témoignage de votre » valeur. Tous ceux qui verront ce monument, » ceux même qui apprendront que nous l'avons » élevé, parleront de vous avec reconnoissance. » Ainsi par une vie mortelle, vous avez reçu » en échange l'immortalité. »

Il paroît que Cicéron, dans ce morceau, s'étoit proposé d'imiter le fameux éloge de Périclès pour les soldats morts dans la guerre du Péloponèse : c'est le même enthousiasme pour la patrie et le même fonds pour les idées. Mais le temps approchoit où l'éloquence alloit être employée dans Rome à louer ceux

qui opprimoient les citoyens, et non ceux qui les vengeoient.

Après tous ces éloges de Cicéron pour les autres, il nous reste à parler de ceux qu'il fit pour lui-même. On sait qu'il aimoit la gloire et qu'il ne l'attendoit pas toujours; il se précipitoit vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, et surtout après son exil : songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haîne; un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il étoit beau à Cicéron, au retour de son banissement, d'invoquer ces dieux du Capitole, qu'il avoit préservés des flammes étant consul, ce sénat qu'il avoit sauvé du carnage, ce peuple Romain qu'il avoit dérobé au joug et à la servitude, et de montrer d'un autre côté son nom effacé, ses monumens détruits, ses maisons démolies et réduites en cendres pour prix de ses bienfaits. Il étoit beau d'attester sur les ruines même de ses palais, l'heure et le jour où le sénat et le peuple l'avoit proclamé le père de la patrie. Eh! qui pouvoit lui faire un crime de parler de ses grandes actions, dans ces momens où l'ame réclamant contre l'injustice des hommes, semble élevée au-dessus d'elle-même par le sentiment et le caractère auguste du malheur? Il est vrai qu'il se loua lui-même dans des momens plus froids (*a*). On l'a

(*a*) Il avoit composé des mémoires grecs sur son consulat, qui peuvent passer pour un éloge historique; et de plus, il s'étoit célébré lui-même dans un poëme latin en trois chants, et qui n'est pas non plus parvenu jusqu'à nous.

blâmé, on le blâmera encore; je ne l'accuse, ni ne le justifie : je remarquerai seulement que plus un peuple a de vanité au lieu d'orgueil, plus il met de prix à l'art important de flatter et d'être flatté, plus il cherche à se faire valoir par de petites choses au défaut des grandes, et plus il est blessé de cette franchise altière ou de la naïve simplicité d'une ame qui s'estime de bonne foi et ne craint pas de le dire. J'ai vu des hommes s'indigner de ce que Montesquieu avoit osé dire, *et moi aussi je suis peintre.* Le plus juste aujourd'hui, même en accordant son estime, veut conserver le droit de la refuser. Chez les anciens, la liberté républicaine permettoit plus d'énergie aux sentimens, et de franchise au langage. Cet affoiblissement du caractère, qu'on nomme politesse, et qui craint tant d'offenser l'amour-propre, c'est-à-dire la foiblesse inquiète et vaine, étoit alors plus inconnu. On aspiroit moins à être modeste, et plus à être grand. Ah! que la foiblesse permette quelques fois à la force de se sentir elle-même : et s'il nous est possible, consentons à avoir de grands hommes, même à ce prix.

CHAPITRE XI.

Des éloges funèbres sous les empereurs, et de quelques éloges de particuliers.

Nous avons vu que du temps de la république dans Rome, les éloges funèbres furent d'abord la récompense des vertus et le prix des services; qu'ensuite ils furent accordés à presque tous les citoyens qui occupoient un rang dans l'état. Cette institution étoit conforme à l'esprit républicain; mais quand le gouvernement vint à changer, quand le monde entier fut dans la main d'un empereur, et que cet empereur qui n'étoit presque jamais appelé au trône par droit de succession, craignant à chaque instant ou des rivaux ou des rebelles, eut l'intérêt funeste de tout écraser; quand on vint à redouter les talens, quand la renommée fut un crime, et qu'il fallut cacher sa gloire, comme dans d'autres temps on cachoit sa honte, on sent bien qu'alors il ne s'agissoit pas de louer les citoyens : les grandes familles aimoient mieux la sûreté et l'oubli, que l'éclat et le danger. Les éloges funèbres des particuliers devinrent donc beaucoup plus rares; cet honneur ne fut presque rendu qu'à la famille impériale. Le despotisme, qui dans Rome engloutissoit tout, se réserva jusqu'au droit d'être flatté pendant la vie et après la mort. On commença à César; cet homme qui

avoit fait tant de mal à son pays, et qui avoit commis le plus grand des crimes, celui de précipiter la corruption d'un peuple, fut loué sur cette même tribune où l'on n'auroit dû monter que pour flétrir sa mémoire. Tout le monde sait que son éloge fut prononcé par Antoine ; et que pour attendrir les Romains, l'orateur fit apporter sous leurs yeux le corps de César percé de coups. On peut dire que jamais éloge funèbre n'eut une si grande influence, car il prépara l'esclavage de vingt nations. Le corps sanglant de Lucrèce avoit fait chasser les tyrans de Rome, le corps sanglant de César la remit dans les chaînes (*a*).

Après César, cet usage se perpétua. L'histoire nous apprend qu'Auguste prononça sur la tribune romaine un grand nombre d'éloges. Auguste qui, pendant une partie de sa vie, fut le plus vil des meurtriers, et pendant l'autre, le plus politique des princes, eut, comme presque tous les Romains célèbres de ce temps, le mérite de l'éloquence. Il vécut à-peu-près autant que Louis XIV, et comme lui, vit périr presque toute sa famille ; mais Louis XIV ne prononça point dans Paris l'éloge du grand dauphin et du duc de Bourgogne. Auguste fit lui-même l'oraison funèbre de Marcellus, son neveu et son gendre, et de Drusus, le fils de

(*a*) On trouve dans le *Jules-César* de Shakespear une imitation éloquente et forte de ce discours d'Antoine ; et le même morceau, fort embelli dans la tragédie françoise de la *Mort de César*, est sûrement un des discours les plus éloquens qu'il y ait jamais eu dans aucune langue.

sa femme. On dit qu'à la fin de ce dernier éloge, il demanda aux dieux la faveur de mourir comme ce jeune prince, en combattant avec gloire pour le peuple romain. Un tel langage eût été grand dans la bouche des Scipions, mais il dut paroître ridicule dans la bouche d'Octave, qui savoit assassiner et ne savoit point combattre, et ne versa jamais que le sang des citoyens. Outre ces deux éloges, ce prince prononça encore celui d'Octavie sa sœur, et il le prononça dans le temple de César qui, pendant sa vie, prêtre et tyran, après sa mort devint dieu. Il ne nous reste aucun des discours d'Auguste; nous savons seulement que ce meurtrier avoit un genre d'éloquence plein de simplicité et de grâce : il faisoit des vers aisément (*a*), et il avoit composé les mémoires de sa vie : tout cela s'est perdu; on se doute bien qu'il fut loué après sa mort; on célébra son humanité et sa clémence sur la tribune où la tête sanglante de Cicéron avoit été attachée.

Après lui vient ce Tibère, d'une politique sombre et d'une cruauté réfléchie; fourbe dans sa haine et tyran dans ses caprices; aussi ennemi du courage que de la bassesse (*b*);

(*a*) Il avoit fait un poëme sur la Sicile, et une tragédie d'Ajax.

(*b*) *Augusta et lubrica oratio sub principe qui libertatem metuebat, adulationem oderat.*

TAC. Ann. 2. 87.

Scilicet etiam illum qui libertatem publicam nollet, tam projectae servientium patientiae taedebat.

Ann. 3. 65.

craignant de commander à des hommes, et s'indignant de ne trouver que des esclaves; bourreau de sa famille, de ses amis, de ses sujets; aussi redoutable par ses favoris que par lui-même. Ce monstre fut aussi orateur; et, à ce que nous apprend Tacite (*a*), il avoit même une éloquence mâle et forte; il avoit loué Drusus son frère : il prononça l'éloge funèbre d'Auguste son beau-père, et dans la suite il eut le triste courage de faire l'éloge de son fils unique empoisonné par Séjan; mais ce qui eût passé peut-être pour fermeté dans un autre, ne fut attribué, dans ce cœur sombre, qu'à une dure insensibilité.

Il y eut encore, sous ce règne, un éloge funèbre qui fit du bruit; c'étoit celui de Junia, nièce de Caton, sœur de Brutus, et femme de Cassius, morte soixante et trois ans après la bataille de Philippes. Ces noms étoient encore chers aux Romains, et leur rappeloient de grandes idées, à-peu-près comme les Grecs esclaves d'un bacha, se promènent avec orgueil à travers les ruines de leur pays. Germanicus, le modèle des princes; Germanicus qui eut le tort d'être vertueux dans une cour corrompue, et sous Tibère le tort bien plus grand d'être adoré du peuple et de l'aimer, empoisonné en Asie, n'obtint pas d'éloge funèbre dans Rome; mais aussi la mémoire de Tibère ne manqua point d'être célébrée; l'éloge de Tibère fut prononcé par Caligula : c'étoit dignement commencer un règne qui

(*a*) *Validus sensibus* Ann. 13. 3.

devoit finir par tant de crimes ; et le panégyriste et le héros étoient dignes l'un de l'autre.

Il paroît que tous les empereurs en montant sur le trône, faisoient eux-mêmes l'éloge de leur prédécesseur ; c'est ainsi que Claude fut loué par Néron. On nous a transmis sur cet éloge quelques détails assez curieux ; l'orateur commença par vanter beaucoup les ancêtres du prince mort, comme si Claude avoit rien de commun avec ses aïeux, que d'avoir déshonoré un grand nom par une vie lâche. Il parla ensuite de l'application de Claude aux beaux-arts, et de ses étonnans succès, lui qui avoit pour tout mérite de s'être mêlé un peu de grammaire, de parler sa langue avec pureté, et d'avoir donné un édit, dont on se moqua, pour ajouter deux lettres à l'alphabet. Ensuite il vanta la tranquillité dont l'état avoit joui sous son règne, à laquelle il n'avoit pas plus contribué, que ceux qui vécurent deux cents ans après lui. Enfin, il vint à parler de sa rare prudence et de sa profonde sagesse, c'est-à-dire, de la profonde sagesse d'un empereur qui n'avoit ni une idée dans la tête, ni un sentiment dans le cœur ; qui ne sut jamais ni vouloir, ni aimer, ni haïr ; toujours prêt à obéir à qui daignoit lui commander, jouet de ses courtisans, esclave de ses esclaves même, et si stupide qu'il inspiroit encore plus de pitié que de mépris. A ce mot de la sagesse de Claude, tous les Romains se mirent à rire, et l'on oublia pour un moment que l'orateur étoit le maître du monde. Au reste, Néron n'étoit pas l'auteur de cet éloge. Jusqu'à lui les Césars avoient

avoient composé eux-mêmes tous leurs discours ; pour lui il s'étoit persuadé qu'un prince a mieux à faire que d'être éloquent, et le maître de l'univers étoit plus jaloux du titre de joueur de flûte et de bon cocher, que de celui d'orateur ; ainsi, lorsqu'il avoit à parler, il empruntoit ordinairement la plume et l'esprit de Sénèque. Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici que ce même Sénèque prêta sa plume à Néron pour justifier dans le sénat le meurtre d'Agrippine ; ainsi un orateur philosophe fit l'apologie d'un parricide. Nous ajouterons, pour l'honneur de l'éloquence et des lettres, qu'il eût mieux valu imiter Papinien, qui cent cinquante ans après, pressé par Caracalla de lui composer un discours pour justifier devant le sénat de Rome le meurtre de son frère, dit pour toute réponse : *Il est plus aisé de commettre un parricide que de l'excuser* ; et aima mieux mourir que de se déshonorer.

Néron prononça sur la tribune un autre éloge ; c'étoit celui de Poppée ; nous savons qu'elle étoit la femme la plus belle de son temps ; elle avoit tout, dit Tacite, hors des mœurs. Elle étoit parvenue au rang d'impératrice par ce mêlange de coquetterie, d'artifice et de grâces, qu'ont eu tant de femmes célèbres. Néron en fit d'abord sa maîtresse, ensuite sa femme ; enfin le même homme fut son amant, son époux, son assassin. Extrême en toutes ses passions, il la tua dans un mouvement de colère, la pleura, se détesta lui-même, la fit embaumer avec les plus riches parfums de l'Europe et de l'Asie, et prononça en grand

deuil son oraison funèbre sur la tribune romaine. Les Romains de ces temps-là applaudirent à l'éloge de Poppée, comme d'autres Romains, six cents ans auparavant, avoient applaudi à l'éloge du premier des Brutus.

Après cette époque, nous ne trouvons, jusqu'à Titus, aucune trace d'éloge qui ait été prononcé dans Rome. Quelque penchant qu'eussent les Romains à louer leurs empereurs, il y a apparence que Néron, empoisonneur, incendiaire et parricide, ne fut point loué après sa mort. L'excès des crimes fit diparoître l'excès de la bassesse. Il peut se faire qu'on n'ait pas loué davantage Galba, qui ne monta sur le trône que pour en être précipité par sa foiblesse; Othon, qui n'eut que le mérite de finir avec courage une vie efféminée; Vitellius, qui fut le plus vil des hommes et des princes. Tous trois d'ailleurs périrent dans les guerres civiles : mais Vespasien, dont on fit un dieu, et qui, par dix ans de sagesse, répara les cinquante-six ans de tyrannie qui avoient précédé son règne, dut être sûrement honoré d'un éloge funèbre, et le mérita.

On est fâché d'apprendre que celui de Titus fut prononcé par Domitien. Soupçonné d'avoir empoisonné son frère, il osa mêler des larmes à son éloge; mais il révolta les Romains au lieu de les tromper. Ses pleurs ne passèrent que pour un outrage, et sa douleur pour une hypocrisie barbare.

On sait que ce prince voulut étouffer toutes les vertus, avec tous les talens; sous lui on publia les éloges de deux grands hommes;

c'étoient Thraséas et Helvidius. Tous deux, dans des temps malheureux, avoient déployé de la hauteur d'ame et une rigueur inflexible de vertu. Citoyens, sénateurs, amis, pères, époux, fidèles à tous les devoirs, au-dessus de l'intérêt, au-dessus de la crainte, opiniâtres dans le bien, et dédaignant une faveur qu'on ne pouvoit gagner que par des bassesses, ils avoient étonné Rome corrompue, et rappelé Rome ancienne; la récompense de tant de vertus fut telle qu'on devoit alors s'y attendre, la mort. Elle fut aussi le prix de ceux qui eurent le courage de les louer; non-seulement les auteurs périrent, mais on voulut détruire jusqu'à leurs ouvrages. « Eh quoi! dit Tacite, » croyoit-on étouffer dans les mêmes flammes » et la voix du peuple romain, et la liberté » du sénat, et le cri de l'univers (*a*) »?

Cependant l'usage de louer les empereurs après leur mort subsistoit toujours; jamais cette institution ne dut paroître plus noble, que lorsque l'éloge funèbre d'Antonin fut prononcé dans la tribune par Marc-Aurèle: c'étoit la vertu qui louoit la vertu; c'étoit le maître du monde qui faisoit à l'univers le serment d'être

(*a*) *Legimus, cum Aruleno rustico Paetus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse, neque in ipsos modo auctores, sed in libros quoque eorum saevitum, delegato Triumviris ministerio ut monumenta clarissimorum ingeniorum in comitio ac foro urerentur. Scilicet illo igne vocem populi Romani, et libertatem senatûs, et conscientiam generis humani, aboleri arbitrabantur.*

Tac. Vit. Agric. 2.

humain et juste, en célébrant la justice et l'humanité sur la tombe d'un grand homme. De tous les honneurs rendus à la mémoire d'Antonin, ce fut-là sans doute le plus grand. On avoit décerné à ce prince un culte et des autels; mais les Romains profanèrent plus d'une fois leur apothéose en l'accordant à des tyrans; au lieu que la louange donnée par l'homme vertueux, est un honneur qui ne fut jamais prostitué au crime.

L'histoire nous parle encore de l'éloge d'un empereur, prononcé par un autre empereur, et Dion Cassius nous en a même conservé un fragment. Il est agréable, mais plein de contrastes et d'antithèses : il paroît d'un genre d'éloquence où il y a plus d'esprit que de goût. L'orateur étoit Septime Sévère, qui avoit cultivé la philosophie et les lettres, homme d'état, homme de guerre, aussi actif que César, aussi implacable dans ses vengeances que Sylla, enfin l'un de ces hommes qui nés pour le malheur et la gloire de leur pays, ont été tout à-la-fois grands et cruels.

Le prince dont il fit l'oraison funèbre étoit Pertinax. Quoiqu'il n'eût régné que trois mois, il avoit laissé une mémoire chère à tous les Romains. On ne pouvoit guère parvenir d'un rang plus bas à un plus élevé, car il étoit fils d'un affranchi, et devint empereur. Quoique guerrier il fut humain, et sur le trône du monde il fut modeste; malgré ses vertus, il fut assassiné; Sévère ne prononça son éloge qu'après avoir terminé les guerres civiles qui le mirent sur le trône. Il paroît que son discours étoit

écrit avec soin : il le lut au lieu de le réciter. Il fut interrompu par beaucoup d'acclamations, car il étoit empereur ; et il n'y a point d'éloquence qui ne gagne à être soutenue par dix mille gardes prétoriens.

Depuis cette époque, on ne trouve guère plus d'éloges d'empereurs prononcés par des empereurs. Sur une trentaine de princes qui régnèrent de Septime Sévère à Constantin, près de vingt-cinq périrent de mort violente ; et ceux qui montoient sur le trône étoient pour la plupart des soldats de fortune, plus féroces qu'instruits, et qui connoissoient moins la tribune que les champs de batailles ; d'ailleurs, on ne loue pas ordinairement ceux qu'on assassine, et souvent c'étoient les meurtriers même qui étoient les successeurs de ceux qu'ils faisoient périr ; ils conspiroient, frappoient, régnoient et mouroient pour faire place à d'autres meurtriers.

CHAPITRE XII.

Des panégyriques ou éloges des princes vivans.

Chez un ancien peuple, il y avoit une loi qui ordonnoit de graver sur un monument public, toutes les grandes actions que faisoit le prince ; on élevoit une colonne dans le temple, on la montroit au prince le premier jour de son règne, et on lui disoit : « Voici le marbre

» où l'on doit graver le bien que tu feras ; voilà » le burin dont on doit se servir ; que la pos- » térité vienne lire ici ton bonheur et le nôtre ». D'abord on n'y grava rien que de vrai ; un prince eut le malheur de ne faire aucun bien à ses peuples, il mourut sans qu'un seul caractère fût tracé. Bientôt tout changea ; la flatterie prit le burin des mains de la vérité, et moins les peuples étoient heureux, plus les colonnes étoient chargées d'éloges, d'inscriptions et de titres : à la fin un bon roi ordonna de briser ces marbres et d'en disperser les ruines.

Peut-être il eût été à souhaiter qu'au moment où le premier orateur se présenta pour prononcer le premier panégyrique devant un prince, même vertueux, un citoyen plein de courage se mît tout-à-coup entre le prince et l'orateur, et élevant sa voix avec force, s'écriât : « Prince, qu'oses-tu permettre, et » que vas-tu entendre ? Ferme l'oreille à des » discours dangereux ; tu mérites sans doute » l'hommage qu'on va te rendre, achève de le mé- » riter en le dédaignant ; aujourd'hui la vérité te » loue, demain la flatterie t'attend ; de tous côtés » l'orgueil te tend des piéges et te poursuit ; » l'esclavage en silence te trompe et te flatte ; » iras-tu encore permettre à un orateur de te » corrompre avec art ? Si tu as les vertus dont » il te loue, ton cœur doit te suffire ; si tu ne » les as point, il t'encourage. As-tu besoin de » vains éloges et de panégyriques pour ap- » prendre que tu nous rends heureux ? Tes » éloges, tes panégyriques sont nos champs » cultivés, nos villes heureuses, la prière se-

» crète du père de famille aux pieds des autels, » le vieillard qui lève ses mains au ciel pour » remercier les dieux d'avoir prolongé ta vie. » Quel discours, prononcé devant toi, seroit » plus éloquent » !

On ne peut douter qu'un prince ami de l'humanité, si on avoit eu le courage de lui parler ainsi, avant qu'il entendît un de ses panégyriques, n'eût à l'instant congédié l'orateur, et que le peuple assemblé n'eût prononcé des imprécations contre le premier citoyen qui dans la suite oseroit renouveler cet usage.

Il s'en falloit bien qu'on pensât ainsi à Rome sous ce gouvernemeut féroce qu'on appela l'empire. Nous avons vu dans cette époque tout ce qui concernoit les éloges funèbres ; nous avons vu cet honneur accordé quelquefois à des monstres, quelquefois à des princes qui le méritoient ; mais quand on est puissant, on ne consent guère à n'être loué qu'après sa mort : et quand on est esclave, on veut flatter ceux que l'on craint. Ainsi le pouvoir d'un côté et la bassesse de l'autre, firent le plus souvent naître les panégyriques, que les uns eurent le courage d'entendre, et que les autres eurent l'audace de prononcer.

On est effrayé, en lisant l'histoire, de la foule énorme de panégyriques dont les Romains accablèrent leurs empereurs : ce débordement ne fut pas subit, il ne vint que par degrés. On commença par rendre des actions de grâce au prince, lorsqu'on étoit nommé consul. Quand on remercie, il faut louer ; et quand on loue, on veut plaire : rien de plus naturel ; et ce qui

ne l'est pas moins, c'est de vouloir ajouter chaque année à ce qui a été dit l'année précédente; ce qui n'étoit donc qu'un remercîment devint peu-à-peu un discours, et le discours devint un panégyrique, et le panégyrique fut ce qu'il devoit être, c'est-à-dire, qu'on y louoit toujours un peu plus les mauvais princes que les bons. On étoit souvent en guerre; l'empereur qui jouissoit en paix des dépouilles du monde, souvent ne sortoit point de son palais; mais des généraux qui avoient quelquefois la hardiesse d'être de grands hommes, lui gagnoient des batailles: il étoit établi que ces batailles n'avoient été gagnées à trois cents lieues de lui, que par ses auspices invincibles. Ainsi on ne disoit mot du général, et on prononçoit dans le sénat un panégyrique en l'honneur du prince; mais si par hasard l'empereur sortoit de Rome en temps de guerre, pour peu qu'il lui arrivât, comme à Domitien, ou de voir de loin les tentes des armées, ou de fuir seulement l'espace de deux ou trois lieues en pays ennemi, alors il n'y avoit plus assez de voix pour célébrer son courage et ses victoires; à plus forte raison, quand l'empereur étoit un grand homme, et qu'à la tête des légions il faisoit respecter par ses talens la grandeur de l'empire. Le peuple romain, de conquérant devenu oisif, et ne pouvant plus se désennuyer en gouvernant le monde, aimoit les fêtes, et on les lui prodiguoit. Quand un prince avoit régné vingt-quatre ans, il falloit célébrer le bonheur de l'empire; c'étoit alors des jeux pour le peuple et un panégyrique pour le prince.

prince. On trouva bientôt l'époque trop reculée ; de vingt ans on la mit à dix, ensuite à cinq. A chaque époque, nouvelle fête et nouveaux éloges ; au bout du siècle, panégyrique de l'empereur régnant ; au milieu, même cérémonie ; à chaque quart, la même encore. Tous les ans se célébroit la naissance de Rome ; ce jour-là on louoit l'empereur et l'on ne manquoit pas de dire que Rome étoit née pour lui ; le jour de la naissance de l'empereur, on félicitoit Rome ; il étoit né pour elle. Ainsi l'on saisissoit tous les événemens, tous les prétextes ; sans doute la nation heureuse sous les Antonins et les Trajan, devoit s'empresser à témoigner sa reconnoissance : des enfans heureux aiment à rendre hommage à leur père. Mais sous les Caligula, les Néron, les Domitien, les Commode, la fièvre ardente des panégyriques redoubloit. Il semble que cette nation d'esclaves fût jalouse de ne pas laisser passer un jour sans bassesses, et qu'elle voulût, pour ainsi dire, imprimer la trace de ses chaînes sur chaque partie du temps qui s'écouloit. Au reste, ces éloges se prononçoient dans le sénat, dans les temples, dans les places publiques, et jusque sur le théâtre. Au milieu des spectacles, nous dit Pline, on jouoit, on chantoit, on dansoit des panégyriques des princes, et l'empereur étoit loué en même-temps dans le sénat et sur la scène, par un histrion et par un consul (*a*).

(*a*) *Ecquis jam locus miserae adulationis manebat ignarus, quum laudes imperatorum ludis etiam et com-*

Outre les orateurs qui, dans toutes ces fêtes, parloient devant le prince, et mentoient, pour ainsi dire, au nom de l'univers, il y avoit encore dans toutes les parties de l'empire une foule de sophistes ou d'orateurs subalternes, flattant et mentant pour leur compte, louant des empereurs qu'ils n'avoient jamais vus et qu'ils ne devoient jamais voir ; ceux-là, on ne les payoit pas même de leurs mensonges. Ces malheureux étoient vils, et ceux pour qui ils se donnoient la peine de l'être, ignoroient jusqu'à leur nom ; leurs obscures bassesses restoient dans la même poussière qu'eux, et, malgré leurs efforts, ils ne pouvoient réussir même à se déshonorer. Il faut avouer que cette espèce de maladie épidémique est bien honteuse pour l'esprit humain ; on seroit tenté d'en rire, s'il n'étoit plus naturel encore de s'en indigner. Le plus grand nombre de ces panégyriques s'est perdu, comme cela devoit être ; c'est bien assez de corrompre et d'ennuyer son siècle, sans encore avoir le droit d'ennuyer la postérité : on ne nous a conservé, sans doute, que ceux qu'on a regardés comme les plus estimables. Pour suivre notre plan, nous allons tâcher de les faire connoître, indiquant rapidement et le nom des écrivains et

---

missionibus, celebrarentur, saltarenturque, atque in omne ludibrium effeminatis vocibus, modis, gestibus frangerentur. Sed illud indignum quod eodem tempore in senatu et in scena, ab histrione et à consule laudabantur.

Panégyr. Traj. 54.

le caractère des ouvrages ; c'est une branche de littérature qui mérite son coin dans l'histoire philosophique des hommes.

CHAPITRE XIII.

Eloges donnés aux Empereurs, depuis Auguste jusqu'à Trajan.

Nous n'avons point de panégyriques en forme, et composés exprès par des orateurs, avant Trajan ; mais Trajan n'ayant été que le treizième empereur, il falloit bien qu'avant lui il y eût des éloges. Sous Octave, deux hommes qui étoient nés libres, et qui tous deux avoient vu les proscriptions, louèrent à l'envie l'assassin qui, à force d'art et de souplesse, avoit asservi Rome ; j'en demande pardon à ces deux hommes, mais il faut les nommer, c'est Horace et Virgile. Dans les églogues, déjà l'assassin est un dieu ; dans les Géorgiques, les astres se rangent humblement pour lui faire place, et lui demandent quelle est celle qu'il voudra bien occuper parmi eux ; et l'Enéide, comme on sait, n'est, d'un bout à l'autre, qu'un monument que la servitude éleva, par la main du génie, à la famille des Césars ; Virgile avoit l'ame plus tendre qu'élevée, et plus douce que forte. Accoutumé à errer dans les bois, et sous le beau ciel de Naples, méditant la nature qu'il

savoit si bien peindre, il devoit mettre un grand prix au repos : il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait loué Octave ; on dormit dans ses chaînes. A l'égard d'Horace, né avec de l'imagination, un esprit délicat, la manie de plaire aux grands et l'art de réussir, il eut les talens et les vices d'un courtisan poli. Dans ces temps de crise, où les gouvernemens changent, et où les peuples agités passent de la liberté républicaine à une autre constitution, l'homme d'état a besoin de l'homme d'esprit ; Horace, par le genre du sien, étoit un instrument utile à Octave ; ses chansons voluptueuses adoucissoient des esprits rendus féroces par les guerres de liberté ; ses satyres détournoient sur les ridicules, des regards qui auparavant se portoient sur le gouvernement et sur l'état ; sa philosophie, tenant à un esprit moins ardent que sage, prenant le milieu de tout, évitant l'excès de tout, calmoit l'impétuosité des caractères et plaçoit la sagesse à côté du repos ; enfin ses éloges éternels d'Octave accoutumoient au respect et faisoient illusion sur les crimes ; la génération, qui ne les avoit pas vus, étoit trompée ; celle qui s'en souvenoit, doutoit presque si elle les avoit vus. Les vers d'Horace étoient pour les Romains ce qu'étoit le ciseau de Phidias pour les Grecs, ils embellissoient ce qu'il falloit adorer : aussi l'usurpateur caressoit le poëte, et le poëte reconnoissant ne cessa de célébrer un vainqueur qui trembloit dans une bataille, un législateur qui violoit ses lois, un réformateur soupçonné d'inceste avec sa fille.

S'il est moins honteux d'être flatteur quand on craint d'être ingrat, Horace et Virgile furent moins coupables ; ils louoient leur bienfaiteur ; mais Ovide qui louoit son oppresseur ! Ovide qui, né chevalier romain, et relégué par par un seul mot d'Octave à quatre cents lieues de Rome et parmi des peuples barbares, des bords du Pont-Euxin, fatigua, pendant six ans, de prières et d'éloges son tyran, qui ne daignoit pas l'entendre ! Ovide qui, après la mort de cet Octave qu'il devoit abhorrer, lui consacra un éloge funèbre en vers gêtes, lui dressa une chapelle, lui composa des hymnes, et alloit tous les matins encenser son image, pour que l'odeur de l'encens parvînt au Capitole, à cet autre tyran nommé Tibère ! Ovide qui enfin, pendant dix ans, perdit ses vers et ses bassesses, et ne se rebuta jamais, quel nom lui donner ?

Il est triste pour les poëtes d'avoir eu, dans tous les siècles, le privilége de flatter sans s'en apercevoir et sans même qu'on s'en étonne ; il faut espérer qu'un jour ils réclameront contre ce droit ; mais ce privilége accordé aux vers ne s'est jamais étendu jusqu'à l'histoire. Libre de sa nature, elle semble consacrée à la vérité, comme la poësie au mensonge. Nous trouvons cependant un historien à Rome, qui a prodigué, avec la plus grande pompe, les plus lâches éloges à Tibère : c'est Velleius Paterculus, auteur qui a de la rapidité et de la force, qui quelquefois pense et s'exprime comme Montesquieu, et peint les grands hommes par de grands traits, mais qui n'en a pas moins gâté

son ouvrage, par le ton qui y règne. Ses soixante dernières pages surtout, sont écrites comme un valet qui, voulant faire fortune, écriroit l'histoire de son maître, à qui il viendroit tous les matins la lire à son lever. Si quelqu'un veut éprouver toute l'indignation que la flatterie inspire; s'il veut apprendre comment on ne laisse échapper aucune occasion de louer un homme puissant; comment on s'extasie sur ses bonnes qualités, quand il en a; comment on dissimule les mauvaises; comment on exagère ce qui est commun; comment on donne des motifs honnêtes à ce qui est vicieux; comment on rabaisse avec art, ou sans art, les ennemis ou les rivaux; comment on interrompt son récit par des exclamations qu'on veut rendre passionnées; comment on se hâte de louer en abrégé, en annonçant que dans un autre ouvrage on louera plus en détail; comment, et toujours dans le même but, on mêle à de grands événemens, de petites anecdoctes; comment on érige son avilissement en culte; comment on espère qu'un homme si utile et si grand, voudra bien avoir long-temps pitié de l'univers; comment enfin, dans un court espace, on trouve l'art d'épuiser toutes les formules, et tous les tours de la bassesse, il n'y a qu'à lire ces soixante pages, et surtout les vingt dernières.

Le panégyriste de Tibère devoit l'être de Séjan; aussi, dans le même ouvrage, Séjan est-il peint comme un grand homme; on nous apprend qu'il fut choisi pour seconder Tibère, parce que c'est la règle que les hommes supé-

rieurs emploient des hommes de génie (*a*); enfin, dans les dernières lignes, la servitude à genoux implore hautement tous les dieux de Rome, pour demander, au nom de l'univers, la conservation de qui? de l'empoisonneur de Germanicus et du monstre de Caprée. On dit que ce Velleius fut enveloppé dans la disgrâce de Séjan, et périt avec lui. Ainsi, pour salaire de ses mensonges, il eut l'ingratitude d'un tyran, une vie honteuse, une mort sanglante, et le déshonneur chez la postérité : c'étoit bien la peine d'être vil.

Qui croiroit que nous avons du stoïcien Sénèque, un ouvrage plus lâche encore que celui-là? car il est consacré tout entier à louer un affranchi de Claude, et l'imbécille Claude lui-même : c'est le traité de la consolation adressé à Polybe. Ce Polybe avoit été esclave et étoit tout-puissant, suivant la coutume de Rome, où les empereurs, soit par paresse de faire un choix, soit par l'habitude d'être gouvernés, soit par la confiance qu'inspire une bassesse de tous les jours, soit pour ne pas confier leur pouvoir à des hommes qu'ils pouvoient craindre, soit par ce secret orgueil que sent un despote à faire adorer ses esclaves, choisissoient presque toujours leurs ministres parmi leurs affranchis. Polybe étoit du nombre, et il venoit de perdre un frère. Sénèque, qui alors étoit exilé en Corse, et qui auroit mieux

(*a*) *Rarò eminentes, viri, non magnis adjutoribus usi sunt.*

VEL. lib. 2. p. 127.

aimé faire admirer ses talens dans l'opulente et voluptueuse Rome, sous prétexte de consoler cet esclave, mendie lâchement sa faveur par des éloges. D'abord il querelle très-sérieusement la fortune de ce qu'elle a osé attaquer un grand homme tel que Polybe : cependant il voit bien qu'elle a été très-adroite, car elle a trouvé le seul endroit par où elle le pût blesser. Lui auroit-elle enlevé des richesses ? il les méprise ; ses amis ? il en aura tant qu'il voudra ; l'estime publique ? elle est inébranlable ; la santé ? avec l'esprit qu'il a, on s'en passe ; la vie ? il est sûr d'être immortel (*a*). Et puis le panégyrique du mort, panégyrique qui consiste surtout à dire que le mort étoit digne d'un pareil frère. Ensuite on l'avertit qu'il est trop grand pour qu'il lui soit permis de pleurer. Rien de bas, rien de commun ne sied à un homme comme lui : il ne faut pas qu'il démente l'admiration que l'univers à conçue (*b*).

En louant l'esclave, le grave Sénèque ne pouvoit se dispenser de louer le maître. « Puisque Claude respire, dit-il, il ne vous » est pas permis de vous plaindre : Claude » est vivant, toute votre famille est vivante ; » vous n'avez rien perdu. Non-seulement vos » yeux doivent être secs, mais vous devez » même laisser éclater votre joie (*c*) ». Et

(*a*) *Senec. de Consolat. ad Polyb.* 21.
(*b*) *Ibid.* 25.
(*c*) *Fas tibi non est, salvo Cæsare, de fortuna queri.*

plus

plus bas : « Votre frère est heureux ; en mourant, il a laissé Claude, son auguste famille, » et vous-même sur la terre ». Et ailleurs : » Je ne cesserai de vous offrir l'image de » Claude. Tandis qu'il gouverne le monde, » et qu'il prouve combien, pour maintenir » l'empire, les bienfaits sont plus puissans » que les armes ; tandis que le sort de l'univers est en ses mains, vous ne pouvez vous » apercevoir que vous ayez fait une perte. » Élevez-vous, et toutes les fois que les larmes » vous viendront aux yeux, tournez vos regards » sur Claude, la vue de cette puissante divinité » sèchera vos larmes. Humain et bienfaisant » envers tous les hommes, je ne doute point » qu'il n'ait déjà employé les plus fortes consolations pour guérir votre blessure et charmer vos douleurs : mais quand il n'en auroit » rien fait, voir Claude, ou penser seulement » à lui, c'est déjà une consolation bien douce. » Que tous les dieux, que toutes les déesses » le prêtent long-temps à la terre ! qu'il égale » les grandes actions d'Auguste ! qu'il surpasse » le nombre de ses années ! que tant qu'il sera » parmi les mortels, il ne s'aperçoive point » que dans sa maison, il y ait rien de mortel ! » que le jour où sa famille sacrée célèbrera » son retour au ciel, ne luise que dans l'autre » siècle, et pour nos derniers neveux (*a*) » !

Hoc incolumi, salvi tibi sunt tui, nihil perdidisti. Non tantum siccos oculos tuos esse, sed etiam lætos oportet. In hoc tibi omnia sunt ; hic pro omnibus est.

Ibid. 26.

(*a*) *Non desinam offerre tibi Caesarem. Illo moderante*

Et ensuite une prière à la fortune, pour qu'elle veuille bien permettre « qu'un si grand » empereur remédie aux maux du genre humain désolé.... Si elle regarde Rome en » pitié, si elle n'a pas encore résolu d'anéantir » le monde, ce prince envoyé pour consoler » l'univers, sera aussi sacré pour elle, qu'il » l'est déjà pour tous les mortels (*a*) ».

Je ne ferai ici qu'une remarque : c'est Sénèque

---

terras et ostendente quanto melius beneficiis imperium custodiatur quam armis, illo rebus humanis praeside, non est periculum nequid perdidisse te sentias. Attolle te, et quoties lachrimae suboriuntur oculis tuis, toties illos in Caesarem dirige, siccabuntur maximi et clarissimi conspectu numinis..... Nec dubito cum tanta illi adversus omnes suos sit mansuetudo, tantaque indulgentia, quin multis jam solatiis tuum istud vulnus obduxerit, nonnulla quae dolori tuo obstarent, congesserit. Quid porro, ut nihil horum fecerit, nonne protinus ipse conspectus per se tantummodo, cogitatusque Caesar maximo solatio tibi est ! Dii illum, Deaeque omnes terris diu commodent. Acta hic Divi Augusti aequet, annos vincat; ac quamdiù inter mortales erit, nihil in domo suâ mortale esse sentiat. Sera et nepotibus demum nostris dies nota sit quâ illum gens sua cœlo asserat.

SENEC. de Consolat. ad Polyb. 31.

(*a*) *Abstine ab hoc manus tuas, fortuna !..... patere illum generi humano jamdiù aegro et affecto mederi. Sidus hoc quod praecipitato in profundum ac demerso in tenebras orbi refulsit, semper luceat.*

SENEC. de Consolat. Polyb. 32.

Hoc unum obtineamus ab illâ votis ac precibus publicis, si nondum illi genus humanum placuit consumere, si Romanum adhuc nomen propitia respicit, hunc principem lapsis hominum rebus datum, sicut omnibus mortalibus, sibi esse sacro-sanctum velit.

Ibid. 36.

qui parle, et il parle de Claude. Mais j'ajouterai, pour être juste, que ce même homme qui a paru si foible dans son exil, mourut avec le plus grand courage; tant il est vrai qu'on peut unir la foiblesse avec la grandeur, et être tour-à-tour intrépide et lâche!

Tout le monde sait que Néron fut loué par Lucain; nous avons vingt vers de lui, à la tête de la Pharsale, où ce monstre est placé dans le ciel. Cependant nous ne pouvons guère douter que Lucain ne haït les tyrans. Il loue avec transport et Caton et Brutus; il peint Pompée comme le vengeur, et César comme l'oppresseur de son pays : il entra même dans la fameuse conspiration de Pison. Pour résoudre le problême, il faut se souvenir que Néron ne fut pas toujours un monstre. Le prince qui dit, *je voudrois ne point savoir écrire*, n'étoit pas le même que celui qui fit périr et son frère, et sa femme, et sa mère, et une foule de Romains. Néron changea, et l'éloge est resté.

Mais si, peut-être, on peut justifier Lucain, comment, sous un autre règne, excuser Quintilien, Martial et Stace? Le grave auteur des institutions oratoires, à la tête de son quatrième livre, ne rougit pas de donner le nom de censeur très-saint, et de divinité favorable, à Domitien, à ce tyran jaloux, capricieux et lâche, sous qui le nom même de la vertu fut proscrit, qui n'eut que des vices, ne fit que des crimes, empoisonna peut-être Titus, et teint de sang, vouloit être homme de lettres et passer pour juste.

Stace, qui naquit à Naples, et qui avoit une imagination forte, quoique déréglée, avilit son génie par les mêmes éloges. Ses deux poëmes sont dédiés à ce tyran, qu'il place aussi dans le ciel, sans doute entre Octave et Néron. Ce n'est pas tout; nous avons encore de lui trois ou quatre pièces, ou panégyriques en vers; l'un intitulé *le cheval de Domitien;* l'autre où, selon son expression, *il adore le dix-septième consulat du prince;* le troisième, où il rend grâces de ce qu'il a été honoré de *sa table très-sacrée.* Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les éloges sont aussi ridicules que les titres.

A l'égard de Martial, on ose dire qu'il est encore plus étonnant. Cet Espagnol, qui vint de bonne heure à Rome pour y faire des vers, médire et flatter, et qui y eut tout le succès qu'un esprit fin et piquant peut avoir dans une grande ville, où il y a de l'oisiveté, des arts et des vices, nous a laissé près de quatre-vingts petites pièces, ou épigrames, faites en l'honneur de Domitien. Ce sont quatre-vingts monumens de bassesse. On y apprend qu'il n'y eut jamais dans Rome, ni de temps si heureux, ni de succès si brillans, ni tant de liberté accordée par le prince aux citoyens, ni tant d'amour des citoyens pour le prince, que sous Domitien. On croiroit qu'il est imposible d'être plus vil; Martial a trouvé l'art de l'être encore plus; c'est de répéter les mêmes éloges pour Trajan, et de blâmer alors les crimes de Domitien, qu'il avoit élevé jusqu'au ciel quand il régnoit. Quel est l'esclave étalé dans un

marché pour être vendu, qui inspire autant de mépris et de pitié qu'un tel écrivain, qui cependant, à la honte de son siècle et de Rome, eut de la réputation?

CHAPITRE XIV.

Panégyrique de Trajan, par Pline le jeune.

Nous voici parvenus au panégyrique de Pline, le premier et le plus célèbre de tous les panégyristes d'empereurs que nous ayons. Pline est assez connu; on sait qu'il fut un des premiers orateurs de son siècle. Il étoit trop vertueux pour n'avoir rien à craindre sous Domitien; mais la mort du tyran le sauva. Nerva et Trajan le chérirent; et ce qui met le comble à sa gloire, il fut le rival et l'ami de Tacite. Tous deux également célèbres, et tous deux jouissant de la gloire l'un de l'autre, ils goûtoient ensemble dans le commerce de l'amitié et des lettres, ce bonheur si pur que ne donnent ni les dignités, ni la gloire, et qu'on trouve encore moins dans ce commerce d'amour-propre et de caresses, d'affection apparente et d'indifférence réelle, qu'on a nommé si faussement du nom de société, commerce trompeur qui peut satisfaire les ames vaines, qui amuse les ames indifférentes et légères, mais repousse les ames sensibles, et qui sépare et isole les hommes, bien plus

encore qu'il ne paroît les unir. Il faut voir dans les lettres de Pline même, tous les détails de cette union si douce; on partage et l'on envie les charmes de leur amitié : ils vouloient vivre, ils vouloient mourir ensemble ; ils désiroient, quand ils ne seroient plus, que la postérité unît encore leurs noms, comme leurs ames l'avoient été pendant la vie. Qu'on me pardonne de m'être arrêté un moment sur le spectacle d'une amitié si touchante; il est doux, même en écrivant, de pouvoir se livrer quelquefois aux mouvemens de son cœur : et j'aime encore mieux un sentiment qui me console, qu'une vérité qui m'éclaire.

Pline étoit consul quand il prononça ce panégyrique célèbre. On a dit que pour le mériter, il n'avoit manqué à Trajan que de ne pas l'entendre. Heureusement il ne fut pas prononcé comme il est écrit. Ce n'étoit d'abord qu'un remercîment, avec quelques éloges : mais Pline, avant que de le publier, le travailla. Il en fit presqu'un nouvel ouvrage, et lui donna par degrés cette étendue que la plupart des hommes ne pardonneroient pas même à une satyre. Pour bien juger de son mérite ou de ses défauts, il faudroit le lire soi-même. Ceux qui ont reçu de la nature une ame forte, ceux qui ont le bonheur ou le malheur de sentir tout avec énergie, ceux qui admirent avec transport et qui s'indignent de même, ceux qui voyent tous les objets de très-haut, qui les mesurent avec rapidité et s'élancent ensuite ailleurs, qui s'occupent beaucoup plus de l'ensemble des choses que de

leurs détails; ceux dont les idées naissent en foule, tombent et se précipitent les unes sur les autres, et qui veulent un genre d'éloquence fait pour leur manière de sentir et de voir, ceux-là sans doute ne seront pas contens de l'ouvrage de Pline; ils y trouveront peut-être peu d'élévation, peu de chaleur, peu de rapidité, presqu'aucun de ces traits qui vont chercher l'ame et y laissent une impression forte et profonde; mais aussi il y a des hommes dont l'imagination est douce et l'ame tranquille, qui sont plus sensibles à la grâce qu'à la force, qui veulent des mouvemens légers et point de secousses, que l'esprit amuse, et qu'un sentiment trop vif fatigue; ceux-là ne manqueront pas de porter un jugement différent. Ils aimeront dans Pline la grâce du style, la finesse des éloges, souvent l'éclat des idées. Ils ne seront pas entraînés, mais ils s'arrêteront partout avec plaisir. Si chaque idée n'est pas nouvelle, ils la trouveront chaque fois présentée d'une manière piquante. Souvent elle ressemblera pour eux à ces figures qui s'embellissent encore par le demi-voile qui les couvre. Alors il goûteront le plaisir d'entendre ce que l'orateur ne dit pas, et de lui surprendre, pour ainsi dire son secret. On sent que c'est-là en même-temps, et un plaisir de l'esprit, parce qu'il s'exerce sans se fatiguer; et un plaisir d'amour-propre, parce qu'on travaille avec l'orateur, et qu'on se rend compte de ses forces, en faisant avec lui une partie de son ouvrage. Mais aussi ce genre d'agrément tient à des défauts. Plus

on veut être piquant, et moins on est naturel. Il arrive dans les ouvrages ce qu'on voit en société : le désir éternel de plaire rapetisse l'ame et lui ôte le sentiment et l'énergie des grandes choses. Cette recherche importune des agrémens arrête les mouvemens libres et fiers de l'imagination, et l'oblige sans cesse à ralentir sa marche. Le style devient agréable et froid. Ajoutez la monotonie même que produit l'effort continuel de plaire, et le contraste marqué entre une petite manière et de grands objets.

Il seroit à souhaiter qu'on ne fût pas en droit de faire à Pline une partie de ces reproches ; peut-être en mérite-t-il à d'autres égards. Jusque dans les louanges que le consul donne au prince, il y a un détail minutieux de petits objets ; j'ose même dire que le ton n'a pas toujours la noblesse qu'il devroit avoir. Des Romains, dans ce panégyrique, ont l'air d'esclaves à peine échappés de leurs fers, qui s'étonnent eux-mêmes de leur liberté, qui tiennent compte à leur maître de ce qu'il veut bien ne les pas écraser, et daigne les compter au rang des hommes ; mais c'est bien plus la faute du temps que de l'orateur. Telle est l'influence du gouvernement sur l'éloquence et sur les arts. Des ames qui ont été long-temps abattues, ne se relèvent pas aisément ; et l'habitude d'avoir été courbé sous des chaînes, se remarque même quand on peut marcher en liberté. Tacite lui-même, Tacite, dont l'ame étoit si fière et si haute, sentoit ce malheur, et il s'en plaignoit. « Telle est la foiblesse humaine,

maine, disoit-il ; partout les remèdes sont plus lens que les maux, et il est bien plus facile d'étouffer le génie que de le ranimer. »

Malgré ces remarques générales, il y a dans le panégyrique de Pline plusieurs endroits d'une véritable éloquence, et où l'on remarque de l'élévation et de la force. Tel est celui où il parle de la vie farouche et solitaire de Domitien, qu'il peint « enfermé dans son palais, » comme une bête féroce dans son antre, » tantôt s'y abreuvant, pour ainsi dire, du » sang de ses proches, tantôt méditant le » meurtre des plus illustres citoyens, et s'é- » lançant au-dehors pour le carnage. L'hor- » reur et la menace gardoient les portes du » palais, et l'on tremblait également d'être » admis et d'être exclus. On n'osoit approcher ; » on n'osoit même adresser la parole à un » prince toujours caché dans l'ombre, et fuyant » les regards, et qui ne sortoit de sa profonde » solitude que pour faire de Rome un désert. » Cependant dans ces murs même et dans » ces retraites profondes auxquelles il avoit » confié sa sûreté, il enferma avec lui un Dieu » vengeur des crimes (*a*) ». Et un moment après

(*a*) *Nec salutationes tuas fuga et vastitas sequitur. Remoramur, resistimus, ut in communi domo, quam nuper illa immanissima bellua plurimo terrore munierat, quam velut quodam specu inclusa, nunc propinquum sanguinem lamberet, nunc se ad clarissimorum civium strages caedesque proferret. Obversabantur foribus horror et minae et per metus admissis et exclusis. Non adire quisquam, non alloqui audebat, tenebras semper secretumque captantem, nec unquam ex solitudine suâ*

il nous peint les statues de Domitien abattues, une foule empressée, le fer et la hache à la main, ardente à mutiler ces images d'or, comme si leurs coups tomboient sur le tyran. Il nous montre ces figures autrefois menaçantes, dévorées par les flammes, et l'objet de l'effroi public changeant de forme, pour servir désormais à l'usage et aux plaisirs des citoyens (*a*).

Pour achever de faire connoître le caractère et le genre d'éloquence de Pline, je vais citer quelques pensées détachées de ce panégyrique qui, avec ses défauts, est encore un des ouvrages les plus estimables de l'antiquité.

« Notre empereur, dit-il, est d'autant plus » grand, qu'il croit n'être qu'un citoyen comme » nous. Il se souvient qu'il est homme, il se » souvient qu'il commande à des hommes... (*b*).

---

prodeuntem, nisi ut solitudinem faceret. Ille tamen quibus sibi parietibus et muris salutem suam tueri videbatur, dolum secum et insidias; et ultorem sceleram, Deum inclusit.

Panég. 48 et 49.

(*a*) *Illae autem aureae et innumerabiles statuae strage et ruinâ publico gaudio litaverunt. Juvabat illidere solo superbissimos vultus, instare ferro, saevire securibus, ut si singulos ictus sanguis dolorque sequeretur. Nemo tam temperans gaudii seraeque laetitiae, quin instar ultionis videretur cernere laceros artus, truncata membra, postremo truces horrendasque imagines objectas excoctasque flammis, ut ex illo terrore et minis in usum hominum ac voluptates ignibus mutarentur.*

Panég. 12.

(*b*) *Unum ille se ex nobis, et hoc magis excellit atque eminet, quod unum ex nobis putat : nec minus hominem se, quam hominibus praeesse meminit.*

Panég. Traj. 2.

» Les riches ont d'assez grands motifs pour » donner des citoyens à l'état, il n'y a qu'un » bon gouvernement qui puisse encourager » les pauvres à devenir pères. Que les bienfaits » du prince soutiennent ceux que la confiance » de ses vertus a fait naître ; négliger le peuple » pour les grands, c'est croire que la tête peut » subsister en affamant le corps ; c'est hâter » la chûte de l'état (*a*).

» Les libéralités et les secours peuvent sans » doute beaucoup, pour exciter à avoir des » enfans ; mais l'espérance de la liberté et de » la sûreté peuvent encore plus. Que le prince » ne donne rien, pourvu qu'il n'ôte rien ; qu'il » ne nourrisse pas, mais aussi qu'il ne tue » point : et les enfans naîtront en foule (*b*).

» En détruisant les délateurs, votre sage » sévérité a empêché qu'une ville fondée sur » les lois, ne fût renversée par les lois (*c*).

(*a*) *Locupletes ad tollendos liberos ingentia praemia et pares paenae cohortantur : pauperibus educandi ratio et bonus princeps. Hic fiduciâ sui procreatos nisi largâ manu fovet..... Occasum imperii, occasum reipublicae accelerat, frustrasque proceres, plebe neglectâ, ut defectum corpore caput..... tuetur.*

Panég. 26.

(*b*) *Magnum quidem est educandi incitamentum, tollere liberos, in spem congiariorum ; majus tamen in spem libertatis, in spem alimentorum, in spem securitatis ; atque adeonihil largiatur princeps, dùm nihil auferat ; non alat, dùm non occidat ; nec deerunt qui filios concupiscant.*

Panég. 27.

(*c*) *Excidisti intestinum malum, et providâ servitate cavisti ne fundata legibus civitas, eversa legibus videretur.* Panég. 34.

» Ce seroit déjà bien assez que la vertu ne » fût pas funeste à ceux qui l'ont : vous faites » plus ; elle leur est utile (*a*).

» Vos prédécesseurs aimoient mieux voir » autour d'eux le spectacle des vices que des » vertus ; d'abord parce qu'on désire que les » autres soient ce qu'on est soi-même ; ensuite à parce qu'ils croyoient trouver plus de sou- » mission à l'esclavage, dans ceux qui ne mé- » ritoient en effet que d'être esclaves (*b*).

» Le prince qui permet d'être vertueux, » fait peut-être plus pour les mœurs, que » celui qui l'ordonne (*c*).

» Du moment qu'on est prince, on est con- » damné à l'immortalité ; mais il y en a deux, » celle des vertus et celle du crime ; le prince » n'a que le choix (*d*).

» Prince ! pour juger des hommes, rapportez- » vous-en à la renommée ; c'est elle qu'il faut

---

(*a*) *Prodest bonos esse, quum sit satis abundeque si non nocet.*

Panég. 44.

(*b*) *Et priores quidem principes.... vitiis potius civium quam virtutibus laetabantur, primum quod in alio sua quemque natura delectat, deinde quod patientiores servitutis arbitrabantur quos non deceret esse nisi servos.*

Panég. 45.

(*c*) *Nescio an plus moribus conferat princeps qui bonos esse patitur, quam qui cogit.*

Ibid.

(*d*) *Ut quisque factus est princeps, extemplo fama ejus, incertum bona, an mala, caeterum aeterna est. Non ergo perpetua principi fama quae invitum manet, sed bona concupiscenda est.*

Panég. 55.

» croire, et non pas quelques hommes : car » quelques hommes peuvent et séduire, et être » séduits, mais personne n'a trompé un peuple » entier, et un peuple entier n'a jamais trompé » personne (*a*).

» Sous un prince plus grand que ses aïeux, » ceux qui ont créé leur noblesse seroient-ils » donc moins honorés, que ceux qui n'ont » qu'hérité de la leur (*b*)?

» Quand on est dans la première place du » monde, on ne peut plus s'élever qu'en abais- » sant sa propre grandeur (*c*).

» Trop long-temps les sujets et le prince » ont eu des intérêts différens; aujourd'hui » le prince ne peut plus être heureux sans » les sujets, ni les sujets sans le prince (*d*).

(*a*) *Tales nos crede, Caesar, qualis cujusque fama est. Huic aures, huic oculos intende. Melius omnibus quam singulis creditur. Singuli enim decipere et decepi possunt. Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.*

Panég. 62.

(*b*) *Cur te principe qui generis tui claritatem virtute superasti, deterior esset conditio eorum qui posteros habere nobiles merentur, quam eorum qui parentes habuissent!*

Panég. 70.

(*c*) *Cui nihil ad agendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suae.*

Panég. 71.

(*d*) *Fuit tempus, ac nimium diù fuit, quo alia adversa, alia secunda principi et nobis : nunc communia tibi nobiscum tam laeta quam tristia; nec magis sine te nos esse felices, quam tu sine nobis potes.*

Panég. 72.

» Dans certaines assemblées, ce qui est ap-
» prouvé avec transport de tous, est ce qui
» déplaît le plus sûrement à tous (*a*).

» Vous avez des amis parce que vous l'êtes
» vous-même, car on commande tout aux
» sujets, excepté l'amour. De tous les senti-
» mens, l'amour est le plus fier, le plus in-
» pendant et le plus libre. Un prince peut-être
» peut inspirer la haine sans la mériter et la
» sentir; mais à coup sûr il ne peut être aimé,
» s'il n'aime lui-même (*b*) ».

On voit dans tous ces morceaux quelle est l'ame et le tour d'esprit de l'orateur; ce sont des pensées toujours vraies, et quelquefois fortes, aiguisées en épigrammes, et relevées toujours par un contraste ou de mots, ou d'idées. On peut assurément blâmer ce genre d'éloquence, qui n'est point le meilleur, mais il n'en faut pas moins estimer les vérités utiles et nobles, dont cet ouvrage est rempli. Gardons-nous de pousser trop loin cette attention subalterne, qui pèse les phrases dans une balance, et fait plus d'attention aux mots qu'aux

---

(*a*) *Nulla magis omnibus displicent, quamque sic fiunt unquam omnibus placeant.*

Panég. 76.

(*b*) *Habes amicos quia amicus ipse es. Neque enim alia subjectis, ita amor imperatur. Neque est nullus affectus eam erectus et liber, et dominationis impatiens, nec qui magis vires exigat. Potest fortasse princeps inique, potest tamen odio esse nonnullis, etiamsi ipse non oderit : amari, nisi ipse amet, non potest.*

Panég. 83.

idées. Il importe encore plus, je crois, d'être bon citoyen, qu'excellent orateur ; et s'il est utile de ne pas corrompre le goût, il vaut encore mieux ne pas corrompre les hommes et les princes.

CHAPITRE XV.

De Tacite. D'un éloge qu'il prononça étant consul ; de son éloge historique d'Agricola.

Quoique Tacite n'ait composé aucun panégyrique de prince, cependant l'ordre des temps, la liaison des idées, le mérite de ce grand homme et le caractère particulier de ses ouvrages, semblent exiger que nous en parlions ici. On se rappelle le mot d'un officier français qui, à la tête d'une compagnie de gardes, venoit d'assister à la dédicace d'une des statues de Louis XIV ; en revenant, il passa avec sa troupe devant la statue de Henri IV : « Mes » amis, dit-il, saluons celui-ci, il en vaut » bien un autre », et en même-temps il fit baisser les drapeaux jusqu'à terre. Dans cette revue des écrivains, Tacite mérite d'être traité avec le même honneur. Pour peu qu'on soit sensible, à son nom l'imagination s'échauffe et l'ame s'élève. Si on demande quel est l'homme qui a le mieux peint les vices et les crimes, et qui inspire mieux l'indignation et le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes,

je dirai, c'est Tacite ; qui donne un plus saint respect pour la vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers, ou sous les coups d'un bourreau, c'est Tacite ; qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampoient, flattoient, pilloient et corrompoient à la cour des empereurs, c'est encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. Philippe II, Henri VIII et Louis XI, n'auroient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque, sans une espèce d'effroi.

Si de la partie morale nous passions à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères ; qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique ; a mieux tiré de grands résultats des plus petits événemens ; a mieux fait à chaque ligne dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles ; a mieux surpris la bassesse qui se cache et s'enveloppe ; a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentimens et les actions, tous les mouvemens que l'ame se dissimule ; a mieux tracé le mélange bizarre des vertus et des vices, l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires ; la férocité froide et sombre dans Tibère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécile dans Claude, la férocité sans frein comme sans honte dans Néron, la férocité hypocrite

hypocrite et timide dans Domitien, les crimes de la domination et ceux de l'esclavage, la fierté qui sert d'un côté pour commander de l'autre, la corruption tranquille et lente, et la corruption impétueuse et hardie, le caractère et l'esprit des révolutions, les vues opposées des chefs, l'instinct féroce et avide du soldat, l'instinct tumultueux et foible de la multitude, et dans Rome la stupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur, sont également indifférens, et qui sans choix, sans regret, sans désir, assis aux spectacles, attend froidement qu'on lui annonce son maître; prêt à battre des mains au hasard à celui qui viendra, et qu'il auroit foulé aux pieds, si un autre eût vaincu ? Enfin, dix pages de Tacite apprennent plus à connoître les hommes, que les trois quarts des histoires modernes ensemble. C'est le livre des vieillards, des philosophes, des citoyens, des courtisans, des princes. Il console des hommes, celui qui en est loin; il éclaire celui qui est forcé de vivre avec eux. Il est trop vrai qu'il n'apprend pas à les estimer : mais on seroit trop heureux que leur commerce à cet égard, ne fût pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de son éloquence, elle est connue; en général ce n'est pas une éloquence de mots et d'harmonie, c'est une éloquence d'idées qui se succèdent et se heurtent; il semble par tout que la pensée se resserre pour occuper moins d'espace; on ne la prévient jamais, on ne fait que la suivre; souvent elle ne se déploie pas toute entière, et elle ne se montre, pour

ainsi dire, qu'en se cachant. Q'on imagine une langue rapide comme les mouvemens de l'ame; une langue qui, pour rendre un sentiment, ne le décomposeroit jamais en plusieurs mots; une langue dont chaque son exprimeroit une collection d'idées; telle est presque la perfection de la langue romaine dans Tacite. Point de signe superflu, point de cortége inutile. Les pensées se pressent et entrent en foule dans l'imagination, mais elles la remplissent sans la fatiguer jamais. A l'égard du style, il est hardi, précipité, souvent brusque, toujours plein de vigueur; il peint d'un trait; la liaison est plus entre les idées qu'entre les mots; les muscles et les nerfs y dominent plus que la grâce; c'est le Michel-Ange des écrivains; il a sa profondeur, sa force, et peut-être un peu de sa rudesse.

Nous savons qu'il exerça pendant la plus grande partie de sa vie la profession d'orateur, et il ne s'appliqua à l'histoire que dans sa vieillesse. Etant consul sous Nerva, il prononça l'éloge funèbre de Virginius; c'est ce même général qui avoit refusé trois fois l'empire, qui, par-là déplut aux armées dont il méprisa la haine, qui les fit obéir en dédaignant leur présent, et qui vécut tranquille et respecté sous six empereurs, quoiqu'il n'eût tenu qu'à lui d'être à leur place. Pline le jeune, dont Virginius avoit été le tuteur et l'ami, en parle avec transport dans plusieurs de ses lettres. « Il a joui trente ans de sa gloire, nous dit-il; » il a vu des poëmes composés en son hon» neur, il a lu lui-même son histoire, et la

» postérité a commencé pour lui de son vivant. » Sa pompe funèbre, ajoute t-il, a honoré » le prince, son siècle, Rome et la tribune » romaine; et il n'a rien manqué au bonheur » de sa vie, car il a été loué après sa mort » par le plus éloquent des hommes (*a*) ».

Un tel éloge, prononcé par Tacite, devoit être intéressant; mais nous ne l'avons plus : heureusement il nous reste de lui le chef-d'œuvre et le modèle de tous les éloges historiques, c'est sa vie d'Agricola.

Le début, qui est d'une grande beauté, est d'une éloquence tout-à-la-fois simple et forte; il y parle de l'ancien usage de célébrer les grands hommes, de l'indifférence de son siècle pour ceux qui l'honorent, du danger de louer la vertu sous les tyrans, des effets de l'oppression, qui fait mourir les arts en étouffant le génie : « Le dernier siècle, dit-il, a vu » ce qu'il y avoit d'extrême dans la liberté, le » nôtre a vu ce qu'il y a d'extrême dans l'es- » clavage. Les recherches des délateurs nous » ont ôté jusqu'à la liberté de parler et d'enten- » dre, et nous eussions perdu le souvenir même » avec la voix, s'il étoit aussi facile à l'homme » d'oublier que de se taire (*b*) ». Il se représente ensuite, au sortir du règne de Domitien, comme échappé aux chaînes et à la mort, survivant aux autres, et, pour ainsi dire, à lui-même, privé de quinze ans de sa vie, qui se

(*a*) PLIN. *Epist. lib.* 1.
(*b*) *Agric.* 2.

sont écoulés dans l'inaction et le silence, mais voulant du moins employer les restes d'un talent foible et d'une voix presque éteinte, à transmettre à la postérité et l'esclavage passé, et la félicité présente de Rome : « En attendant, » dit-il, je consacre ce livre en l'honneur » d'Agricola mon beau-père ; et dans ce projet, » ma tendresse pour lui me servira ou d'excuse, ou d'éloge (*a*) ». Alors il parcourt les principales époques de la vie de son héros, peignant partout comme il sait peindre, et montrant un grand homme à la cour d'un tyran, coupable par ses services même, forcé de remercier son maître de ses injustices, et obligé d'employer plus d'art pour faire oublier sa gloire, qu'il n'en avoit fallu pour conquérir des provinces et vaincre des armées. « On hait, » dit Tacite, ceux qu'on a offensés. Domitien, » naturellement féroce et d'autant plus implacable dans sa haine qu'elle étoit plus cachée, étoit cependant retenu par la prudence et la modération d'Agricola ; car il » n'affectoit point ce faste de vertu et ce vain » fanatisme qui, en bravant tout, veut attirer » sur soi l'œil de la renommée ; que ceux qui » n'admirent que l'excès, sachent que même » sous de mauvais princes, il peut y avoir de » grands hommes, et qu'une vertu calme et » modeste, soutenue par la fermeté et les talens, peut parvenir à la gloire, comme ces » hommes qui n'y marchent qu'à travers les » précipices, et achèvent la célébrité par

(*a*) *Agric.* 3.

» une mort éclatante, mais inutile à la pa-
» trie (*a*) ».

Toutes les fois que Tacite parle des vertus d'Agricola, son ame fière et ardente paroît s'adoucir un peu; mais il reprend la mâle sévérité de son pinceau pour peindre le tyran soupçonné d'avoir fait empoisonner ce grand homme, s'informant avec une curiosité inquiète, des progrès de sa maladie, attendant sa mort de moment en moment, et osant feindre de la douleur, lorsqu'assuré qu'Agricola n'est plus, il est enfin tranquille sur l'objet de sa haine. L'orateur (car Tacite l'est dans ce moment) félicite Agricola de sa mort; il n'a point vu les derniers crimes du tyran, il n'a point vu ces temps où Domitien, las de verser le sang goutte à goutte, frappa, pour ainsi dire, la république et Rome d'un seul coup, lorsque le sénat se vit entouré d'assassins, quand le tyran lui-même, spectateur des meurtres qu'il ordonnoit, jouissoit de la pâleur des mourans, et calculoit, au milieu des bourreaux, les soupirs et les plaintes : « Tu as été
» heureux, lui dit-il; mais ta fille et moi, qui
» nous consolera d'avoir perdu un père! qui
» nous consolera de n'avoir pu, dans ta mala-
» die, te rendre les devoirs et les soins les plus
» tendres, de n'avoir pu te serrer dans nos bras,
» nous rassasier d'une vue si chère, recueillir
» de ta bouche mourante tes derniers soupirs
» et tes derniers avis? Sans doute, ô le meil-
» leur des pères! puisque tu avois auprès

(*a*) *Agric.* 42.

» de toi une épouse qui t'adoroit, tu as reçu
» les honneurs qui étoient dus à ta cendre ;
» cependant moins de larmes ont coulé sur ta
» tombe, et tes yeux, en se fermant, ont dé-
» siré quelque chose. S'il est un séjour pour
» les ombres vertueuses, si, comme le disent
» nos sages, les ames des grands hommes sur-
» vivent à leurs cendres, oh ! repose en paix,
» fixe les yeux sur ta famille, fais cesser nos
» plaintes et nos lâches soupirs, pour nous
» élever à la contemplation de tes vertus. Non,
» elles ne doivent point être outragées par des
» pleurs, c'est en les admirant, et si notre
» foiblesse n'est pas au-dessous d'un grand
» modèle, c'est en les imitant surtout que
» nous devons les honorer : voilà l'hommage
» qui t'es dû. Moi-même, quand j'exhorterai
» ton épouse et ta fille à honorer ta mémoire,
» je leur dirai de se rappeler sans cesse et tes
» actions et tes discours, d'embrasser ta re-
» nommée, et, pour ainsi dire, ton ame, plu-
» tôt que de vaines statues ; non que je veuille
» défendre de reproduire sur le marbre ou l'ai-
» rain, les traits des grands hommes ; mais ces
» images sont mortelles, comme ce qu'elles
» représentent, au lieu que l'empreinte de
» l'ame est éternelle. Ce n'est point par l'art,
» ce n'est point par de vils métaux qu'on peut
» représenter l'ame d'un grand homme, c'est
» par notre conduite et par nos mœurs, etc. (*a*) »

Dans cet ouvrage qui est, comme on le voit, un véritable éloge, Tacite a réuni la philoso-

(*a*) *Agric.* 45, 46.

phie à l'histoire, et l'histoire à l'éloquence ; on y retrouve à chaque ligne l'ame d'un citoyen qui porte tout le poids du malheur de la vertu, et qui, en peignant les maux de sa patrie, les éprouve une seconde fois. Toute la fin est d'un pathétique tendre, mais en même-temps plein de noblesse. Il semble que Tacite, fatigué des émotions douloureuses et profondes que lui a données l'indignation du crime et le spectacle de la cour d'un tyran, cherche, pour écarter ces images, à se reposer sur les sentimens les plus doux de la nature : c'est la sensibilité d'un grand homme qui tout-à-la-fois vous attendrit et vous élève.

CHAPITRE XVI.

Des sophistes grecs ; du genre de leur éloquence et de leurs éloges ; panégyriques depuis Trajan jusqu'à Dioclétien.

Tandis que dans Rome Tacite écrivoit l'histoire, que Pline célébroit Trajan, que Quintilien professoit l'éloquence, que Martial cultivoit la poësie légère, que Stace chantoit les héros, et Juvénal, ardent et sombre, poursuivoit, avec le glaive de la satyre, les crimes des Romains, à l'autre extrémité de l'empire, dans l'Ionie, la Grèce et une partie de l'Asie, les orateurs grecs, qu'on nommoit sophistes, jouoient le plus grand rôle, et remplissoient

quelquefois de l'admiration de leur nom les villes et les provinces ; ce qui les distinguoit, c'étoit l'art de parler sur-le-champ avec la plus grande facilité. Cet art étoit né dans les plus beaux siècles de la Grèce, et convenoit à l'imagination ardente et légère d'un peuple que le sentiment et la pensée frappoient rapidement, et dont la langue féconde et facile sembloit courir au-devant des idées. Gorgias, né en Sicile, avoit le premier donné cet exemple dans Athènes ; Critias et Alcibiade, encore jeunes, Thucidide et Périclès, déjà vieux, venoient l'entendre et l'admiroient ; Eschine, le rival et l'ennemi de Démosthène, eut le même talent. Dans ces sortes de discours, il étoit, dit-on, plein de chaleur et de genie et sembloit inspiré comme le prêtre qui rendoit les oracles. Cet art fut cultivé depuis avec beaucoup de succès, et sous les empereurs, il procura la plus grande célébrité à ceux qui s'y exercèrent. Athènes, Alexandrie, Tarse, Smyrne, Ephèse et Bysance étoient des écoles sans cesse ouvertes ; là, se formoient et régnoient ces orateurs ; ils parcouroient les villes les plus célèbres de l'Europe et de l'Asie. A leur arrivée, le peuple s'assembloit en foule dans les places publiques, ou dans les portiques du temple ; on leur donnoit un sujet, et ils parloient au bruit des applaudissemens ; souvent ils commençoient par prononcer l'éloge de la ville ; c'étoit eux qu'on envoyoit en ambassade vers les empereurs ; ils arrivoient à Rome précédés par leur renommée, et souvent le prince leur accordoit des priviléges, des exemptions de charges,

charges, et quelquefois les premières dignités de l'empire. Les peuples leur élevoient des statues; on plaçoit leur image dans les temples, et leur patrie les nourrissoit aux dépens de l'état.

On conçoit que la plupart de ces orateurs ou sophistes, dont l'art et le talent étoit de s'affecter avec rapidité de tous les sujets, devoient avoir une imagination vive et un esprit enthousiaste; l'un, nommé par la ville de Smyrne pour aller en ambassade vers un empereur, adresse sur-le-champ une prière aux dieux, pour qu'ils lui accordent l'éloquence d'un de ses rivaux; un autre ne méditoit jamais que la nuit. « O nuit! disoit-il, je t'invoque; parmi toutes les divinités, nulle ne parle plus puissamment au cœur de l'homme que toi ». Un autre, qui conseilloit de fuir les villes et sentoit que la situation des lieux influe sur l'ame » : Habite et parcours les montagnes, disoit-il, le soleil les frappe de ses premiers rayons; les derniers rayons du soleil reposent sur elles; élève-toi vers les cieux, sors de l'ombre, et respire la lumière et la pureté du jour »; un autre, après la mort de son épouse, ramasse tous les ornemens qui servoient à sa parure, et les suspend dans un temple pour les consacrer à la divinité du lieu.

Le plus célèbre d'entr'eux fut Hérode Atticus; il descendoit de Miltiade, avoit eu un de ses ancêtres consul à Rome, fut lui-même consul, devint le maître de Marc-Aurèle, et posséda des richesses immenses; mais il préféroit à tous ces titres la gloire de parler sur-le-

champ d'une manière éloquente : il reçut des leçons d'un fameux orateur de Smyrne, et pour premier essai prononça sur-le-champ l'éloge de son père. Dans sa première jeunesse, désespéré d'être resté court devant un empereur, il veut s'aller précipiter dans le Danube. Il avoit un ami qu'il aimoit tendrement, il lui fait élever une statue, et grave au bas une imprécation contre ceux qui abattroient la statue de son ami. Enfin, dans sa vieillesse, menacé par un homme puissant : « Ne sais-tu pas, lui dit-il, qu'à mon âge on ne craint plus » ?

Mais par quel art ces hommes singuliers pouvoient-ils parvenir à parler sur-le-champ avec éloquence sur toutes sortes de sujets ? Cet art, outre une imagination très-vive et prompte à s'enflammer, supposoit encore en eux des études très-longues ; il supposoit une étude raisonnée de la langue et de tous ses signes, l'étude approfondie de tous les écrivains, et surtout de ceux qui avoient dans le style, le plus de fécondité et de souplesse ; la lecture assidue des poëtes, parce que les poëtes ébranlent plus fortement l'imagination, et qu'ils pouvoient servir à couvrir le petit nombre des idées par l'éclat des images ; le choix particulier de quelque grand orateur avec qui leur talent et leur ame avoient plus de rapport ; une mémoire prompte, et qui avoit la disposition rapide de toutes ses richesses pour servir leur imagination ; l'exercice habituel de la parole, d'où devoit naître l'habitude de lier rapidement des idées ; des méditations profondes sur tous les

genres de sentimens et de passions ; beaucoup d'idées générales sur les vertus et les vices, et peut-être des morceaux d'éclat et prémédités, une étude réfléchie de l'histoire et de tous les grands événemens que l'éloquence pouvoit ramener; des formules d'exorde toutes prêtes et convenables aux lieux, aux temps, à l'âge de l'orateur ; peut-être un art technique de classer leurs idées sur tous les objets, pour les retrouver à chaque instant et sur le premier ordre; peut-être un art de méditer et de prévoir d'avance tous les sujets possibles, par des divisions générales ou de situations, ou de passions, ou d'objets politiques, ou d'objets de morale, ou d'objets religieux, ou d'objets d'éloge et de censure ; peut-être enfin la facilité d'exciter en eux, par l'habitude, une espèce de sensibilité factice et rapide, en prononçant avec action des mots qui leur rappeloient des sentimens déjà éprouvés, à-peu-près comme les grands acteurs qui, hors du théâtre, froids et tranquilles, en prononçant certains sons, peuvent tout-à-coup frémir, s'indigner, s'attendrir, verser et arracher des larmes : et ne sait-on pas que l'action même et le progrès du discours entraîne l'orateur, l'échauffe, le pousse, et, par un mécanisme involontaire, lui communique une sensibilité qu'il n'avoit point d'abord ?

Tel étoit probablement l'art de ces orateurs ; mais pour savoir quel étoit ou pouvoit être le genre de leur éloquence, il faut considérer tout ce qui pouvoit influer sur elles. La plupart des sophistes habitoient dans Athènes, ou dans

les villes Grecques de l'Asie ; alors Athènes étoit esclave ; la tribune où avoit harangué Démosthène étoit brisée : Athènes avoit perdu l'orgueil, les espérances, les craintes. Des monumens de sa grandeur passée, et la triste monotonie de la servitude présente, voilà ce qui lui restoit. Cependant sa légéreté qui autrefois se mêloit à de grandes choses, s'amusoit des petites, et l'imagination de ses citoyens, impuissante et active, leur donnoit cette espèce d'inquiétude et de mouvement qui naît de la foiblesse jointe au souvenir de la force. Qu'on pense au genre d'éloquence qui devoit naître d'une telle situation, et du caractère d'un peuple qui, extrême dans l'esclavage comme dans la liberté, mettoit la même impétuosité à flatter ses maîtres ou ses tyrans, qu'elle en auroit mis autrefois à les combattre.

A l'égard des villes grecques de l'Asie, elles n'avoient pas même de souvenir de grandeur. Placées dans les plus beaux temps à la porte de la servitude et sous la main des satrapes, à peine avoient-elles respiré l'air de la liberté. D'ailleurs la douceur et la mollesse du climat avoient produit un genre d'éloquence amolli comme les habitans. Il semble que cette espèce de vigueur qui donne un mouvement rapide à l'esprit et du nerf aux idées, ait toujours manqué à l'Asie. Le voisinage du despotisme, l'influence même du ciel, la multitude des sensations douces et calmes, plus de sensibilité pour les plaisirs, moins de disposition à l'exercice violent et

actif de la pensée, et le désir d'un certain repos de l'ame, tout cela ensemble, dans des climats plus chauds, à dû nuire à l'éloquence; aussi les orateurs d'Europe ont eu sur les orateurs de l'Asie les mêmes avantages que les guerriers du nord eurent de tout temps sur ceux du midi.

D'ailleurs, pour être vraiment éloquent, il faut un sujet qui intéresse l'orateur, il faut un peuple qui s'intéresse au sujet. Les orateurs de l'ancienne Grèce défendoient, tout en parlant, de grands intérêts. Démosthène sur la tribune entendoit derrière lui les chaînes que traînoit l'ambition des tyrans; il avoit sa liberté et celle de son pays à défendre; mais pour les sophistes, tout étoit fiction, mensonge. Il s'agissoit d'amuser un peuple oisif et d'attirer quelques battemens de mains à l'orateur.

Ces applaudissemens même dont ils étoient si jaloux, et après lesquels ils couroient, devoient corrompre leur éloquence. Tout homme qui veut être applaudi, dénature sa pensée; ou il en cache une partie pour faire davantage briller l'autre, ou il saisit un rapport qui étonne et qui est plus singulier que vrai; ou il détache ce qui devroit être fondu dans l'ensemble, et le met en saillie, ou pour avoir l'air de s'élever et de voir de plus haut, il généralise un sentiment qui ne conserve sa force qu'autant qu'il est lié à une situation; ou il ajoute au sentiment même, et pour étonner il exagère, ou par une expression recherchée il veut donner une tournure fine à ce qui

devroit être simple ; ou il tâche d'unir la finesse à la force pour surprendre par l'assemblage de deux qualités contraires, ou enfin pour arrêter et fixer partout l'attention, il multiplie les détails et néglige la grandeur et la marche de l'ensemble. Il suit de-là que toute éloquence qui ne se propose que de faire battre des mains, doit être, à la longue, froide, fausse et médiocre.

La coutume même et la nécessité de parler sur-le-champ, quelque piquante qu'elle dût être, et de quelques études qu'elle fût précédée, devoit nuire au véritable goût de l'éloquence. On pardonnoit trop aisément à la petitesse des plans, au peu d'étendue des idées, au défaut de coloris, à la multitude des mots, à la foiblesse et au peu d'énergie des sentimens. L'orateur corrompoit le goût du peuple, et l'indulgence du peuple corrompoit l'orateur. De-là sans doute les reproches qu'on a fait de tout temps à l'éloquence des sophistes, malgré les talens, les succès et la prodigieuse célébrité de quelques-uns d'entr'eux. C'est pour ces raisons qu'aucun de ces Grecs n'a égalé ni Tacite, ni Quintilien, ni Pline ; mais il faut y ajouter encore la différence du séjour.

Rome étoit le centre de tous les mouvemens ; c'étoit-là que se réunissoient tous les grands spectacles, les grands intérêts, les grandes passions. Un homme qui faisoit le sort du monde, une cour où l'on se rendoit de toutes les extrémités de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, les caprices d'un tyran

qui pouvoient faire trembler cent nations, une servitude même qui avoit quelque chose d'auguste, parce qu'elle étoit partagée par l'univers; enfin la grandeur romaine qui respiroit de toute part, même à travers les ruines de la liberté, tout ce spectacle, au moins dans les premiers siècles de l'empire, agitoit fortement les esprits et les ames. L'orateur, le philosophe et le poëte devoient donc avoir l'ame bien plus exercée à Rome, et être bien plus réveillés par le mouvement et le choc des idées, qu'au fond de la Grèce et de l'Asie, où les impressions arrivoient affoiblies par la distance.

Les défauts même des écrivains devoient être différens. A Rome, tout devoit tendre à un certain excès, et dans les villes Grecques à une certaine mollesse. La corruption du goût, qui naît des vices et des passions fortes, est différente de celle qui naît du défaut d'énergie, et de l'oisiveté qui s'amuse de tout; l'une fait trop d'efforts, l'autre n'en fait pas assez : ainsi l'une exagère, l'autre affoiblit, et par-là même peut-être le goût à Rome étoit plus près d'une décadence entière que dans la Grèce et dans l'Asie; car celui qui ne va pas où il peut aller, est bien plus près de la nature que celui qui est emporté au-delà. En fait de goût, il faut moins de force pour remonter au but, que pour y redescendre.

Parmi ces orateurs ou sophistes grecs dont nous venons de parler, un très grand nombre composèrent des éloges de particuliers, de

villes et d'empereurs. Il nous en reste un sur Trajan, mais dans un genre tout-à fait différent de celui de Pline. L'auteur étoit Dion Chrysostôme, surnommé ainsi à cause de son éloquence. Il parut à Rome sous Domitien; mais comme il avoit autant de vertu que d'éloquence, il eut, ou le courage, ou le malheur de déplaire. Dans un pays d'esclaves, il fut libre; et parmi les mensonges des cours, il fut vrai. Dès que la vérité condamne, elle est regardée comme un outrage, et bientôt comme un crime. Sur le point d'être proscrit, il fut obligé de fuir. Il déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville, et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, ou à cultiver des jardins, maniant tour-à-tour la charrue et la bèche, et honorant cet état par son courage. De toute sa fortune, il ne lui restoit qu'un dialogue de Platon, et une harangue de Démosthène, qu'il portoit par tout avec lui. Il parcourut ainsi la Mœsie et la Thrace, pénétra jusque chez les Scythes, se fit quelquefois admirer par des peuples barbares, et se fixa enfin, pendant la plus grande partie de son exil, chez les Gêtes. Ainsi un philosophe, pour avoir dit la vérité à Domitien, vécut exilé à-peu-près dans les mêmes lieux où, quatre-vingts ans auparavant, Ovide avoit été forcé de vivre et de mourir, pour avoir surpris les débauches obscures de cet autre tyran qu'on nomme Auguste.

Lorsque Domitien périt, Dion étoit en habit de

de mendiant dans un camp de l'armée romaine, inconnu à tout le monde, et s'y occupant des travaux les plus pénibles. L'armée, en apprenant le meurtre de l'empereur, étoit prête à se révolter; tout-à-coup Dion jette les haillons qui le couvroient, s'élance sur un autel, et de-là s'adressant aux soldats : *enfin le sage Ulysse à quitté ses lambeaux* (*a*), dit-il; poursuit, se fait connoître, parle avec la plus grande éloquence, apaise la sédition et calme l'armée. Nerva avoit pour lui la plus grande estime, et le combla d'honneurs; mais ce qui le touchoit encore plus, c'étoit la tendre amitié de ce prince; car les honneurs ne sont que le besoin des ames vaines, mais l'amitié est le besoin des ames sensibles. On remarque que Trajan fut l'ami de Plutarque, de Tacite, de Pline et de Dion : cela devoit être; on ne hait que ceux dont on redoute le mépris; et Trajan n'avoit à rougir aux yeux ni de la raison, ni de la vertu.

Dion composa quatre discours sur les devoirs des rois : il y en a un surtout qui peut passer pour un veritable panégyrique de Trajan. Il n'a point cette éloquence ingénieuse et brillante de Pline : mais le tour des éloges est plus adroit; il loue en paroissant ne donner que des préceptes; et sous prétexte de dire ce que doit être un grand homme, il dit en effet ce qu'a été Trajan. La fin de ce discours est une fiction moitié poëtique et moitié mo-

(*a*) Vers de l'Odyssée.

rale, dans le goût de celles de Lucien. Dion y peint Trajan sous l'emblême d'Hercule. Le messager des dieux descend du ciel pour instruire ce héros, et le conduit sur une montagne inaccessible et bordée de précipices. De cette montagne s'élèvent deux sommets : l'un qui touche les cieux, est environné d'un jour pur et serein; l'autre beaucoup plus bas, s'arrête au milieu des tonnerres et des nuages. Ces deux sommets sont le séjour de la tyrannie et de la royauté. Les deux déesses habitent chacune dans leur temple. Celui de la tyrannie est une citadelle ensanglantée. Son trône est très-haut, mais sous ce trône est un abyme. Son visage est ardent et sombre, son œil inquiet, ses manières sauvages. Elle est à-la-fois audacieuse et lâche, insolente et timide. Elle menace et pâlit; elle arrache de l'or et le dissipe. Auprès d'elle est la flatterie en habit d'esclave, qui lui sourit et qui la perd, et qui conspire en caressant. L'autre déesse a une figure pleine de majesté et de charmes. Son trône est éclatant, sa robe est blanche, son sceptre d'une matière brillante et pure. Elle avoit autour d'elle des monceaux d'or et de fer, mais elle leur préfere les fruits et les moissons. Près d'elle est la justice, dont le regard est à-la-fois imposant et doux; le génie du gouvernement, attentif et sévère; la paix qui sourit avec grâce, et la raison sage qui sert de ministre : et la loi en cheveux blancs, portant un sceptre d'or, et dont rien ne peut combattre la force. Hercule, après avoir vu les deux déesses, se passionne pour celle-ci

et s'indigne contre l'autre, qu'il voudroit précipiter du haut de son rocher. Les dieux, pour récompense, lui donnent l'empire de l'univers, et il va par tout combattre les malheurs et le crime. Telle est la fin de ce discours qui est adressé à Trajan même, et où l'on reconnoît par tout le héros qu'il a voulu peindre ; on peut dire que c'est une espèce d'éloge allégorique. La louange y est d'autant plus piquante qu'elle se cache : ainsi déguisée, elle ressemble moins à la flatterie de la part de l'orateur, elle fait moins rougir le grand homme qui l'a méritée et craint de l'entendre; et à l'égard de celui qui ne seroit que vain au lieu d'être grand, elle lui épargneroit encore l'embarras pénible d'être modeste.

Nous n'avons point de panégyrique d'Antonin, qui cependant valoit bien la peine d'être loué ; nous savons seulement qu'un orateur grec, nommé Gallinicus, auteur de plusieurs autres éloges, avoit fait le panégyrique de ce prince ; mais rien de cet orateur ne nous est resté que son nom.

Aristide, orateur grec de la Mœsie, et qui vivoit dans le même temps, composa un éloge d'Athènes, un de Rome et un panégyrique de Marc-Aurèle ; nous les avons encore. Il étoit établi à Smyrne et y jouissoit de la plus grande réputation. Marc-Aurèle, arrivé dans cette ville, fut curieux de l'entendre. Il remarqua qu'il n'avoit point paru dans la foule des courtisans, et le demanda. Le lendemain Aristide parut. Il s'excusa sur son travail, de ce qu'il

n'avoit point vu l'empereur la veille. Ce prince lui proposa un sujet, et il fut charmé de son éloquence. Aristide parcourut l'Italie, l'Égypte, une partie de la Grèce, et eut par tout des succès. Smyrne ayant été renversée par un tremblement de terre, les habitans le prièrent d'écrire à l'empereur. Il fit à Marc-Aurèle une peinture touchante des malheurs de cette ville; Marc-Aurèle attendri, fit rebâtir Smyrne et les habitans élevèrent une statue de bronze à l'orateur. Cette statue subsiste encore; elle est assise et drapée, et placée dans la bibliothèque du Vatican, à Rome. Malheureusement les ouvrages d'Aristide démentent un peu cette réputation et ces honneurs. On auroit pu lui dire : ou brise ta statue, ou anéantis tes ouvrages. Son panégyrique de Marc-Aurèle, surtout, est trop inférieur au sujet. On n'y trouve ni élévation, ni chaleur, ni sensibilité, ni force. L'éloquence en est foible, et la philosophie commune. Je défie tout homme sensible de penser une heure à Marc-Aurèle, et de ne pas faire mieux.

Il y a apparence que dans le même temps ce prince fut loué par un homme plus digne de lui; c'étoit Cornélius Fronto, un des plus fameux orateurs qu'il y ait eu à Rome. Nous n'avons rien de ses ouvrages, mais Macrobe dans ses saturnales, Ausone dans son panégyrique, S. Jérôme et Sidoine Apolinaire dans leurs lettres, en parlent avec la plus grande estime. Ce qui prouve qu'il n'étoit pas médiocre, c'est qu'il avoit un genre d'éloquence à lui, et que comme les peintres célèbres, il

fit une école. Ceux des Romains qui jugeoient au lieu d'écrire, et se contentoient d'apprécier les talens sans en avoir, en classant leurs orateurs, citoient Cicéron pour l'abondance, Saluste pour la précision, Pline pour l'agrément, Fronto pour une certaine gravité austère. Antonin le choisit pour donner des leçons à Marc-Aurèle sur le trône, lui fit élever une statue; de plus, il le nomma consul : ainsi il eut tous les honneurs qui supposent et augmentent la réputation. Nous n'avons qu'une seule phrase de son panégyrique ; elle nous a été conservée dans un autre ouvrage de ce genre, prononcé cent cinquante ans après. On doit estimer l'orateur qui loua un grand homme; mais on souhaiteroit que ce grand homme n'eût pas souffert qu'on le louât de son vivant.

Ce fut ainsi que pensa un général romain, qui vingt ans après fut proclamé empereur en Syrie : c'étoit Pescéninus Niger. Il avoit pour lui son armée, le sénat et le peuple ; mais Septime Sévère l'écrasa par son activité. Dès que Niger fut proclamé, aussitôt un de ces hommes qui se hâtent les premiers d'être vils, dès qu'un autre devient puissant, composa son panégyrique, et voulut le lui réciter. Niger le regarda en pitié, et voici sa réponse : « Orateur, faites-nous l'éloge de Marius, » ou d'Annibal, ou de quelqu'autre grand » homme qui ne soit plus, et dites-nous ce » qu'il a fait, pour que nous l'imitions ; car » louer des vivans, est intérêt ou foiblesse, » et surtout louer les princes, dont on espère,

» dont on craint, qui peuvent donner, qui » peuvent mettre à mort, qui peuvent pros» crire. Pour moi, vivant, je veux être aimé; » et loué, quand je ne serai plus ». Celui qui parloit ainsi méritoit de vaincre en disputant le trône.

On trouvera depuis le même sentiment dans ce jeune Alexandre Sévère qui, empereur à treize ans, et mort à vingt six, élevé par une mère qui étoit un grand homme, fut à-la-fois ferme et sensible, et joignit toutes les vertus avec toutes les grâces. Il se moquoit hautement de tous ces panégyriques de princes; et pendant treize ans qu'il régna, il ne voulut jamais souffrir qu'on lui rendît un honneur qui lui paroissoit plus ridicule encore que dangereux: mais dans ses momens de loisir, il célébroit lui-même les princes les plus vertueux qui avoient régné à Rome. Il chantoit les Antonins, comme Achille chantoit les héros; et ce qui étoit tout-à-la-fois plus difficile et plus grand, il les imitoit.

CHAPITRE XVII.

De l'éloquence au temps de Dioclétien. Des orateurs des Gaules. Panégyriques en l'honneur de Maximien et de Constance Chlore.

Il s'en fallut bien que les successeurs d'Alexandre Sévère pensassent comme lui. Au

temps de Dioclétien, surtout, il se fit une révolution. La pompe de l'Asie effaça pour jamais les anciennes traces des mœurs romaines. Un édit ordonna d'adorer le prince. On multiplia tout ce qui en impose au peuple, et trop d'empereurs se crurent dispensés d'avoir une grandeur réelle. Alors la fureur des panégyriques redoubla, et ils devinrent une étiquette du trône. La poësie, l'éloquence et les arts parurent un peu se ranimer; mais le gouvernement avoit corrompu le génie; et il y a encore plus loin, pour les lettres, du siècle de Constantin à celui de Trajan, que de celui de Trajan à celui d'Auguste. L'un avoit trouvé le point juste où la grandeur se mêle avec le goût; le second eut les excès de la force, le troisième n'eut que les excès de la foiblesse.

Mais ce qui caractérise surtout les orateurs de ce temps, c'est la flatterie la plus basse; c'est ce qui acheva de dénaturer les arts et d'anéantir le goût. Cette révolution s'étoit faite lentement et par degrés dans l'espace de trois siècles, et il étoit impossible qu'elle n'arrivât point. Je ne parle pas de vingt autres causes qui la préparèrent; mais je remarque que dès le premier siècle, la grandeur de l'empire, une puissance qui n'étoit limitée par rien, des fantaisies qui n'avoient de bornes que la puissance, des trésors qu'on ne pouvoit parvenir à épuiser, même en abusant de tout, firent naître dans les princes, je ne sais quel désir de l'extraordinaire qui fut une maladie de l'esprit autant que de l'ame, et qui vouloit franchir en tout les bornes de la nature;

de là cette foule de figures colossales consacrées aux empereurs, la manie de Caligula de faire enlever de toutes les statues des dieux leur tête, pour y placer la sienne ; le palais d'or de Néron où il avoit englouti un quart de Rome, une partie des richesses du monde, et des campagnes, des forêts et des lacs ; la statue d'Adrien élevée sur un char attelé de quatre chevaux, et qui faite pour être placée au sommet d'un édifice, étoit d'une grandeur que nous avons peine à concevoir ; sa maison de campagne, dont les ruines seules aujourd'hui occupent dans leur circonférence, plus de dix milles d'Italie, et où il avoit fait imiter les situations, les bâtimens et les lieux les plus célèbres de l'univers ; enfin le palais de Dioclétien à Spalatro en Illirie, édifice immense partagé par quatre rues, et dont chaque côté avoit sept cents pieds de long. Il semble que ces hommes eussent voulu s'agrandir eux-mêmes, en proportion de l'univers auquel ils commandoient (*a*) ; mais malgré leurs efforts, condamnés à n'être que des hommes, ils agrandissoient leurs images, et tout ce qui sembloit faire partie d'eux-mêmes. C'est à la même idée que tenoit l'apothéose de leurs prédécesseurs ; la fantaisie de se faire adorer de leur vivant ; les temples qu'on leur élevoit dans toutes les parties de l'empire ; la multitude énorme de statues d'or et d'argent, de colonnes et d'arcs de triomphe ; le caractère sacré imprimé à

(*a*) Caligula fut jaloux d'un certain Proculus, qui avoit une figure colossale, et le fit égorger.

leurs

leurs images et jusqu'à leurs monnoies ; le titre de seigneur et de maître que Tibère même avoit rejeté avec horreur, et qui fut commun sous Domitien ; la formule des officiers de l'empereur, qui écrivoient, *voici ce qu'ordonne notre Seigneur et notre Dieu* (*a*) ; et quand les princes, par les longs séjours et les guerres qui les retenoient en Orient, furent accoutumés à l'esprit de ces climats ; la servitude des mœurs, l'habitude de se prosterner, consacrée par l'usage et ordonnée par la loi.

Ainsi, dans la représentation des sentimens, des hommes et des choses, tout, sous les empereurs, fut porté à l'extrême. Il est facile d'examiner l'effet que cet esprit général dut, au bout de trois siècles, produire sur la poësie, l'éloquence et le goût. Il falloit sans cesse forcer l'expression, pour que le langage ne fût point au-dessous des autres arts. Dès qu'il s'agissoit du prince, le peintre, le sculpteur et l'architecte faisoient un dieu : l'orateur ou le poëte qui n'eût fait qu'un homme, eût paru foible ou coupable.

Il est à remarquer que dans ces temps-là, on ne trouve plus de traces de l'éloquence latine, que dans les Gaules. C'étoient des Celtes qui étoient les successeurs d'Hortensius et de Cicéron. Ce peuple, si long-temps libre dans ses forêts, et qui souvent même avoit fait trembler Rome, apprivoisé enfin par un long esclavage, et poli par les vices même de ses vainqueurs, s'étoit livré aux arts, comme au seul charme et

(*a*) *Edictum Domini Deique nostri.* MARTIAL.

au dédommagement de la servitude. A Autun, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, on cultivoit l'éloquence; souvent même les Romains les plus distingués envoyoient leurs enfans dans ces villes pour s'y instruire. Il semble en effet que, depuis Marc-Aurèle, les arts et les lettres pouvoient difficilement habiter dans Rome. Ce ne fut, pendant près de cent ans, que conspirations, assassinats, tyrannie et révolte. Les provinces étoient plus loin de ces orages. On y apprenoit plutôt qu'on ne sentoit, les révolutions du trône. On y avoit moins à craindre, moins à espérer; et les esprits n'étoient pas sans cesse occupés, comme à Rome, par cette espèce de férocité inquiète, que donne l'habitude des dangers et le spectacle des crimes. Les Gaules étoient d'ailleurs remplies d'une foule de Romains. Leur commerce y porta cette culture, et ce goût qui naît d'abord dans les capitales, parce que le goût n'est que le résultat d'une multitude d'idées comparées, et d'une foule d'idées qu'on ne peut avoir que dans l'oisiveté, l'opulence et le luxe. Ajoutez la douceur du climat, et tous les monumens élevés dans ce pays par la grandeur romaine. Tout cela réuni, disposa peu-à-peu les esprits à cette fermentation utile, d'où naît l'amour des lettres et des arts. Mais, comme en même temps il y a dans chaque siècle un caractère qui s'imprime à tout, la servitude de l'Asie s'étendit dans les Gaules, et l'éloquence corrompue et foible n'y fut, comme ailleurs, que le talent malheureux ou d'exagérer quelques vertus, ou de déguiser des crimes. Un défaut naturel dans de pareils

ouvrages, étoit le vide des idées; on employoit de grands mots pour dire de petites choses. Ce n'étoit plus d'ailleurs la langue de Cicéron et d'Auguste; elle étoit altérée. Gaulois, Germains, Espagnols, Sarmates, tous se précipitoient dans la patrie commune. L'univers se mêloit. Ces idiômes barbares corrompoient nécessairement la langue romaine. Formée par des conquérans, elle n'avoit jamais été une langue de philosophes; mais alors elle n'étoit plus même une langue d'orateurs.

Il y en eut pourtant, dans ce siècle, trois de célèbres; ce furent Eumène, Nazaire et Mamertin, tous trois panégyristes de princes, et tous trois comblés de bienfaits par les empereurs: car, si la vérité a souvent nui à ceux qui ont eu le courage de la dire, il faut convenir que la flatterie et le mensonge ont presque toujours été utiles à ceux qui ont voulu échanger leur honneur contre de la fortune.

Mamertin prononça deux panégyriques devant Maximien. Pour bien juger et des discours et de l'orateur, il est bon de se rappeler que Maximien, d'abord paysan, ensuite simple soldat, quand il fut prince voulut avoir un nom, et prit celui d'Hercule. En conséquence, on ne manqua pas de le faire descendre, en droite ligne, de cet Hercule, qui, du temps d'Evandre, étoit venu ou n'étoit pas venu en Italie. Son seul mérite étoit d'aimer la guerre, et d'y réussir. D'ailleurs, dur et impitoyable, avide d'or et de sang, en même-temps féroce et foible, c'étoit un lion à la chaîne, que gouvernoit Dioclétien, et qu'il avoit approché du trône, pour

le lancer de là sur les ennemis de l'empire. Obligé malgré lui d'abdiquer après un règne de vingt ans, n'ayant point assez de force pour supporter le repos, dans son activité inquiète, sans cesse occupé de conjurations et de crimes, il reprit trois fois la pourpre, qui lui fut arrachée trois fois. Il conspira contre Maxence son fils, contre Constantin son gendre, et finit enfin par vouloir rendre sa fille complice de l'assassinat de son époux. N'ayant pu réussir, il se donna la mort ; et le petit-fils d'Hercule se pendit à Marseille. Voilà pourtant l'homme sur lequel nous avons trois pompeux panégyriques. Voilà celui qu'on appelle *Empereur très-sacré*, à qui on parle de sa divinité, du culte qui lui est dû, du palais auguste et vénérable qui lui sert de temple.

Il faut convenir que le premier de ces éloges, prononcés à Trèves, est, d'un bout à l'autre, un chef-d'œuvre d'impertinence et de flatterie.

Le second est plus raisonnable ; il y a moins de mensonges exagérés, moins de ces bassesses qui révoltent. Les louanges sont plus fondées sur les faits. Il y a même en général de l'éloquence, du style, de l'harmonie, mais nulle philosophie et très-peu de goût.

Le troisième, dont on ne connoît pas l'auteur, est curieux, surtout par la manière dont on y traite l'abdication de ce prince, et son retour à l'empire. Il semble que l'univers alloit s'écrouler, si Maximien cessoit d'être empereur. « Il nous est permis, dit l'orateur, de » nous plaindre des dieux, lorsqu'ils négligent

» l'univers. C'est dans ces momens-là que les » grêles ravagent les moissons, que la terre » s'entr'ouvre, que les villes sont englouties; » fléaux qui désolent le monde, non par la » volonté des dieux, mais parce qu'alors leurs » regards ne tombent point sur la terre : voilà, » grand Empereur, ce qui nous est arrivé, lors- » que vous avez cessé de veiller sur le monde » et sur nous. » Ensuite on prouve à Maximien, que, malgré son grand âge, il ne pouvoit sans injustice quitter le fardeau de l'empire; « mais les dieux l'ont permis, lui dit l'orateur, » parce que la fortune, qui n'osoit rien chan- » ger tant que vous étiez sur le trône, désiroit » pourtant mettre un peu de variété dans le » cours de l'univers. » Ensuite on représente Rome désespérée d'avoir perdu un si grand prince; Rome suppliante et à genoux, lui tendant les mains, lui adressant un discours pathétique et touchant, pour le conjurer de vouloir bien encore régner sur elle. On le loue de sa piété céleste, et de ce qu'il a bien voulu se rendre aux instances de la patrie; « Empereur » éternel, tu n'as pu résister aux larmes de » cette mère auguste. » Après cela on le compare au soleil, qui, en remontant sur son char, et de ses propres mains le guidant dans les cieux, a réparé les désordres du monde, embrâsé par l'ignorance de Phaëton. On s'étonne qu'après avoir goûté la douceur et les charmes du repos, il veuille bien se donner encore la peine de commander; et l'on finit par prier sa divinité de vouloir bien, du faîte où elle est placée, veiller sur l'univers, et de sa tête cé-

leste faire quelques signes, pour marquer aux choses humaines le cours de leur destinée.

Il est difficile, je crois, de porter plus loin la démence de l'adulation. Comment un prince n'étoit-il pas révolté de ces lâches mensonges ? Comment n'imposoit-il pas silence au vil orateur ? Mais il y a apparence que, dans ces malheureux, le besoin d'être flattés, étoit pour le moins égal à celui qu'on avoit de les flatter. Il y a, pour ainsi dire, des besoins d'orgueil, comme il y en a de bassesse. Une ame profondément corrompue par le pouvoir, n'a plus de mesure juste, ni pour elle-même, ni pour les autres, et le genre humain tout entier se recule à une distance immense d'elle. Il y a bien, dans une des presqu'îles de l'Inde, un chef de quelques bourgades, qui, assis tranquillement sur sa natte, qu'il appelle son trône, dit froidement aux Européens qui le visitent : « Pour» quoi ne viens-tu pas voir plus souvent *le roi* » *du ciel ?* » et ce roi du ciel, c'est lui.

En suivant l'ordre des temps, nous trouvons un panégyrique prononcé par Eumène pour l'établissement des écoles publiques d'Autun. Eumène, quoiqu'il fût orateur, vivoit à la cour, et il exerçoit une charge considérable dans le palais. Il fut choisi pour ranimer dans Autun, qui étoit sa patrie, le goût de l'éloquence et des arts. Les deux empereurs (*a*) lui écrivirent à ce sujet la lettre la plus honorable. C'est un monument flatteur du respect de la puissance pour les talens. Le discours d'Eumène roule

(*a*) Constance-Chlore et Galerius.

tout entier sur les bienfaits accordés à sa patrie et aux lettres. On respire au moins quand, parmi tant de sujets d'éloges, ou ridicules ou atroces, on en trouve un de raisonnable : mais le sujet du discours est ce qu'il y a de mieux dans le discours même. Il est adressé à un gouverneur de province, que l'orateur ne manque pas d'appeler *vir perfectissime*, c'est-à-dire, *homme très-parfait :* ce titre d'honneur étoit apparemment une leçon adroite, donnée, sous le voile du respect, à un homme puissant.

Quelque temps après, Eumène prononça un autre panégyrique sur les victoires de Constance-Chlore en Hollande, et principalement sur sa conquête en Angleterre. Nous y apprenons que ce prince, en abordant, pour se réduire à la nécessité de vaincre, fit mettre le feu à sa flotte, comme avoit fait un roi de Syracuse, en portant la guerre à Carthage ; comme fit depuis Cortès, en abordant au Mexique. L'histoire ramène souvent les mêmes actions et la même audace dans des hommes et des siècles différens. L'orateur s'étend beaucoup sur des lieux communs de carnage. Il eût mieux fait, je crois, de célébrer les vertus de Constance-Chlore, car il en avoit. Il eût mieux valu dire que sa valeur n'ôtoit rien à son humanité ; qu'empereur il fut modeste et doux ; que maître absolu, il donna, par ses vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas ; qu'il n'eut point de trésor, parce qu'il vouloit que chacun de ses sujets en eût un ; que les jours de fêtes, il empruntoit la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avoit point lui-même ;

qu'il fut humain en religion comme en politique ; et que, pendant tout le temps qu'il régna, tandis que les autres empereurs, persécuteurs des chrétiens, lui donnoient l'exemple d'une superstition inquiète et féroce, il ne fit jamais, dans ses états, ni dresser un échafaud, ni allumer un bûcher. C'eût été là sans doute l'objet d'un panégyrique plus éloquent, et surtout plus utile. Mais il y a des temps où l'on diroit que les grandes vérités morales sont obscurcies. Le genre humain semble en avoir perdu la trace, et il faut des révolutions et des siècles pour l'y ramener.

CHAPITRE XVIII.

Siècle de Constantin. Panégyrique de ce prince.

Nous voici à l'époque de Constantin, c'est-à-dire, un des princes qui ont eu le malheur d'être le plus loués de leur vivant, et celui de tous les hommes qui peut-être a causé les plus grands changemens sur la terre. Avant lui le sort de l'univers étoit comme indécis. Du fond de la Scythie, aux extrémités de l'Espagne, Rome luttoit contre les barbares, et les barbares contre Rome : et depuis trois siècles le christianisme luttoit contre les bourreaux et les Césars. Constantin fit pancher la balance ; en abandonnant Rome, il précipita la chûte de l'Occident ; et livrant l'Italie,

l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne aux barbares, il prépara de loin la constitution actuelle de l'Europe. En créant Constantinople, il donne une nouvelle direction à l'Orient, établit un nouveau centre de commerce, posa certaines barrières, en abaissa d'autres, et fit revivre, ou conserva pendant mille ans, au fond de la Thrace, une partie du goût et des lumières de la Grèce. Enfin, en plaçant le christianisme avec lui sur le trône, il fit la plus grande révolution qu'il y ait jamais eu dans les idées, les lois, les mœurs, l'esprit général des nations, changeant tout ce qui avoit gouverné les hommes jusqu'alors, et devant influer, sans le savoir, sur presque tous les événemens politiques et sacrés de l'histoire moderne; tel fut le sort attaché au règne de Constantin.

Si nous examinons maintenant son caractère et ses qualités personnelles, nous lui trouverons cette ambition sans laquelle un homme n'a jamais donné un grand mouvement à ce qui l'entouroit; cette activité nécessaire à tous les genres de succès, à la guerre surtout, et dans un empire qui embrassoit cent provinces; cette férocité qui étoit le vice général du temps, et qui lui fit commettre des crimes, tantôt d'une barbarie calme, comme le meurtre de son beau frère, celui de son neveu, et celui des rois prisonniers qu'il fit donner en spectacle et déchirer par les bêtes, tantôt des crimes d'emportement et de passion, comme les meurtres de sa femme et de son fils; cet amour du despotisme presqu'inséparable d'une grande puis-

sance militaire et de l'esprit de conquête, et surtout de l'esprit qui porte à fonder un nouvel empire ; un amour du faste, que les peuples prennent aisément pour de la grandeur, surtout lorsqu'il est soutenu par quelques grandes actions et de grands succès ; des vues politiques, sages, et souvent bienfaisantes, sur la réforme des lois et des abus, mais en même-temps une bonté cruelle qui ne savoit pas punir, quand les peuples étoient malheureux et opprimés. En général on trouve dans Constantin un mêlange de qualités qui paroissent se combattre. Il eut l'ame d'un guerrier, et il aima la pompe et la mollesse ; il fut humain dans sa législation, et barbare dans sa politique ; il pardonna des injures, et fit égorger ses parens et ses amis ; il donnoit par humanité, et laissoit piller les provinces par foiblesse. Enfin il y eut des jours où il fut Antonin, il y en eut d'autres où il fut Néron. Il y a apparence que son génie fit ses succès; ses passions, ses crimes ; et le christianisme, ses lois.

Toutes les fois qu'un homme à grand caractère est à la tête d'une nation, les esprits s'agitent, les ames s'élèvent, les lettres et les arts ou fleurissent, ou renaissent, ou font effort pour renaître, ou suspendent leur chûte. C'est ce qui est arrivé sous Périclès, sous Alexandre, sous Auguste, sous Trajan, sous Constantin, sous Charlemagne, sous Charles-Quint, sous Louis XIV. Constantin fit rouvrir les écoles d'Athènes, il honora les lettres, il les cultiva lui-même, mais comme on pouvoit

les cultiver dans son siècle, et parmi les occupations de la guerre et du trône; l'éloquence romaine étoit alors très-affoiblie; l'éloquence grecque se soutenoit. L'Asie étoit devenue le séjour habituel des empereurs, et le langage d'Athènes dominoit dans presque toute l'Asie. D'ailleurs, la naissance du christianisme dans ces climats, le renouvellement du platonisme, l'école d'Alexandrie, le choc des deux religions, le zèle ardent des païens pour attaquer, le zèle des chrétiens pour se défendre, tout dans l'Orient contribuoit à entretenir la culture et le goût; des évêques étudioient Homère; des saints se nourrissoient d'Aristophane; Platon étoit presqu'aussi souvent cité qu'un père de l'église: c'étoit un arsenal ennemi où le christianisme venoit s'armer, et l'on combattoit les fables et la mythologie des Grecs avec l'éloquence des Grecs mêmes.

En même-temps il se fit une révolution qui créa un genre d'éloquence inconnu jusqu'alors, et qui eut dans la suite la plus grande influence. Le droit de parler au peuple assemblé, dans Rome libre, avoit appartenu aux magistrats, et dans Rome esclave, aux empereurs; ce droit faisoit partie de la souveraineté; c'étoit une espèce de magistrature d'autant plus puissante, qu'elle commandoit aux volontés en dirigeant les opinions, et que toute opinion, dans un peuple assemblé, a une force terrible, parce que la force de chacun s'y multiplie par la force de tous. Ce droit, sous Constantin, passa aux ministres des autels; alors les prêtres chrétiens montèrent publiquement dans les chaires, et

les discours religieux succédèrent dans l'empire aux discours politiques.

Du temps de Cicéron et de César, on avoit vu fleurir l'éloquence républicaine animée par la liberté et de grands intérêts; sous les premiers empereurs, une espèce d'éloquence monarchique, fondée sur la nécessité de flatter et de plaire; vers les temps de Marc-Aurèle, l'éloquence des sophistes, qui, n'ayant aucun intérêt réel, étoit un jeu d'esprit pour l'orateur et un amusemet de l'oisiveté pour les peuples. Enfin, dans cette quatrième époque, on vit naître et se développer l'éloquence chrétienne qui tenoit à des idées, des principes et des objets entièrement nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée avec le ciel, un pacificateur entre Dieu et l'homme, un nouvel ordre de justice, une vie à venir et de grandes espérances, ou de grandes craintes au-delà des temps, tel étoit le tableau que cette éloquence présentoit aux hommes. L'orateur qui parloit au nom de Dieu, devoit avoir nécessairement un ton plus auguste. Les idées religieuses, en Asie surtout, et dans l'époque d'une religion naissante, devoient communiquer plus de chaleur à l'imagination. Des principes qui tendoient à élever la foiblesse, à rabaisser l'orgueil, à égaler les rangs par les vertus, devoient donner à l'éloquence un mêlange de force et de douceur; enfin, l'étude et la méditation des livres sacrés, répandirent souvent sur ces discours une teinte orientale, inconnue jusqu'alors aux orateurs de l'empire; d'un autre côté, le mépris d'une

vaine gloire, l'absence des passions, l'impression que l'orateur faisoit souvent par la seule idée du Dieu dont il étoit le ministre; enfin, la persuasion qu'entre les mains de la divinité tous les instrumens sont égaux, durent ou retarder, ou affoiblir les progrès de ce genre d'éloquence. Les orateurs chrétiens, par leurs principes même, devoient négliger l'art. Plusieurs auroient cru outrager la vérité en l'ornant, et affoiblir la cause de Dieu, en recherchant trop les vains secours de l'homme. De tout cela ensemble, dut naître un mêlange de beautés et de défauts, de négligence dans le style et de grandeur dans les idées, quelquefois toute la force et toute l'impétuosité du zèle religieux, quelquefois toute la foiblesse d'une morale froide et monotone, ce qui peut souvent frapper l'imagination, ce qui doit souvent révolter le goût.

Constantin fut loué également par les orateurs des deux religions. Rome païenne en fit un Dieu, Rome chrétienne en fit un saint; il étoit le bienfaiteur de l'une, il étoit pour l'autre un homme tout-puissant et un prince qui avoit eu de grands succès. Son goût pour les sciences multiplia encore ses panégyriques; car c'est une espèce de séduction à laquelle les philosophes même ne résistent pas. Enfin, son règne fut long, ce qui ajoute à cette idolâtrie des des cours, qui naît encore plus de l'habitude que du sentiment. Il ne faut donc pas s'étonner si en Italie, dans la Grèce, dans les Gaules, en Asie, dans les villes, dans les camps, partout les panégyriques le poursuivoient; à chaque

succès, à chaque pas, il étoit puni d'une victoire par un éloge.

De cette foule innombrable, heureusement il ne nous en reste aujourd'hui que six ou sept. Je me donnerai bien de garde de parler de tous, mais il y en a un qui m'a paru assez singulier pour mériter d'être connu. L'orateur commence par dire que jusqu'alors n'ayant pas manqué une occasion de célébrer tout ce qui avoit été fait de grand par la *divinité* de Constantin, il regarderoit comme un sacrilége, de passer sous silence quelque chose de bien plus grand que tout le reste, c'est la victoire sur Maxence. Il sent bien que ses talens sont peu de chose, surtout si on les compare à ceux de tant de célèbres orateurs : « Mais dans un » combat, dit-il, au milieu du son des clairons » et des trompettes, on mêle aussi quelque- » fois le son de la flûte ». Après ce début il entre en matière. Il est étonné que son héros, avec si peu de forces, ait tenté une guerre si importante : « Assurément, lui dit-il, vous avez » quelqu'intelligence secrète avec l'ame uni- » verselle et divine, qui daigne se manifester à » vous seul, tandis que nous, ce sont des dieux » subalternes et du second ordre qui sont char- » gés de nous conduire ». Ensuite il ne peut comprendre qu'il se soit trouvé dans l'univers des hommes qui aient eu l'audace de résister à Constantin : « Eux qui auroient dû, lui dit-il, » céder, je ne dis pas à la présence de votre » divinité, mais en entendant seulement pro- » noncer votre nom ». Bientôt après, ce lâche orateur fait un crime à son héros d'avoir com-

battu lui-même, et de s'être mêlé au milieu des ennemis, d'avoir par-là, dit-il, presque causé la ruine de l'univers. C'est la première fois sans doute qu'un orateur romain a donné des leçons de lâcheté à un prince. C'est bien le moins, quand on fait la guerre pour se disputer un trône, de combattre soi-même, et de se mêler, dans sa propre cause, à ceux qui veulent bien combattre et mourir pour elle. On seroit tenté de se rappeler ici le mot d'un fameux Anglois (*a*) sur Philippe V et l'archiduc, dont aucun ne se trouva à la bataille d'Almanza ; mais ce qui est plus curieux, sans sans doute, et qu'on aura de la peine à croire, l'orateur rapporte de très-bonne foi et propose à Constantin l'exemple d'un prince qui, du haut d'une double échelle, avoit regardé de loin une bataille: « Cet exemple n'est pas no-» ble, dit-il, mais il est sûr ». Après cela, le panégyriste peint son héros qui vole sur les bords du Rhin pour combattre les Francs nos aïeux, et il le loue très-sérieusement « de ce » que vainqueur, il a fait servir le carnage des » vaincus aux amusemens de Rome, de ce qu'il » a embelli de leur sang la pompe des spec-» tacles et donné le délicieux plaisir de voir » dévorer par les bêtes une multitude innom-» brable de prisonniers ; de manière que ces » malheureux en expirant, dit-il, souffroient » encore plus des outrages de leurs vainqueurs, » que des morsures des bêtes féroces et de la » mort même ». Dans quels siècles de férocité et de bassesse de tels panégyriques ont-ils été

(*a*) Milord Péterborough.

écrits ? Et si l'on n'a l'ame tout-à-fait dénaturée ou par le despotisme, ou par la servitude, peut-on, en lisant de pareils éloges, ne point maudire à jamais et l'orateur qui les a donnés, et le prince qui les a soufferts ? Il faut l'avouer, presque tous les orateurs et panégyristes de ce temps-là, sont des renards qui caressent des tigres. Celui-ci finit par parler à Constantin de sa divinité, à laquelle le sénat a consacré une statue d'or. Ensuite il adresse une prière à l'auteur de l'univers, il le conjure de conserver Constantin pour tous les siècles, et l'on espère qu'il voudra bien accorder cette faveur au monde, parce qu'étant Dieu, il doit vouloir tout ce qui est juste ; et tout-puissant, il ne peut avoir aucune raison pour refuser ; ainsi et l'orateur et l'univers comptent sur l'éternité de Constantin : on peut juger à-peu-près de tous les panégyriques latins de ce prince, par celui-là. On en compte quatre autres écrits dans la même langue, et presque partout c'est le même ton, la même vérité dans les éloges, et surtout la même philosophie dans les idées. Cependant on rencontre quelques beautés de détail et des lueurs d'éloquence ; car dans les siècles qui penchent vers la barbarie, ou qui en sortent, il est encore plus aisé, sans doute, de trouver de l'éloquence que du goût.

Nous citerons encore un autre ouvrage dans le même genre, et d'autant plus curieux, qu'il est peut-être le premier panégyrique chrétien qui ait été fait, ou du moins qu'on ait transmis jusqu'à nous : il est écrit en grec, et fut prononcé dans Constantinople pour la trentième année

année du règne de Constantin. L'auteur est cet Eusèbe de Césarée, fameux par ses ouvrages et par ses vices, courtisan évêque, historien suspect, et panégyriste comme on l'étoit dans ces temps-là.

Ce discours, singulier dans sa forme, est en même-temps un panégyrique, un sermon, un catéchisme, une profession de foi, un discours de méthaphysique et d'éloquence, un mêlange de la philosophie de Pythagore, de celle de Platon et de la doctrine de nos livres sacrés : Constantin y est représenté partout comme vainqueur de l'idolâtrie. On compare l'empire qu'il a sur la terre avec l'empire éternel que Dieu a sur le monde ; on le peint comme ayant un commerce immédiat avec la divinité, et on l'invite à faire part aux fidelles (quand il en aura le temps) de cette foule infinie d'apparitions, de visions, de songes célestes où Jésus-Christ s'est manifesté à ses regards, et de beaucoup d'autres mystères inconnus à tout le monde, excepté à lui, et qui restent déposés dans sa mémoire impériale comme dans un trésor ; enfin, on le loue, on le trompe, on l'instruit ; et le zèle adroit, mêlant le style de la chaire et celui de la cour, lui prodigue à-la-fois les flatteries et les leçons.

Les vers furent employés comme la prose, à lui rendre hommage, mais avec moins de succès encore. Optatien Porphire, qui n'étoit point du tout Porphire le philosophe, mais un poëte obscur et très-digne de l'être, composa en l'honneur de ce prince, qui l'avoit exilé, un long panégyrique en vers qui ne valoit rien,

et qui, en conséquence, fut très-bien payé. Avant Constantin, Alexandre et vingt autres princes en avoient autant. Cela est juste; c'est la médiocrité qui a besoin de récompense; mais on suppose que le génie, qui a le sentiment de ses forces, se suffit à lui-même. J'aime encore mieux pourtant ce trait d'un prince arabe, qui, ayant reçu un mauvais panégyrique en vers arabes, adressés à sa hautesse, donna d'abord au poëte vingt écus d'or pour avoir fait le panégyrique, et lui en donna ensuite quarante pour qu'il n'en fît plus : le panégyriste de Constantin méritoit d'être ausssi bien traité.

CHAPITRE XIX.

Panégyriques ou éloges composés par l'empeur Julien.

Après tant de noms obscurs d'écrivains foibles et presqu'inconnus à la postérité, on trouve enfin un nom célèbre, c'est celui de Julien. Tout prince qui écrit est presque sûr d'intéresser les hommes. Le peuple des lecteurs, par curiosité ou par foiblesse, veut tout connoître de ceux qu'un rang élevé expose à ses regards. Le philosophe observe comment on voit les objets sur le trône; l'historien cherche dans les écrits d'un roi l'histoire de ses pensées; le critique qui analyse, étudie le rapport secret qui est, d'un côté, entre le ca-

ractère, les principes, le gouvernement d'un prince, et de l'autre, son imagination, son style et la manière de peindre ses idées. Plus le prince a de réputation, plus cet intérêt augmente; on aime à voir un homme admiré dans sa cour et sur les champs de bataille, écrire et penser dans son cabinet, et parler en philosophe aux peuples qu'il sait gouverner en roi.

Julien réunit ces deux genres de mérite; mais remarquons que cet avantage, si rare aujourd'hui, l'étoit beaucoup moins chez les anciens. A Rome, un grand nombre d'empereurs avoient cultivé les lettres. On sait que César fut le rival de Cicéron sur la tribune, et voulut l'être de Sophocle au théâtre. Auguste, très-bon écrivain en prose, fit de plus des tragédies et des poëmes. Caïus se piqua d'éloquence. Claude écrivoit avec pureté, et composa l'histoire de son temps. L'imagination ardente et fougueuse de Néron se livra à la poësie comme à la musique. Adrien, poëte, peintre, architecte et historien, passa encore pour le premier orateur de son siècle. Marc-Aurèle, philosophe comme Epictète, fut écrivain comme lui. Septime Sévère, orateur dans les deux langues, composa les mémoires de son règne. Alexandre Sévère chanta les vertus qu'il avoit dans son cœur, et célébra en vers les empereurs les plus humains qui l'avoient précédé sur le trône. Les deux Gordiens furent magistrats, guerriers et hommes de lettres; et l'un d'eux, avant de régner, avoit publié un poëme de trente chants, en l'honneur de Marc-Aurèle et d'Antonin.

Balbin, élu par le sénat, et massacré par les troupes, réussit dans la poësie et l'éloquence. Gallien, qui fut à-la-fois voluptueux et brave, et qui se rendit célèbre par des victoires et des bons mots, avoit le talent de bien écrire, et fit des vers pleins de volupté et de goût. L'empereur Tacite, maître du monde, se glorifioit de descendre de l'historien de ce nom, et ne passoit pas une nuit sans lire ou composer. On érigea une statue à Numérien, comme orateur; et un seul homme dans l'empire (*a*) lui disputoit le prix de la poësie. Constantin, enfin, unissant les usages de l'ancienne Rome à ceux de l'église, et les droits de l'autel à ceux du trône, devenu chrétien, fut tout-à-la-fois empereur et orateur sacré. Il composa et prêcha plusieurs sermons : et l'on a encore aujourd'hui un de ses ouvrages, intitulé : *Discours à l'assemblée des Saints;* sermon composé et prêché à Bizance, pour la fête de Pâques, par le successeur de César et d'Auguste.

Ainsi, avant Julien, seize empereurs avoient été au rang des écrivains de Rome. On voit que l'opinion qui a fait de l'ignorance, en Europe, un titre de noblesse, et a défendu aux hommes qui ont ou croient avoir un nom, de l'avilir par l'art de penser et d'écrire; opinion introduite par les sauvages du nord qui ne savoient que détruire, consacrée par des seigneurs de châtellenies barbares, qui ne savoient qu'opprimer, combattre et chasser; opinion bien digne en effet de ces deux époques, et qui, au bout

(*a*) Némésien.

de quatorze siècles, n'est pas encore éteint, et subsiste même aujourd'hui beaucoup plus qu'on ne croit, n'étoit pas encore née sur la terre. Julien, dont nous n'examinons ici que les talens littéraires, fut en même-temps philosophe, orateur, écrivain, satyrique et plaisant; et il paroît tour-à-tour, dans ses ouvrages, l'élève de Platon, de Démosthène et de Lucien. Ses satyres sont plus connues que ses éloges. Ceux-ci ne sont pas cependant sans mérite; mais on est fâché d'en trouver deux consacrés à Constance, prince soupçonneux et lâche, timide et cruel, qui, mêlant la superstition à la fureur, d'un côté protégeoit les Ariens et persécutoit les catholiques, de l'autre massacroit ses généraux et fit égorger presque toute la famille impériale. Il y a apparence que ces deux panégyriques de Julien furent un tribut que la politique paya à la crainte. Jusqu'au moment où ce prince monta sur le trône, il fut presque toujours en danger; et peut-être ne conserva-t-il sa vie, qu'en flattant son tyran. Les panégyriques, d'ailleurs, étoient l'esprit de ce temps-là, comme les satyres et les chansons ont été en usage chez d'autres peuples. Enfin, ceux de Julien ont été beaucoup plus éloignés que les autres, du ton de la bassesse : souvent aux éloges il mêle des vérités utiles; et telle est la malheureuse foiblesse de l'orgueil et du pouvoir, que pour instruire les hommes puissans, il faut les louer, et qu'on est presque toujours forcé d'étayer chaque vérité d'un mensonge.

Ces deux panégyriques offrent plusieurs endroits qui méritent d'être cités. Tel est, dans

le premier, un morceau sur l'éducation des princes, où Julien parle de la nécessité de former leur corps avec leur ame. Il s'y plaint de cette éducation lâche, qui affoiblit à-la-fois l'un et l'autre; détruit le ressort de l'ame, en énervant la volonté; détruit les moyens des grandes actions, en énervant les forces; prépare la crainte avant le danger, et la foiblesse dans le malheur.

Tel est un autre endroit sur l'utilité de mettre de bonne heure un jeune prince en action; de familiariser et ses yeux et son ame avec les périls, les combats, les peuples et les armées; de lui faire connoître par lui-même, dans son empire, la situation des lieux, l'étendue des pays, la puissance des nations, la population des villes, le caractère des peuples, leur force, leur pauvreté, leur richesse. C'est ainsi, dit-il, en parlant de Constance, qu'il apprenoit à commander, mais en même-temps il apprenoit aussi à obéir; et il obéissoit à ce qu'il y a de plus saint sur la terre, la nature et la loi.

Il y a eu des pays où ceux qui devoient gouverner recevoient à-peu-près la même éducation que le reste des citoyens. Quoi de plus insensé, dit-il! on exige, de ceux qui commandent, la plus haute vertu, et l'on ne prend aucun moyen pour qu'ils vaillent mieux que le reste des hommes! Pour être prince, il faudroit commencer par mériter de l'être.

On peut encore citer un morceau sur ces tyrans de Rome, qui, cruels à force de foiblesse, et craignant tout parce qu'ils n'étoient rien, ne pardonnoient à leurs sujets ni la nais-

sance, ni le mérite ; auprès de qui, dit-il, la vertu étoit un crime, comme le parricide et la révolte ; prompts à abattre tout ce qui s'élevoit, et à détruire tout ce qui étoit grand.

Le second panégyrique a, dans le dessein, quelque chose de bizarre : Julien veut y prouver que son héros est égal aux plus fameux héros d'Homère ; à Achille, Diomède et Patrocle, pour la valeur ; à Ulysse, pour la politique ; à Nestor, pour l'éloquence. On s'étonnera moins de la bizarrerie de cette idée, quand on saura qu'Homère jouoit un très-grand rôle dans tous les discours de ce temps-là. Ce poëte, que quelques-hommes ont trouvé ridicule, et que des milliers d'hommes ont trouvé sublime ; qu'on a déchiré avec excès, parce qu'on l'admiroit avec fanatisme ; et qui a fait des partis et des sectes, comme tout ce qui ébranle fortement les hommes, régnoit alors sur la poësie et l'éloquence, comme Platon sur la philosophie. On ne pouvoit être orateur sans citer l'Iliade. C'est une chose remarquable en philosophie, en éloquence, et dans tous les arts, qu'il ait toujours fallu aux hommes un objet de culte. Chaque siècle a le sien. Il semble que l'esprit humain soit importuné de sa raison, et fatigué d'être libre. Il a besoin qu'on le gouverne et l'asservisse. S'il ne trouve pas un homme, dans son siècle, digne de lui commander, il va demander un maître aux siècles passés : il lui dit, règne sur moi : et aussitôt se prosterne et se courbe aux pieds de sa statue. Bientôt il n'ose plus le regarder qu'avec un respect idolâtre. Ce maître devient le tyran de sa

pensée et le législateur de son goût ; ce maître lui dicte ses opinions, et jusqu'aux mots dont il doit se servir. L'homme, dans cet état, ressemble à un enfant timide, qui n'ose faire un pas sans les lisières qui le soutiennent. Il pense, il sent, il respire dans un autre ; il est d'autant plus fier qu'il est plus asservi, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution amène un autre empire et d'autres esclaves. C'étoit alors le règne d'Homère. Il alloit, pour être grand, ressembler aux héros qu'Homère avoit peints. Il falloit, pour avoir raison, approcher au moins de ce qu'Homère avoit pensé. Ainsi, dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie, on n'écrivoit rien où Homère ne fût loué, commenté et cité. Julien paya, comme les autres, ce tribut au goût de son siècle, et dans ce panégyrique surtout. Cependant on y trouve un morceau d'un ton très-différent, et où l'orateur, sans citations, sans idées étrangères, ne marche appuyé que sur lui-même ; et il faut convenir que sa démarche n'en est pas moins ferme. Ce morceau, où la philosophie se joint à l'éloquence, est le tableau des qualités que doit avoir un prince, pour être digne de commander aux hommes. Je crois qu'on ne sera pas fâché de le le connoître. Il a droit de nous intéresser, et comme roulant sur un objet utile, et comme un monument historique, qui peint également et l'esprit et l'ame de l'orateur (*a*).

(*a*) J'avertis cependant que je l'ai resserré, parce qu'il est très-long, et que Julien s'arrête un peu trop quelquefois sur les mêmes idées.

« La

« La première qualité d'un prince, dit Julien, » est le respect pour les dieux, et l'attention » à maintenir leur culte dans son empire. Après » les dieux, il honore les parens dont il tient » la vie ; et quand ils ne sont plus, sa reconnoissance et son respect honorent encore » leurs cendres. S'il a des frères, il les chérit ; » et tous les liens formés par la nature lui sont » sacrés. Accessible aux étrangers, sensible aux » prières de ceux qui l'emploient, jaloux de » plaire aux meilleurs citoyens, juste avec tous, » il s'occupe également de tous les intérêts. Il » dédaigne les richesses qui ne sont que de l'or ; » les siennes sont des amis qui l'aiment sans » feinte, et qui le servent sans le flatter.

» Né avec du courage, il hait la guerre ; mais » si ou le hasard ou les vices des hommes la » font naître, il sait combattre. Alors son activité égale sa valeur : il ne s'arrête que quand » ses ennemis sont vaincus ; mais l'instant de » la victoire est celui de la clémence. Il regarde comme un crime d'ôter la vie à qui ne » résiste plus. Dans les combats, il veut la plus » grande part aux périls et aux travaux ; après » le succès, il partage entre tous le fruit de ses » périls et de son sang. Il aime également et » les citoyens et les soldats. Les citoyens sont » pour lui le troupeau dont il est le pasteur, » mais il regarde les soldats comme ces animaux fiers et dociles, dont la fonction est » d'écarter le danger. Ils ne doivent donc pas » eux-mêmes être les ravisseurs et les meurtriers du troupeau qu'ils défendent. Le prince, » en exerçant leur courage, l'assujettit au frein.

» Il ne les laisse pas s'endormir dans un lâche » repos ; alors, ceux qui sont chargés de dé- » fendre, auroient eux-mêmes besoin de défen- » seurs. Il ne les laisse pas non plus s'élever » avec audace contre leurs chefs ; la discipline » dans la guerre est pour lui le gage des succès. » Il endurcit ses troupes aux fatigues ; mais ce » n'est ni par de vains discours, ni par des châ- » timens : sa loi est son exemple. C'est en bra- » vant la mollesse, en s'abstenant des plaisirs, » en dédaignant les trésors, en se livrant peu » au sommeil, en fuyant l'inaction, qu'il pré- » tend commander ; en effet, à quoi sert un » prince dont la vie n'est qu'un sommeil ?

» Défenseur de l'état au-dehors, au-dedans » il sait le rendre heureux. Il réprime les séd- » tions, le luxe, l'intérêt avide, source des » crimes ; ou il empêche tous ces maux de » naître, ou il les étouffe dès leur berceau. Il » saura qu'un citoyen a violé une loi, comme » il sait, à la guerre, qu'un ennemi a forcé les » retranchemens.

» Le protecteur des lois est législateur, s'il » a besoin de l'être. Il ne permettra pas plus, » qu'à des lois utiles et saintes, on joigne une » mauvaise loi, qu'il ne permettroit qu'on mît » un esclave au rang de ses enfans. Envain ses » parens, ses amis et ses proches lui deman- » deroient d'immoler la loi à leurs intérêts ; » l'état est sa première famille. Violer la loi » seroit pour lui un sacrilége, comme lorsqu'un » ravisseur enlève un trésor sacré ; car la loi est » un dépôt céleste ; elle est une émanation de » Dieu.

» Toujours gouverné par l'équité, il récompense l'homme vertueux, il tâche de guérir » le méchant. Parmi les coupables, il en est qui » peuvent se réconcilier avec la vertu et les » lois : le prince peut les juger. Il en est d'autres » qui n'ont plus l'espérance de redevenir justes, » et que la loi condamne, pour leur épargner » de nouveaux crimes : il évitera de les condamner lui-même ; jamais la bouche du souverain ne s'ouvrira pour prononcer une peine » de mort. Que si les besoins de la patrie exigent qu'il fasse des lois pour la punition des » crimes, il ne souffrira point que les peines » aient un caractère atroce, ni rien d'humiliant pour la dignité de l'homme. Qu'il imite » l'Être suprême dont il est le ministre : Dieu » est le créateur du bien ; jamais cet être juste » et bienfaisant n'a créé le mal.

» Ainsi que Dieu a des génies qui exécutent » ses ordres dans l'univers, le prince a des » hommes qui commandent sous lui dans ses » états. Qu'il confie à chacun la place qui convient à son caractère ; les emplois militaires » à l'ame forte et au courage mêlé de prudence ; les magistratures, à la justice tempérée par l'humanité ; les premières places » de l'empire, à ceux dont le mérite, composé » des deux autres, unit la vigueur du caractère » aux vertus. Mais le choix est dangereux : la » méchanceté adroite sait tromper ; et de tous » les maux qu'elle fait, le plus funeste c'est » qu'elle prend le masque des vertus, et abuse » ainsi ou l'ignorance qui ne voit pas, ou la » précipitation qui ne se donne pas le temps de

» voir. Le prince, dans le choix des hommes, » doit échapper à tous ces piéges. . . . (*a*)

» Voilà pour ce qui concerne les magistrats » et les lois; ensuite les regards du prince se » fixeront sur le commun des citoyens. Sous » lui le peuple des villes, heureux sans inso- » lence, s'accoutumera à vivre dans l'abondance » sans orgeuil; le peuple des campagnes, en » cultivant ses champs, fournira le nécessaire » à ceux qui, le fer à la main, défendent ses » moissons. Tous, à l'abri de l'ennemi do- » mestique et étranger, vivront dans une paix » profonde, adorant leur souverain, qui est pour » eux l'auteur de tant de biens, remerciant » les dieux, et invoquant sur lui les faveurs cé- » lestes. Les dieux écoutent les vœux des na- » tions, parce qu'il ne sont dictés ni par le » mensonge, ni par la flatterie, mais par la » vérité. Ils comblent le prince de tout ce qu'ils » peuvent accorder à l'homme ; et quand » sa carrière est finie, alors ils l'appellent » pour habiter avec eux dans les palais cé- » lestes ; il monte, et sa gloire reste sur la » terre ».

Il me semble qu'il y a peu de morceaux chez les anciens qui vaillent celui-là pour la raison, la justesse et la vérité. Julien, en traçant ce que devoit être un prince, annonce ce qu'il vouloit être lui-même. On voit qu'avant de monter sur le trône, il avoit médité en philosophe les devoirs d'un homme d'état, et

(*a*) Tous ces détails sont trop longs dans l'original, je n'ai présenté ici que le fond des idées.

ce magnifique portrait des devoirs d'un souverain étoit en même-temps une leçon pour le tyran qui l'écoutoit, et un engagement que le nouveau César prenoit avec l'empire.

Outre ces deux éloges, nous en avons encore de lui un troisième, qui est un monument de reconnoissance et de vertu ; il est consacré à l'impératrice Eusébie, sa bienfaitrice. Cette femme, une des plus belles de son siècle, aima les sciences, non par ostentation, mais par goût. Il paroît qu'à la philosophie de l'esprit, elle joignoit celle de l'ame, et qu'elle fut à-la-fois sensible et grande. Ce fut elle qui tira Julien de son obscurité, et le fit nommer César. Mais plus près du trône, il n'en étoit que plus exposé au danger, dans une cour où la foiblesse barbare s'effrayoit des talens, et où le meurtre étoit toujours près des soupçons. Eusébie, qui avoit commencé l'ouvrage de sa grandeur, eut l'art de le maintenir : elle enchaîna les fureurs de Constance; et malgré sa renommée, le nouveau César échappa aux assassins. Julien, à la tête de cet éloge, annonce le sentiment qui le lui inspire. « Les bienfaits, dit-il, pour une ame généreuse, » sont une dette, et le premier devoir est » de s'acquitter. L'ingratitude n'est pas seu- » lement le vice de celui qui outrage son » bienfaiteur : ceux même qui gardent le si- » lence et qui oublient, sont coupables. Le » premier crime est rare : mais on ne trouve » que trop souvent des hommes dont le si- » lence ingrat cache et dissimule les bienfaits. » Ils se taisent, disent-ils, pour ne point pa-

» roître adulateurs ; ah ! c'est bien plutôt un » secret orgueil qui les révolte. Foibles et » lâches envers leurs bienfaiteurs, ces mêmes » hommes sont fiers et ardens avec leurs en- » nemis ; leur reconnoissance est glacée, leur » haine est implacable ».

Par le peu que j'ai cité, il est facile de connoître le ton et le mérite de Julien, dans ses éloges ; on doit les estimer par certaines vérités de détail, et des idées philosophiques qui sont de tous les pays et de tous les temps : mais il faut en convenir, le fond intéresse peu. Que nous font aujourd'hui Eusébie et Constance ? tant qu'un prince est vivant, tous les regards sont fixés sur lui ; son rang, les hommages qu'il reçoit, les espérances et les craintes d'un peuple, la pompe et l'appareil qui l'entourent, en font une espèce de colosse qui remplit tout : mais à sa mort, il reprend sa grandeur naturelle ; ensuite il disparoît à mesure qu'il se recule et qu'il s'enfonce dans les siècles. Il ne reste alors que ces traits distinctifs, que la renommée saisit quand il y en a ; quand il n'y en a point, il ne reste plus rien ; et que deviennent alors les panégyriques ? quand la statue est brisée, à quoi sert l'inscription ? Philosophe, orateur, qui que tu sois, veux-tu vivre ; traite des sujets, qui, à deux mille lieux de toi, et dans deux mille ans, intéressent encore ! n'écris pas pour un homme, mais pour les hommes ; attache ta réputation aux intérêts éternels du genre humain : alors la postérité reconnoissante, démêlera tes écrits dans les

bibliothèques ; alors ton buste sera honoré et peut-être baigné de larmes, chez des peuples qui ne t'auront jamais vu, et ton génie, toujours utile, selon la belle expression d'un de nos poëtes, sera contemporain de tous les âges, et citoyen de tous les lieux.

CHAPITRE XX.

De Libanius, et de tous les autres orateurs qui ont fait l'éloge de Julien. Jugement sur ce prince.

Nous venons de voir Julien écrivain et panégyriste, voyons-le maintenant comme empereur, et objet lui-même des panégyriques de son siècle. A la tête des orateurs qui l'ont loué, est ce Libanius, né à Antioche, et regardé comme l'homme le plus éloquent de l'Asie. Ce fut lui qui servit de modèle à Julien. On avoit défendu à ce jeune prince de le voir, et il se faisoit apporter en secret tous ses discours, qu'il achetoit à prix d'or. Il parvint d'abord à en imiter parfaitement le style ; mais dans la suite, il y ajouta ces grâces piquantes que donne la cour, et ces beautés mâles que donne la philosophie. Empereur, il fut publiquement l'ami de celui dont il avoit été le disciple en secret. Il paroît que Libanius n'eut que l'ambition des lettres et de cette espèce de gloire qui est indépendante

de la fortune et des princes. Julien lui offrit une fortune qu'il dédaigna. Pouvant être préfet du palais, c'est-à-dire avoir une des premières places de la cour, il aima mieux rester orateur et homme de lettres. C'est un exemple à proposer à ceux qui avilissent les talens par l'intrigue, et briguent quelquefois de grandes places, parce qu'ils ne savent point honorer la leur.

On voit par l'histoire qu'il soutint toujours le même caractère. Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, avoit fait mettre en prison le sénat tout entier. Libanius vint parler à l'empereur pour ses concitoyens. Comme il mettoit dans son discours cet accent fier et vigoureux de la liberté et du courage, un homme pour qui apparemment cet accent-là étoit nouveau, lui dit : « Orateur tu es bien près du fleuve Oronte, pour parler si hardiment ». Libanius le regarda, et luit dit : « Courtisan, la menace que tu me fais ne » peut que déshonorer le maître que tu veux » me faire craindre; » et il continua. Julien, qui avoit témoigné d'abord beaucoup d'empressement à le voir, parut dans la suite le négliger. Libanius ne se montra plus à la cour. L'empereur, en allant au temple, le vit dans la foule, et fut étonné qu'il ne vînt pas à lui. Les princes et tous ceux qui, sans être princes, ont ou croient avoir quelque supériorité sur les autres, sont sujets à porter le despotisme jusque dans l'amitié ; ils exigent beaucoup et donnent peu. Libanius avoit cette sensibilité fière qui veut qu'il n'y ait

plus

plus de rang où est l'amitié ; qui en calcule tous les devoirs, parce qu'elle les trouve tous dans son cœur ; que l'inégalité révolte ; que les remarques d'indifférence blessent, qui ne se plaint pas, ou ne se plaint qu'une fois, mais qui emportant dans son cœur l'amitié outragée, se tait et se retire. Julien le sentit, et revint à lui ; quoiqu'empereur, il fit les premières démarches. Comme ils s'estimoient tous deux, leur amitié fut vraie. Cependant Libanius n'alla jamais depuis au palais de Julien, sans être appelé. Il avoit lui-même exigé cette condition ; car on en peut faire avec ses amis, quand l'inégalité des rangs pourroit changer en servitude les hommages libres de l'amitié.

Plusieurs ouvrages de Libanius se sont perdus, mais il nous en reste encore une partie. De ce nombre sont ses éloges ou panégyriques. Il y en a un prononcé devant les deux empereurs Constantin et Constant ; deux en l'honneur de Julien pendant sa vie, et deux après sa mort. En 363, il fut choisi par cet empereur pour faire le panégyrique d'étiquette. Julien y assista, et applaudit à l'orateur avec transport, oubliant que c'étoit lui-même qu'on louoit. C'est ainsi qu'on a vu un poëte célèbre dont on représentoit une pièce, mêler ses acclamations aux cris du public, oubliant également et le théâtre, et les spectateurs, et lui-même. Je sais que ces sortes d'actions sont extraordinaires et doivent le paroître ; mais la nature passionnée a son prix, comme la nature réfléchie ; et les hommes peut-être

les plus estimables ne sont pas ceux qui règlent froidement et sensément tous les mouvemens de leur ame, qui avant de sentir ont le loisir de regarder autour d'eux, et se souviennent toujours à temps qu'ils ont besoin d'être modestes. Que ces gens-là aient l'honneur d'être sages, et qu'ils laissent à d'autres l'espérance d'être grands.

Il faut avouer que les discours de Libanius n'exciteroient pas le même enthousiasme aujourd'hui. Je ne parle point des défauts de goût, des citations multipliées d'Homère, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition qui retarde la marche fière et libre de l'éloquence, et annonce plus de lecture que de génie ; ce sont-là les défauts du siècle plus que de l'orateur : mais il en a d'autres qui lui sont personnels. Son style a quelquefois de l'affectation et de la recherche. Photius lui reproche de laisser trop apercevoir dans ses discours l'empreinte du travail, et d'avoir éteint, par un désir curieux de perfection, une partie de ces grâces faciles et brillantes que lui donnoit la nature lorsqu'il parloit sur-le-champ. On lui a reproché aussi de l'obscurité ; il faut en convenir, ce n'est pas celle de quelques grands écrivains comme Tacite, qui voyant à une grande profondeur, ou rassemblant beaucoup d'idées en peu d'espace, fatiguent la foiblesse des hommes ordinaires, et que la médiocrité calomnie, parce qu'elle aime mieux blâmer les forces dans un autre, que de s'avouer l'insuffisance des siennes. Libanius ne fut pas assez heureux pour avoir ce tort

dans ses ouvrages. Ce n'est pas non plus celle de Perse qui, placé sous Néron, voulut, en disant la vérité, échapper au tyran. Libanius, sous un gouvernement plus juste, put parler impunément des vertus et des crimes. Son obscurité n'étoit qu'un défaut, sans avoir rien de piquant; elle tenoit seulement à un embarras de style.

A l'égard de son éloquence, elle a souvent de l'éclat, et est presque toujours animée des couleurs brillantes de l'imagination. On voit qu'il étoit prodigieusement nourri de la lecture des poëtes. Leurs idées, leurs images lui sont familières. Presque à chaque page on rencontre des traits de la mythologie ancienne, et souvent son style même tient plus du coloris du poëte que de l'orateur.

Le premier discours qu'il prononça à la mort de Julien, ressemble moins à une harangue qu'à une espèce de chant funèbre; le second offre des beautés d'un autre genre. L'indignation que le vice donne aux ames dignes d'éprouver ce sentiment, affermit quelquefois son style, et lui communique un degré de force qu'il n'a pas toujours. Tel est un morceau sur quelques abus de détail que réforma Julien en montant sur le trône : « Après avoir réglé, dit » l'orateur, les objets les plus importans de » l'administration et de l'empire, il jeta les » yeux sur l'intérieur du palais; il aperçut » une multitude innombrable de gens inutiles, » esclaves et instrumens du luxe, cuisiniers, » échansons, eunuques, entassés par milliers, » semblables aux essaims dévorans de frêlons,

» ou à ces mouches innombrables que la cha-
» leur du printemps rassemble sous les toits des
» pasteurs ; cette classe d'hommes dont l'oisi-
» veté s'engraissoit aux dépens du prince, ne
» lui parut qu'onéreuse sans être utile, et fut
» aussitôt chassée du palais; il chassa en même-
» temps une foule énorme de gens de plume,
» tyrans domestiques qui, abusant du crédit
» de leur place, prétendoient s'asservir les
» premières dignités de l'état: on ne pouvoit
» plus ni habiter près d'eux, ni leur parler
» impunément. Avides de terres, de jardins, de
» chevaux, d'esclaves, ils voloient, pilloient,
» forçoient de vendre; les uns ne daignoient
» pas mettre un prix à l'objet de leurs rapi-
» nes, d'autres le mettoient au-dessous de la
» valeur; ceux-ci différoient de payer de jour
» en jour; ceux-là, après avoir dépouillé l'or-
» phelin, comptoient pour paiement tout le
» mal qu'ils ne lui faisoient pas.... C'est par
» ces voies qu'ils rendoient pauvres les ci-
» toyens riches, et qu'eux-mêmes devenoient
» riches, de pauvres qu'ils étoient. Ainsi, mul-
» tipliant leur fortune par la misère des au-
» tres, ils étendoient leur insatiable avidité
» aux bornes de la terre, demandant,
» au nom et sous l'autorité du prince,
» tout ce qui flattoit leurs désirs, sans qu'il
» fut jamais permis de refuser; les villes les
» plus anciennes étoient dépouillées; des mo-
» numens qui avoient échappé au ravage des
» siècles, étoient conduits à travers les mers
» pour embellir les palais destinés à des fils
» d'artisans, et leur faire des habitations plus

» belles que celles des rois : ces oppresseurs en » avoient d'autres sous eux qui les imitoient ; » l'esclave avoit son ambition comme le maî- » tre ; à son exemple, il outrageoit, tourmen- » toit, dépouilloit, chargeoit de fers, et pour » s'enrichir, reversoit sur d'autres le despo- » time que son maître exerçoit sur lui. Le » croiroit-on ? les trésors ne leur suffisoient » pas ; ils avoient l'audace de s'indigner s'ils ne » partageoient point la considération attachée » à la dignité, croyant voiler ainsi leur servi- » tude.... L'empereur chassa du palais ces » animaux dévorans, ces monstres à cent têtes, » et voulut qu'ils regardassent comme une » grâce la vie qu'ils leur laissoit ».

Il étoit difficile, sans doute, de mieux peindre la corruption profonde de la cour de Bizance, cette chaîne de brigandage et d'oppression, et l'abus du crédit, dans une classe d'hommes qui, voués par état à des emplois obscurs, mais approchant du prince, ou paroissant en approcher, imprimoient de loin l'épouvante, parce qu'ils habitoient le lieu où réside le pouvoir.

Libanius, dans tout le reste du discours, qui est fort étendu, parcourt en détail la vie de Julien, depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; quelquefois éloquent, quelquefois plus historien qu'orateur, toujours pittoresque dans son style, ayant en général moins d'élévation que de dignité, et un genre de sensibilité plutôt tendre que forte.

Le discours finit par une apostrophe touchante à Julien même : « O toi, dit l'orateur,

» élève et disciple de ces êtres qui occupent » le milieu entre la divinité et l'homme ; toi » dont la tombe n'occupe qu'une petite portion de terre, mais qui par ta gloire remplis le » monde ; toi qui en commençant ta carrière, » as surpassé tous les grands hommes qui ne » sont pas Romains, qui en la finissant, as » surpassé ceux même de Rome ; toi que les » pères regrettent plus que leurs propres enfans » et que les enfans regrettent plus que leurs » pères ; toi qui as exécuté de grandes choses, » mais qui devois en exécuter encore de plus » grandes ; toi qui foulois aux pieds tous les » genres de voluptés, excepté celles qui naissent du charme inexprimable de la philosophie, protecteur et ami des dieux de l'empire ; ô prince ! reçois ce dernier hommage » d'une éloquence foible, mais à laquelle, » pendant que tu vécus, tu daignas mettre » quelque prix ».

Libanins n'est pas le seul orateur de son siècle qui ait fait l'éloge de Julien ; Celsus, qui avoit été son ami, son condisciple et son rival, lorsqu'ils étudioient ensemble dans Athènes, prononça un panégyrique en son honneur, quand son ami fut sur le trône. Cet éloge, où un particulier loue un prince, avec lequel il a quelque temps vécu dans l'obscurité, pouvoit être précieux ; le souvenir des études de leur jeunesse et cette heureuse époque où l'ame, encore neuve et presque sans passions, commence à s'ouvrir au plaisir de sentir et de connoître, devoit répandre un intérêt doux sur cet ouvrage ; mais nous ne l'avons plus, et nous n'en

pouvons juger; nous savons seulement qu'il étoit écrit en grec. La langue d'Homère et de Platon commençoit à devenir la langue dominante de l'empire. Cependant l'ancienne langue des Césars, quoiqu'altérée, se conservoit toujours, et ces empereurs daces, pannoniens et barbares, qui, du fond de la Thrace et des bords de la Mer-Noire, commandoient au monde, étoient loués quelquefois dans la langue des Scipion.

Il nous reste encore un panégyrique dans cette langue, prononcé en l'honneur de Julien; on y trouve de la noblesse dans les sentimens, quelques belles idées et des défauts de goût: il est de l'an 362. Pour connoître l'esprit des différens siècles, il n'est pas inutile d'observer que Mamertin, qui prononça cet éloge, parvint, par ses talens, aux premières dignités; il occupa long-temps avec distinction le rang de sénateur; et quand Julien monta sur le trône, il lui donna la place de surintendant général des finances de l'empire: « Vous cher-» chiez, dit-il à l'empereur, un homme qui » eût assez d'élévation pour savoir dédaigner » les richesses, assez de courage pour savoir » déplaire, assez de fermeté pour braver la » haine; vous avez cru trouver ces qualités en » moi, et vous m'avez choisi dans un temps » où les provinces épuisées par les pillages des » barbares et par des brigandages non moins » funestes que honteux, imploroient votre » secours ». Le même empereur le fit ensuite préfet des gardes prétoriennes, et lui confia le gouvernement de plusieurs provinces. Enfin,

nommé consul par Julien, comme Pline par Trajan, il prononça aussi un panégyrique pour remercier son bienfaiteur et son prince ; mais il y a bien plus de distance entre les deux orateurs qu'entre les deux héros.

Après tous ces panégyriques, il seroit curieux d'apprécier celui qui en fut l'objet. Il n'y a personne dont on ait dit ni plus de bien, ni plus de mal que de Julien. L'esprit de parti lui a élevé des statues, le zèle religieux les a brisées. On l'a peint tour-à-tour comme le plus coupable et comme le plus grand des hommes. Tâchons d'écarter, s'il se peut, l'éloge et la satyre, et sans un faux enthousiasme, comme sans injustice, cherchons la vérité. Il s'égara dans la religion, voyons du moins ce qu'il fut comme prince; en détestant son crime, discutons ses vertus ; l'aveu que nous en ferons ne peut nous rendre complices de ses erreurs.

On sait qu'il eut l'éducation la plus austère. Il apprit, dans la retraite, dans l'étude, dans l'éloignement des plaisirs, à se former et à commander aux hommes ; il est vrai que peut-être il fut forcé à la vertu par le malheur. La mort de son père et de ses frères, leur assassin sur le trône, l'avertissoient d'être simple et modeste ; mais aussi, environné de meurtres, il eut à lutter contre l'exemple des crimes. Mis à la tête de l'empire, il y soutint son caractère ; on le vit à la cour dédaigner le faste, fuir la mollesse, combattre ses sens, dompter en tout la nature, se contenter de la nourriture la plus grossière ; souvent il la prenoit debout, souvent se la refusoit, dormoit peu, n'avoit d'autre

d'autre lit qu'une peau étendue sur le terre, et passoit une partie des nuits ou dans son cabinet, ou sous sa tente, occupé au travail et à l'étude. Enfin, sous la pourpre, il eut les maximes et mena la vie rigide de Caton. On dira peut-être que ce sont-là plutôt des vertus d'un cénobite que d'un prince ; on se trompe ; on ne pense point assez combien, dans celui qui gouverne, cette vie austère retranche de passions, de besoins, combien elle ajoute au temps, combien elle laisse aux peuples, combien elle diminue les moyens de corruption et de foiblesse, combien, par l'habitude de se vaincre, elle élève l'ame.

Ce qui ajoute à son mérite, c'est que, dur pour lui-même, il n'en fut pas moins compatissant pour les autres ; en rendant la justice, il tempéra, par l'indulgence d'un prince, l'équité d'un juge.

On sait qu'à l'humanité de détail qui soulage dans le moment le malheureux qui souffre, il joignit cette humanité plus étendue qui prévoit les maux, rétablit l'ordre, substitue les grandes vues à la pitié, et sans le secours de cette sensibilité d'organes qui est aussi souvent une foiblesse qu'une vertu, sait faire un bien même éloigné, et s'attendrir sur des malheurs qu'elle ne voit pas. Ainsi, il s'occupa du soulagement des peuples ; mais d'autres empereurs qui eurent les mêmes vues, n'étant pas contredits sur le trône, purent être humains impunément : Julien, long-temps César, assujetti dans son pouvoit même à un tyran jaloux, qui l'avoit créé par besoin et le haïssoit par

foiblesse; qui lui eût permis de faire le mal pour se déshonorer, et craignoit qu'il ne fît le bien, qui tout-à-la-fois barbare et lâche, désiroit que les peuples fussent malheureux, pour que le nouveau César fût moins redoutable; Julien, environné dans les Gaules, des ministres de cette cour, qui étoient moins ses officiers que ses ennemis, et déployoient contre lui cette audace que donne à des tyrans subalternes le secret de la cour, et l'orgueil d'être instrumens et complices de la volonté du maître; Julien enfin, traversé en tout par ces hommes qui s'enrichissent de la pauvreté publique, eut bien plus de mérite à arrêter les abus et à soulager les provinces.

Dans un empire tout militaire, et où le soldat féroce et avare vendoit son obéissance à prix d'or, il sut résister à l'avidité des troupes.

On conspira contre lui, et il pardonna.

A l'exemple de Trajan, il soumit à la loi un pouvoir qui, par la force secrète de la nature et des choses, ne tend que trop souvent à s'affranchir de la loi. Comme lui, il fit la guerre en personne; comme lui, il combattit en soldat. Enfin, en mourant, il témoigna la plus grande fermeté et le courage tranquille d'un homme qui obéit à la nature, et que ses actions consolent de la briéveté de sa vie (*a*).

On voit, par toute la vie de Julien et

(*a*) Voici ses dernières paroles telles qu'on les trouve par tout : « Mes amis, la nature me redemande ce qu'elle » m'a prêté; je le lui rends avec la joie d'un débiteur qui » s'acquitte. L'ame n'est heureuse que lorsqu'elle redevient libre; et pour les gens de bien, souvent la mort

par quelques-uns de ses ouvrages, que sa grande ambition étoit de ressembler à Marc-Aurèle. Si on regarde les talens, il eut plus de génie; si on regarde le caractère, il eut plus de fermeté peut-être, et fut plus loin de cette bonté dont on abuse, et qui, voisine de l'excès, peut devenir une vertu plus dangereuse qu'un vice.

Mais aussi, à beaucoup d'égards, Marc-Aurèle eut des avantages sur lui; ils furent tous deux philosophes, mais leur philosophie ne fut pas la même. Celle de Marc Aurèle avoit plus de profondeur, celle de Julien peut-être plus d'éclat. La philosophie de l'un sembloit née avec lui. Elle étoit devenue un sentiment, une passion, mais une passion d'autant plus forte qu'elle étoit calme, et n'avoit pas besoin des secousses de l'enthousiasme. La philosophie de l'autre sembloit moins un sentiment qu'un système; elle étoit plus ardente que soutenue; elle tenoit à ses lectures, et avoit besoin d'être remontée. Marc-Aurèle agissoit et pensoit d'après lui; Julien, d'après les anciens philosophes; il imitoit. Un autre caractère du grand

---

» est une récompense. Je la reçois comme une grâce. Si » j'avois vécu plus long-temps, j'aurois peut-être fait » quelqu'action indigne de moi. Aujourd'hui je meurs sans » remords, parce que j'ai vécu sans crime. J'ai gouverné » les provinces avec douceur. J'ai détesté la puissance ar- » bitraire. Je n'ai fait la guerre que pour obéir à la patrie. » Je remercie le Dieu éternel. Ce seroit être également » lâche, et de vouloir mourir quand il faut vivre, et de » regretter la vie quand il est temps de mourir. »

homme lui manqua, c'est cette vertu qui fait que l'ame, sans s'élever, sans s'abaisser, sans s'apercevoir même de ses mouvemens, est ce qu'elle doit être, et l'est sans faste comme sans effort : en cela il fut encore loin de Marc-Aurèle. Son extérieur étoit simple, son caractère ne l'étoit pas ; ses discours, ses actions avoient de l'appareil et sembloient avertir qu'il étoit grand ; suivez-le, sa passion pour la gloire perce partout ; il lui faut un théâtre et des battemens mains ; il s'indigne quand on les refuse ; il se venge, il est vrai, plus en homme d'esprit qu'en prince irrité qui commandoit à cent mille hommes, mais il se venge ; il court à la renommée, il l'appelle ; il flatte pour être flatté : il veut être tout-à-la-fois Platon, Marc-Aurèle et Alexandre (*a*).

Son caractère ardent est souvent inégal ; souvent il voit le but, l'atteint et le passe ; enfin, il eut dans ses idées plus d'impétuosité que de règle, et, dans plusieurs de ses sentimens, plus de grandeur que de sagesse.

Son changement de religion est un des grands problêmes de l'histoire. Ce changement fut-il l'effet de la persuasion ou de la politique ? Pour résoudre ce problême, jetons un coup-d'œil sur son siècle ; nous reviendrons ensuite à Ju-

(*a*) La critique qu'on fait ici du caractère de Julien, a quelque rapport avec celle qui en a été faite dans un ouvrage très-estimable, plein de connoissances, de vues et d'esprit, qui a paru depuis peu, et qui est intitulé : *de la Félicité publique*. Comme il y avoit déjà plus de trois ans que mon ouvrage étoit écrit, je n'ai pas cru, malgré cette légère ressemblance, devoir rien changer à cet endroit.

lien, et la question sera peut-être aisée à résoudre.

On sait que dans l'Europe et l'Asie ensemble, jamais il n'y eut autant de mouvement dans les esprits qu'il y en avoit alors ; les progrès du christianisme, et le choc de ceux qui combattoient pour la religion de l'empire, avoient donné cette secousse. C'étoit-là le grand objet de toutes les nations ; et il se mêloit tantôt sourdement, tantôt avec éclat, aux malheurs de la guerre et aux fureurs politiques. Le paganisme, trop foible, avoit appelé la philosophie à son secours ; et la philosophie, sentant qu'il falloit réparer l'édifice pour le conserver, des débris de l'ancien système religieux, en avoit presque formé un nouveau.

On s'attacha surtout à imiter plusieurs des caractères du christianisme. Aux idées pures et spirituelles d'un Dieu unique, on proposa les idées platoniciennes sur la divinité ; à un Dieu en trois personnes, cette fameuse trinité de Platon ; aux anges et aux démons, la doctrine des génies créés pour remplir l'intervalle entre Dieu et l'homme ; à l'idée d'un Dieu médiateur, la médiation des génies célestes ; aux prophéties et aux miracles, la théurgie, qui, à force de sacrifices et de cérémonies secrètes, prétendoit dévoiler l'avenir, et opérer aussi des prodiges ; enfin, à la vie austère des chrétiens, des pratiques à-peu-près semblables, et des préceptes d'abstinence et de jeûnes pour se détacher de la terre, en s'élevant à Dieu. Ainsi, l'erreur se rapprochoit de la vérité pour la mieux combattre ; mais, dans cette agitation

universelle, ce qui dominoit le plus, c'étoit la fureur de connoître ce qui n'étoit point encore, et de franchir les bornes que la nature a posées aux connoissances comme au pouvoir de l'homme. Cette disposition étoit l'effet naturel de la fermentation des esprits, des malheurs des peuples, des grands intérêts politiques et religieux; enfin de ce système des génies, imaginé ou puisé chez les Chaldéens, par Platon, et renouvelé alors avec le plus grand succès. Telle étoit la situation des esprits, lorsque Julien parut.

Nous savons, par l'histoire, quels furent son caractère et ses goûts. Passionné pour les Grecs, nourri jour et nuit de la lecture de leurs écrivains, enthousiaste d'Homère, fanatique de Platon, avide et insatiable de connoissances; né avec ce genre d'imagination qui s'enflamme pour tout ce qui est extraordinaire; ayant de plus une ame ardente, et cette force qui sait plus se précipiter en avant que s'arrêter; d'ailleurs, accoutumé dès son enfance à voir dans un empereur chrétien le meurtrier de sa famille, et, dans le fond de son cœur, rendant peut-être la religion complice des crimes qu'elle condamne; placé entre l'ambition et la crainte, inquiet sur le présent, incertain sur l'avenir; ses goûts, son imagination, son ame, les malheurs de sa famille, les siens, tout sembloit le préparer d'avance à ce changement qui éclata dans la suite.

On ne peut douter, en le lisant, qu'il ne fût séduit par cette espèce de théologie platonique qui régnoit alors, et dont il parle dans tous ses

écrits avec enthousiasme. Son hymne au *Soleil Roi* est une hymne au *Logos*, ou à l'intelligence éternelle qui joue un si grand rôle dans Platon.

On ne peut presque pas douter qu'il n'ait cru aux génies. Deux fois il crut voir celui de l'empire : l'une en songe et dans les Gaules, lorsqu'il délibéroit s'il accepteroit le trône ; l'autre dans la Perse, et peu de temps avant sa mort, lorsque, pendant la nuit, il méditoit sous sa tente. Alors le genie de l'empire lui parut triste et désolé, et la tête couverte d'un voile. Julien lui-même raconta ces deux apparitions à ses amis.

Enfin, quand on le voudroit, il seroit également impossible de douter qu'il n'eût un penchant profond à la superstition. Oracles, présages, sacrifices, mystères, divinations, cérémonies théurgiques, il embrassoit tout, il se livroit à tout. On le voit ; l'idée que la divinité pouvoit se communiquer à l'homme, idée si analogue d'ailleurs à son siècle et aux idées générales qui occupoient alors l'univers, tourmentoit et agitoit son esprit. On a beau dire, je ne puis croire que sa politique seule fît sa superstition. La politique a moins de zèle, et n'a pas surtout cette activité inquiète et curieuse. L'intérêt, qui veut traîner le peuple aux autels, peut bien se mêler aux sacrifices, dans les fêtes et les cérémonies publiques ; mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux, tous les jours, tous les instans, et dans tous les détails de la vie.

Que penser donc de Julien ? qu'il fut beau-

coup plus philosophe dans son gouvernement et sa conduite que dans ses idées ; que son imagination fut extrême, et que cette imagination égara souvent ses lumières ; qu'ayant renoncé à croire une révélation générale et unique, il cherchoit à chaque instant une foule de petites révélations de détail ; que, fixé sur la morale par ses principes, il avoit, sur tout le reste, l'inquiétude d'un homme qui manque d'un point d'appui ; qu'il porta, sans y penser, dans le paganisme même, une teinte de l'austérité chrétienne où il avoit été élevé ; qu'il fut chrétien par les mœurs, platonicien par les idées, superstitieux par l'imagination, païen par le culte, grand sur le trône et à la tête des armées, foible et petit dans ses temples et dans ses mystères ; qu'il eut, en un mot, le courage d'agir, de penser, de gouverner et de combattre, mais qu'il lui manqua le courage d'ignorer ; que, malgré ses défauts, car il en eut plusieurs, les païens durent l'admirer, les chrétiens durent le plaindre ; et que, dans tout pays où la religion, cette grande base de la société et de la paix publique, sera affermie, ses talens et ses vertus se trouvant séparés de ses erreurs, les peuples et les gens de guerre feront des vœux pour avoir à leur tête un prince qui lui ressemble.

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

De Thémiste, orateur de Constantinople, et des panégyriques qu'il composa en l'honneur de six empereurs.

Presque tous les écrivains d'un pays et d'un siècle, poëtes, orateurs, philosophes même, sont entraînés et formés par ce qui les entoure. La nature, dans chaque époque, imprime, pour ainsi dire, le même cachet à toutes les ames. Les mêmes objets leur communiquent les mêmes idées, et souvent la même manière de les rendre. Tous se ressemblent. Des milliers d'hommes ne forment qu'un seul homme. Cependant, pour rompre cette ennuyeuse et vile uniformité, il paroît quelquefois, sur la terre, les êtres uniques et qui ne tiennent à rien. En bien, en mal, ils ont un caractère; ils sont eux. Ils passent à travers leur siècle, sans rien emprunter de sa couleur. Jetés hors des routes communes, la postérité les distingue de loin, comme ces arbres solitaires qui s'élèvent avec vigueur dans un espace désert. L'homme qui étudie la nature et l'observe, cherche, dans le mouvement général, ce qui leur a donné un mouvement particulier, et ne le trouve pas. Tels, dans leur siècle et leur pays, ont été, parmi les historiens, Tacite; parmi les moralistes, Montagne; parmi les philosophes, Bacon; parmi les poëtes, Corneille; et, à la fin du règne

de Louis XIV, ce Fontenelle, dont le genre d'esprit, qui n'étoit qu'à lui, a été si critiqué et si loué pendant quatre-vingts ans. Tel enfin parut, dans Constantinople, un orateur, que six empereurs honorèrent successivement ; qui, panégyriste, ne parla jamais que pour dire aux princes les vérités les plus nobles ; à qui l'admiration éleva des statues, sans que l'envie même osât murmurer ; et qui, malgré ses imperfections et ses défauts, eut un caractère fort supérieur à l'esprit général de son temps ; c'est le philosophe Thémiste. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays situé auprès du Pont-Euxin. C'est-là que, sous un maître habile, il étudia la philosophie et l'éloquence. Ainsi, c'est au pied du Caucase, et dans l'ancienne patrie de Médée, que se forma l'orateur qui devoit un jour étonner la Grèce. On voit que les arts ont habité presque tous les climats. Tout change. Ce pays, qui fait partie de la Géorgie, et qui instruisoit autrefois des philosophes, n'est plus célèbre aujourd'hui que par la beauté de ses femmes, qu'il envoie aux sérails de Constantinople et d'Ispahan. Thémiste, encore jeune, composa des commentaires sur les ouvrages du précepteur d'Alexandre. Il parut grand, même en travaillant sur les idées d'un autre. Sa réputation se répandit bientôt dans l'Asie, et de l'Asie à Rome. Il fut quelque temps dans cette ville, qu'il étonna. On voulut l'y fixer ; mais Rome n'étoit plus que la seconde ville du monde. Il retourna à Bizance. Les philosophes voyageoient pour venir l'entendre ; les princes étoient cu-

rieux de le voir ; et les oracles, dans les temples, lui rendoient les mêmes hommages qu'aux rois. Ils daignoient parler de lui.

Quand des talens sont parvenus à un certain degré de célébrité, on peut bien s'avilir en les persécutant ; mais il n'y a plus de mérite à les protéger. Le prince est, pour ainsi dire, forcé par son siècle ; la voix publique lui sert de loi ; d'ailleurs il s'honore lui-même, et alors il n'y a presque que de l'orgueil à être juste. Ainsi Constance, quoique féroce et sans génie, éleva Thémiste au rang de sénateur. La lettre qu'il écrivit au sénat, est le plus beau monument de ce règne. « Un bienfait, dit-il, accordé à » l'homme vertueux, est un bienfait pour l'état. » Instruit de la grande réputation du philo- » sophe Thémiste, j'ai cru qu'il étoit digne de » l'empereur et de vous de récompenser sa » vertu, en l'admettant dans ce conseil au- » guste : et je n'ai pas voulu seulement honorer » Thémiste, j'ai voulu aussi honorer le sénat, » que j'ai cru digne de posséder un si grand » homme. Vous lui communiquerez de votre » dignité, et il répandra sur vous une partie » de son éclat. »

Peu de temps après, Constance lui fit élever une statue de bronze. Julien le fit préfet de Constantinople. Valens voulut presque toujours l'avoir à sa cour, et se fit même accompagner par lui dans ses guerres contre les barbares. Gratien et Théodose le comblèrent de faveurs ; et ce dernier, prêt à partir pour l'Occident, lui confia son fils, en le priant de vouloir bien lui donner des leçons de sagesse et de gran-

deur. Tels étoient encore dans ces siècles, qui pourtant ne sont pas l'époque la plus brillante dans l'histoire de l'esprit humain, le respect et l'enthousiasme des princes pour les vrais philosophes. Il s'en faut beaucoup que notre Montesquieu, dont le nom est aujourd'hui si cher à l'Europe entière, et qui influe sur la législation, de Londres à Pétersbourg, ait reçu, de son vivant, la vingtième partie de ces honneurs.

Nous n'avons presque rien aujourd'hui des ouvrages philosophiques de Thémiste; mais il nous reste une grande partie de ses harangues, ou panégyriques de princes. Ils sont au nombre de vingt. Il a donné à ce genre d'ouvrages un ton plein de dignité et de force, et qu'il n'avoit point du tout avant lui. Je vais tâcher de faire connoître ces discours, beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Je choisirai, dans tous, les idées éparses sur les philosophes et sur les princes; car ce sont les deux objets dont il s'occupe sans cesse.

L'orateur cherche d'abord dans la divinité le modèle du prince. Il trouve que le principal caractère de Dieu est la bonté. « Ce n'est que » par intervalles et rarement, dit-il, que Dieu » lance le tonnerre; mais c'est tous les jours, » et sur le monde entier, qu'il verse sa lumière. » On ne peut donc lui ressembler sans être bien- » faisant. Croit-on, dit-il à Valentinien et à » Valens, croit-on que ce soit en montant à » cheval avec grâce, et en maniant les armes » avec adresse, qu'un prince puisse imiter cet » être sublime? Ce n'est pas même par le cou-

» rage, par la patience, par la force ; ce n'est » pas même par le mépris des voluptés ; aucunes » de ces vertus de l'homme ne conviennent à » Dieu : ces vertus tiennent à des foiblesses. Ce » qui nous élève, aviliroit ce grand être. Mais, » ce qu'il y a de céleste et de divin, c'est d'a- » voir entre ses mains le bonheur des hommes, » et de faire ce bonheur. Princes, s'il nous » arrive de vous donner le nom de dieu, c'est » pour vous faire souvenir de ce que vous » devez être.

» Je ris, dit l'orateur, quand je pense à ce » tyran, qui, voulant persuader qu'il étoit dieu, » se faisoit élever des statues et des temples ; » et l'insensé ne pensoit pas même à faire du » bien aux hommes. Si le prince veut un culte, » au lieu de se faire consacrer une statue d'or » ou de bronze sur un autel, qu'il fasse lui- » même de son ame et le temple et l'autel, et, » pour ainsi dire, le simulacre saint de la divi- » nité ; nous l'adorerons alors. Pour ressem- » bler à Dieu, il ne suffit pas d'usurper ses » honneurs, il faut l'imiter.

» Le prince qui aime les hommes, dit-il » ailleurs, aura toutes les vertus ; il domptera » surtout la colère, mal sans bornes dans un » pouvoir qui n'en a pas.

» Les tyrans, les pestes et les tremblemens » de terre, sont faits pour détruire les hommes ; » les princes pour les conserver.

» *J'ai perdu un jour*, disoit Titus, car je » n'ai fait aujourd'hui de bien à personne. Que » dites-vous, prince, s'écrie l'orateur ? non, » le jour où vous avez dit une parole qui doit

» être la leçon éternelle des rois, ne peut être » un jour perdu. Jamais vous n'avez été plus » grand, ni plus utile à la terre.

De ce sentiment d'humanité naît, dans le prince, le devoir d'adoucir la sévérité de la loi. « Car le juge rigide condamne souvent » celui que la loi absoudroit, si elle pouvoit » prononcer : le juge alors est esclave. Il » décide d'après les mots et la lettre, exerçant, » pour ainsi dire, une injustice juste. Il n'en » est pas de même du prince : il est la loi » qui parle et qui respire, et non pas cette » loi muette et sourde représentée par des » caractères immobiles. Aussi, dit-il à Théo- » dose, nous étions accoutumés à voir l'or » retourner du trésor public à ceux à qui » on l'avoit injustement enlevé, mais nous » venons de voir plus ; nous avons vu des » hommes menés par la loi aux portes de la » mort, ramenés à la vie par le prince ; car » de tous nos empereurs, tu es celui qui » respecte le plus la loi ; mais tu sais que » par respect pour la loi-même, il faut quel- » quefois s'en écarter. »

Et dans le même discours, faisant allusion à la fable célèbre des deux tonneaux d'Homère : « Sous ton empire, nous connoissons le ton- » neau du bien, d'où s'épanchent la félicité, » la richesse et la vie. Il est près du trône, » et ta main y puise sans cesse : mais nous » ne voyons point celui des gémissemens, des » larmes et du sang : il n'y en a point d'où » se verse la terreur ; ou si ce tonneau fatal » existe, il est fermé de toutes parts. L'espé-

» rance est sortie et vole sur l'empire, les » maux sont enchaînés ».

On sait qu'au commencement du règne de Valens, Procope se révolta et prit la pourpre. Il se prétendoit de la famille des Constantins ; mais ce droit n'étoit rien sans la victoire ; il fut vaincu. Valens, qui d'abord avoit été lâche, fut ensuite cruel ; c'est l'ordinaire. Il fit couler le sang des ennemis, avec cette fureur que les caractères atroces nomment justice ; l'orateur, en le louant d'une humanité qu'il n'avoit pas, tâche au moins de lui inspirer les sentimens qu'il devoit avoir. Dans un discours tout entier, il lui parle de clémence. « Avant Socrate, on disoit : faisons du bien » à qui nous aime, et du mal à qui hait. » Socrate a changé ce précepte, et à dit : » faisons du bien à nos amis, et ne faisons » point de mal à nos ennemis. » Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes qui ont pardonné, ou à des assassins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes, de changer les ames par leurs bienfaits. « Il » ne tient qu'à eux, dit-il, de déraciner la » haine et d'apprivoiser la fureur. »

Dans un autre discours adressé au même prince, après la cinquième année de son règne, on trouve un long morceau sur les finances ; il respire cette philosophie pleine d'humanité, qui devroit être celle de tous les rois. « On ne peut être humain, dit l'orateur, » sans être libéral ; mais la libéralité du prince » ne consiste pas à donner aux uns, sans » accabler les autres. Celui qui est si ma-

» gnifique n'est pas loin d'être injuste ; il
» prive des milliers de pauvres du nécessaire,
» pour enrichir des riches, c'est-à-dire pour
» verser quelques gouttes inutiles dans des
» fleuves. Le prince donne d'autant plus,
» qu'il exige moins. » Et s'adressant à son empereur : « Avant toi, dit-il, les charges
» publiques augmentoient tous les ans, chaque
» année ajoutoit au poids de l'année qui
» avoit précédé. C'est toi, prince, qui as
» arrêté cette maladie de l'état. Sais-tu pourquoi tu as mis cet ordre dans les finances
» de l'empire ? c'est que tu avois gouverné
» ta maison avant de gouverner le monde.
» Tu n'as pas besoin d'apprendre d'un autre
» ce qu'il en coûte de sueurs et de peines
» au laboureur ; tu connois la hardiesse de
» l'exacteur, l'adresse du commis, l'avarice
» du soldat. Instruit de ces détails, tu es
» monté sur le trône ; c'est pourquoi, comme
» si ce vaste empire n'étoit qu'une famille,
» tu vois d'un coup d'œil quels sont tes revenus, quels sont tes dépenses, ce qui
» manque, ce qui reste ; les opérations qui
» sont faciles, celles qui ne le sont pas. Seul
» de tous les princes, tu n'a pas mis ceux
» qui manient les deniers de l'état au-dessus
» de ceux qui le défendent. Celui qui préside
» aux finances ne marche pas avec plus de
» pompe que celui qui commande les armées.
» Chargé de l'emploi d'Aristide, ils sont forcés
» d'avoir sa justice. Ton œil perçant sait
» découvrir et rendre inutiles les profondeurs
» de cet art funeste et caché.... Non, désormais

je

» je ne craindrai pas les ennemis domestiques » plus que les barbares même. Je ne verrai » plus la moisson enlevée de dessus les » sillons, avant même qu'elle entre chez le » laboureur. D'impitoyables créanciers ne » veilleront plus sur les travaux du vendangeur, » et l'habitant des champs ne passera plus » un hiver triste et désolé auprès de ses » greniers déserts. C'est alors que je jouirai » de la proie enlevée sur les barbares, quand » le ravisseur domestique ne viendra plus » faire sa proie de mon bien. Prince, continue » l'orateur, ma voix, dans ce moment, re- » présente la voix du monde entier. Tu nous » as remis une partie des tributs, et pour » dédomagement nous te rendons un tribut » de reconnoissance et de tendresse ; c'est » le plus digne du prince. Au lieu des » moissons et des fruits de la terre qu'on » nous arrachoit, reçois des fruits qui ne » se flétriront pas ; ce sont ceux de la gloire : » c'est elle qui sans cesse renouvelle l'em- » pire d'Auguste, qui empêche Trajan de » vieillir, qui tous les jours ressuscite Marc- » Aurèle. Crois-tu, malgré leurs victoires, » que leurs noms fussent aussi célèbres, si, » terribles aux barbares, ils n'eussent été » bienfaisans envers leur sujets ? etc. »

L'orateur veut étendre ce sentiment d'humanité dans le prince, des sujets de l'état, aux ennemis même de l'état. « Celui, dit-il » à Valens, qui dans la guerre poursuit avec » acharnement, et veut détruire, ne se montre » que le roi d'une nation ; celui qui après

» avoir vaincu, pardonne, se montre le père » et le souverain de tous les hommes. Cyrus » n'aimoit que les Perses, Auguste les Romains, » Alexandre les Grecs ; aucun n'aimoit les » hommes, aucun n'étoit vraiment roi. Pour » l'être, il faut, comme Dieu, n'exclure » ni aucun peuple, ni aucun homme de sa » province ».

Valens irrité refusoit la paix aux barbares ; c'est le philosophe qui fléchit l'empereur : l'éloquence donna la paix au monde. « Je fis » voir au prince, dit l'orateur, que c'est en » sauvant, et non en égorgeant les hommes, » que l'on ressemble aux Dieux. Quand » on a remporté la victoire sur des lions, » des léopards et des tigres, on compte tous » ceux dont on a fait couler le sang dans les » forêts : quand on a vaincu des hommes, » il faut compter tous ceux qu'on a sauvés ; » encore n'extermine-t-on pas entièrement » les bêtes féroces, on en laisse subsister la » race dans les déserts ; et une nation d'hommes, » (qu'on les appelle barbares, ils n'en sont » pas moins des hommes) une nation toute » entière, soumise et tremblante à ses pieds ; » il eût donc fallu l'exterminer et la détruire ? » non. J'admire et j'appelle grand celui qui » la conserve. Le destructeur de Carthage fut » nommé l'Africain. Un autre s'appela Ma- » cédonien, parce qu'il avoit fait de la Ma- » cédoine un vaste désert ; mais toi, prince, » je veux que tu tires ton nom de la nation » que tu as sauvée ; ainsi nous nommons les » Dieux, des pays qu'ils protégent ».

Outre l'humanité et la clémence qui sont les premiers devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince. Il dit à Constance: « L'athléte des jeux olympiques, j'aloux de » vaincre, et veillant sur lui-même, s'interdit » tous les plaisirs qui pourroient l'énerver; » et le prince qui est, pour ainsi dire, l'athléte » de l'univers, ira-t-il se livrer à de lâches » voluptés » ?

Il félicite Valens de ce qu'il veux s'instruire. « Puisque tu as ce désir, lui dit-il, si les » hommes ne sont heureux, ce sera la faute » de ceux qui n'useront pas de ton ame pour » tout ce qui est honnête et grand ».

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des soins du gouvernement. « Il y a eu, » lui dit-il, des princes qui prenoient grand » soin de leur chevelure, mais qui ne comptoient pour rien des villes entières tombées » en ruine. Ils s'occupoient de leur parure, » et ils négligeoient l'univers; peut-être même » avoient-ils grand soin de choisir leurs chevaux, mais point du tout les hommes qu'ils » destinoient aux places; et tandis qu'aux jeux » du cirque ils n'auroient pu souffrir de voir » des cochers conduire un char, ils abandonnoient à des hommes sans choix les rênes » de l'empire et la conduite des nations. On » brise une statue, on efface un tableau qui » ne ressemble point à son modèle : le prince » sera-t-il donc moins attentif à ceux dont » le devoir est de le représenter auprès des » peuples » ?

« L'influence de la vertu du prince, dit-il

» à Théodose, ne se borne point à la terre. » Marc-Aurèle, voyant son armée prête à » périr par la soif, leva ses mains au ciel : « O Dieu! dit-il, je lève vers toi, qui donnes » la vie, cette main qui ne l'a jamais ôtée » à personne. Dieu l'entendit, et sauva son » armée ».

Nous avons déjà vu que Valens étoit cruel; et comme tous les hommes, il porta son caractère dans la religion. Trompé par les Ariens, il persécuta les Catholiques avec fureur. On dit qu'un jour ayant reçu une députation de quatre-vingts prêtres qui venoient pour le fléchir, il les fit embarquer tous ensemble, et ordonna qu'on mît le feu au vaisseau, quand ils seroient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre. Thémiste osa parler de douceur à un fanatique, et d'humanité à un barbare; et ce qui est plus étonnant, il réussit. La persécution cessa; et cet empereur assassin, ce barbare incendiaire, ce chrétien persécuteur d'autres chrétiens, publia un édit, par lequel il défendoit qu'on employât désormais ni autorité, ni menaces pour faire changer personne de religion. Nous n'avons plus le discours de Thémiste, mais il nous reste celui où il félicite l'empereur de son changement; c'est l'ouvrage à-la-fois de l'éloquence et de la raison.

Ainsi cet homme vertueux parloit aux princes, sous prétexte de les louer. Il avoit donc raison de dire à Constance : « Pour la première fois, » ô empereur! tu vas entendre un orateur » libre et vrai, même en te louant, un ora-

» teur qui ne dira pas un mot dont son front » ait à rougir »; et plus bas : « Je vous at- » teste tous, ô vous qui marchez dans la » même carrière que moi ! si vous vous aper- » cevez que je vous trompe, si le moindre » mensonge se mêle à mes paroles, élevez » tous votre voix contre un lâche orateur ; » repoussez-moi du sanctuaire de la sagesse, » et ne permettez plus à celui qui l'outrage, » d'oser en donner des leçons; mais si toutes » les fois que je louerai, je dis la vérité, ne » regardez pas comme une vile flatterie ce » qui est un juste éloge. L'éloge est un tribut » qu'on paye à la vertu ».

Dans un de ses derniers discours à Théodose, il s'interrompt tout-à-coup : « Tu vois, prince, » lui dit-il, que je ne suis pas venu ici pour te » flatter : conviendroit-il à un philosophe en » cheveux blancs, qui a familièrement vécu » avec tant d'empereurs, aujourd'hui que le » plus humain de tous est sur le trône, de » mendier sa faveur par des bassesses ? quand » la liberté est la moins dangerense, irois-je » choisir ce temps-là pour me déshonorer » par des mensonges » ?

On sent bien qu'il devoit parler des connoissances et des lettres avec dignité ; il fait voir qu'elles ont été chères à tous les princes qui ont été grands ; il cite Aristote comblé de bienfaits par Philippe, Xénocrate par Alexandre, Aréus par Auguste, Dion par Trajan, Sextus par Marc-Aurèle : « Tu imites ces grands hom- » mes, dit-il à un empereur, la philosophie et » les lettres marchent partout avec toi ; elles

» te suivent dans les champs ; par toi elles sont » respectées, non-seulement du Grec et du Ro- » main, mais du Barbare même ; le Scythe » épouvanté qui est venu implorer ta clémence, » a vu la philosophie près de toi, balançant le » le sort des peuples, et décidant des trèves » de la paix que tu accordes aux nations. » Voyez les statues de bronze élevées dans ces » murs à la sagesse, les priviléges qui lui sont » accordées dans les villes, les honneurs pro- » digués à ceux qui en sont dignes. La sa- » gesse est la seule qui répande encore plus » d'éclat sur ceux qui l'honorent que sur ceux » qui sont honorés ; car admirer la vertu » dans les autres, c'est déjà une preuve de » vertu ».

« O mes amis ! dit-il ailleurs, pardonnez- » moi, si le désir que l'empereur témoigne de » m'entendre, m'inspire peut-être un noble » orgueil ; il se lasse d'entendre le langage de » la vérité, et il permettra plutôt au guerrier » de cesser de combattre, qu'au philosophe » de se taire ».

Dans un discours à Théodose, il rapppelle le jour où cet empereur, prêt à partir pour l'Occident, lui confia son fils en présence du sénat et du peuple. Dans ce moment l'orateur se peint vieux, accablé d'infirmités et de foi- blesse, courbé sous le poids des ans, mais ranimant ses forces languissantes, pour former ce prince destiné à commander un jour au monde : « Viens mon fils, dit-il, viens sur les » genoux d'un foible vieillard, recevoir les » leçons que la sagesse destine aux prince ; ce

» sont celles que reçut Antonin, Numa, Marc-
» Aurèle et Titus. A ma voix se joindront, pour
» te former, celle de Platon et celle du pré-
» cepteur d'Alexandre ; à l'école des sages,
» deviens le bienfaiteur du monde ».

Je finirai cet extrait, déjà peut-être trop long, en citant encore un morceau où Thémiste implore la grâce d'un philosophe, dont le crime étoit d'avoir été le favori de Julien ; il ne le nomme pas, mais c'étoit probablement Maxime. En effet, Maxime avoit eu trop de pouvoir, pour qu'on ne l'accusât point d'en avoir abusé. Valens, qui ne manqua jamais une occasion d'être cruel, sous prétexte d'être juste, l'avoit fait traîner dans les prisons, où il souffrit tous les tourmens que notre justice barbare ne compte pour rien, parce que ces tourmens ne sont point la mort. Dans le même temps Procope se révolta ; bientôt maître de Constantinople et de presque tout l'Orient, il offrit au philosophe dans les fers, sa liberté, ses biens et des honneurs, s'il vouloit se déclarer pour lui : le philosophe refusa ; Thémiste ne manque pas de faire valoir à l'empereur ces refus généreux ; il le compare à Socrate : « Condamné, dépouillé de ses biens,
» accablé sous les chaînes, on ne l'a pas même
» entendu se plaindre ; que dis-je ! il a dédai-
» gné, dans cet état, les bienfaits de l'usur-
» pateur qui vouloit le protéger. La colère de
» son prince lui a paru préférable à l'humanité
» d'un rebelle ; et pouvant être heureux et
» libre en devenant coupable, il a mieux aimé
» rester vertueux et attendre la mort. Prince,

» s'écrie l'orateur, puisqu'il a rejeté la clé-
» mence du tyran, il a droit à la tienne ». Il l'invite à conserver les semences et les restes épars des connoissances et des lettres : « Ce » sont elles qui font la gloire d'un siècle et » d'un empire ; c'est donc à elles qu'il faut » confier le souvenir immortel de ton nom ». Alors il lui fait observer que tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il y en aura qui cultiveront la philosophie et les arts ; ce sont eux qui font la renommée : il se transmettent de siècle en siècle les noms de leurs bienfaiteurs, et ces noms sont immortels comme leur reconnoissance.

En effet, on peut dire, d'après l'orateur grec, que la philosophie et les lettres ne meurent pas. Cette espèce d'activité, qui porte les hommes à connoître et à s'instruire, subsistera toujours malgré les fureurs politiques, malgré l'ignorance intéressée et puissante ; c'est un mouvement imprimé par la nature et que rien ne peut arrêter. Toujours l'histoire jugera les peuples et les princes ; toujours la vérité éloquente et sage parlera aux hommes de leurs devoirs, et affermira les ames nobles, en faisant rougir celles qui ne le sont pas. Les malheurs des guerres, les grandes révolutions peuvent retarder les progrès des lettres, sans les anéantir ; ce ne sont que des secousses qui les transportent ailleurs, comme ces germes de plantes que les orages enlèvent, et qu'ils vont disperser sur les champs éloignés où elles se reproduisent. Constantinople a passé sous la domination des Turcs, et Thémiste, qui écrivoit

écrivoit il y a quatorze cents ans, sur les bords de la Mer-Noire, est ignoré de cette partie du monde qui fut sa patrie ; mais il trouve des admirateurs dans les villes qui, de son temps, n'étoient que des bourgades à demi-barbares. Ainsi, les hommes célèbres de ce siècle le seront dans les siècles suivans ; on parlera d'eux comme nous parlons de ceux qui les ont précédés ; leur gloire même n'étant plus exposée à l'envie en deviendra plus pure ; car il vient un temps où les ennemis et les rivaux ne sont plus. Alors toutes les cabales, toutes ces petites haines, tous ces enthousiasmes d'un jour, toutes ces décisions si graves de gens importans, ou qui croient l'être, ces luttes des sociétés qui se combattent, ces chocs des petites réputations contre les grandes, ces fureurs, tantôt si atroces et tantôt si puériles, appuyées quelquefois par le crédit qui se cache, et toujours par la malignité orgueilleuse, qui ne manque jamais d'applaudir à l'audace qui humilie le talent, tout cela disparoît. La postérité ne voit que les ouvrages ; la poussière que la foule des mouvemens contraires a élevée, s'abaisse et tombe, et la pyramide reste.

CHAPITRE XXII.

Des panégyriques latins de Théodose ; d'Ausone, panégyriste de Gratien.

THÉMISTE fut le dernier orateur grec qui laissa une grande réputation ; l'histoire nous parle encore de plusieurs panégyriques qui furent prononcés après lui. L'étiquette de la cour de Bizance, qui tint toujours un peu de la pompe asiatique, autorisa long-temps et consacra cet usage ; mais, ou ces éloges sont perdus, ou ils sont restés manuscrits dans les bibliothèques. Cependant leur nombre devoit diminuer, les esprits se tournoient insensiblement vers d'autres objets : le christianisme sur le trône étoit en proie aux guerres civiles. Cet esprit actif et querelleur des Grecs, l'anarchie, l'indépendance, la curiosité inquiète, la fureur d'expliquer par la raison ce qui est au-dessus de la raison, la fureur plus grande encore d'avoir un parti et de dominer, opposoit les opinions aux opinions et les erreurs aux erreurs. Les hérésies naissoient de toutes parts ; on disputoit, on écrivoit, on cabaloit, on séduisoit les favoris, les eunuques et les femmes. Pendant ce temps-là, les peuples gémissoient, les barbares pilloient, les empereurs s'égorgeoient, et ceux qui restoient quelque temps sur le trône, la plupart voluptueux et fanatiques, superstitieux et féroces, contro-

versistes aussi ardens, que lâches guerriers, placés entre les hérétiques et les barbares, donnoient des édits au lieu de combattre ; et tandis que les Huns, les Goths, les Arabes, les Vandales, les Bulgares et les Perses ravageoient tout, du Tibre au Pont-Euxin, et du Danube au Nil, les empereurs de Bizance oublioient l'empire pour usurper les droits des évêques et proscrire ou soutenir des erreurs qui ne devoient être jugées que par les pontifes ; on sent bien que des temps d'avilissement et de malheur ne sont pas favorables ni aux panégyriques, ni à l'éloquence. Il y a des époques où le plus lâche orateur rougiroit de louer et où cette espèce de mensonges seroit ridicule, même dans les cours : celle de Bizance ne pouvoit alors espérer que le silence et la honte.

Au temps de Théodose, on trouve encore quelques traces d'éloquence dans l'Occident. Nous avons un panégyrique latin de cet empereur ; il est d'un Gaulois d'Aquitaine, nommé Pacatus : ce Gaulois étoit en même-temps poëte et orateur. Sidoine Apollinaire en parle, et Ausone le cite avec éloge : il prononça son panégyrique dans le sénat de Rome. On voit combien ce nom, et le souvenir d'une ancienne grandeur, en imposoient encore : « L'orateur, » dit-il, craint de faire entendre devant les » héritiers de l'éloquence romaine, ce langage » inculte et sauvage d'au-delà des Alpes, et son » œil effrayé croit voir dans le sénat les Cicé- » ron, les Hortensius et les Caton assis auprès » de leur postérité pour l'entendre ». Il y a trop d'occasions où il faut prendre la modestie

au mot, et convenir de bonne foi avec elle qu'elle a raison; mais ici il y auroit de l'injustice : l'orateur vaut mieux qu'il ne dit; s'il n'a point cet agrément que donnent le goût et la pureté du style, il a souvent de l'imagination et de la force, espèce de mérite qui, ce semble, auroit dû être moins rare dans un temps où le choc des peuples, les intérêts de l'empire et le mouvement de l'univers, qui s'agitoit pour prendre une face nouvelle, offroient un grand spectacle et paroissoient devoir donner du ressort à l'éloquence; la sienne, en général, ne manque ni de précision, ni de rapidité. Au reste, dans sa manière d'écrire, il ressemble plus à Sénèque et à Pline, qu'à Cicéron; quelquefois même il a des tours et un peu de la manière de Tacite : ses expressions ont alors quelque chose de hardi, de vague et de profond qui ne déplaît pas. L'endroit le plus éloquent de cet éloge, est la peinture de la tyrannie de Maxime, vaincu par Théodose. Maxime étoit un général des troupes romaines en Angleterre, qui, révolté contre Gratien, l'avoit joint à Paris, lui avoit enlevé son armée sans combattre, et l'avoit ensuite fait assassiner à Lyon. Ce meurtrier usurpateur domina cinq ans dans les Gaules, c'est-à-dire, que pendant cinq ans il usa de son pouvoir pour commettre impunément des crimes. L'orateur parle avec éloquence de tous les maux que nos ancêtres ont soufferts sous ce tyran; il peint les brigandages et les rapines, les riches citoyens proscrits, leurs maisons pillées, leurs biens vendus, l'or et les pierreries arrachées aux femmes; les

vieillards survivans à leur fortune, les enfans mis à l'enchère avec l'héritage de leurs pères; le meurtre employé comme les formes de justice, pour s'enrichir; l'homme riche invoquant l'indigence, pour échapper au bourreau; la fuite, la désolation; les villes devenues désertes et les déserts peuplés; le palais impérial, où l'on portoit de toutes parts les trésors des exilés et le fruit du carnage; mille mains occupées jour et nuit à compter de l'argent, à entasser des métaux, à mutiler des vases; l'or teint de sang, pesé dans les balances, sous les yeux du tyran; l'avarice insatiable engloutissant tout, sans jamais rendre, et ces richesses immenses perdues pour le ravisseur même qui, dans son économie sombre et sauvage, ne savoit ni en user, ni en abuser; au milieu de tant de maux, l'affreuse nécessité de paroître encore se réjouir; le délateur errant, pour calomnier les regards et les visages, le citoyen qui de riche est devenu pauvre, n'osant paroître triste, parce que la vie lui restoit encore, et le frère, dont on avoit assassiné le frère, n'osant sortir en habit de deuil, parce qu'il avoit un fils.

On trouve encore dans ce discours un morceau plein de force sur la lâcheté du tyran, qui, vaincu et sans ressource, n'avoit pas eu, dit l'orateur, assez de courage pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Cette idée, comme on voit, tenoit à l'ancien préjugé romain, qui mettoit de la gloire dans le suicide; erreur justement condamnée aujourd'hui par la religion et par les lois. On peut observer

que la doctrine du suicide, qui étoit celle des stoïciens, et qui sembloit devoir être adoptée à Rome par un peuple libre, ne commença cependant à s'introduire que dans Rome esclave. Le Romain, fier et courageux, voyant approcher les tyrans, choisit la mort pour barrière ; alors il crut avoir trouvé une ressource contre le malheur : et par un sentiment bizarre, mais vrai, le pouvoir de se donner la mort, fit braver la mort même. L'exemple avoit commencé par les Brutus, les Cassius et les Caton : il continua sous les empereurs. On vit plus d'une fois ce genre de fermeté dans des ames amollies par les plaisirs. Othon passa presque pour un grand homme pour avoir su mourir, et Pétrone, l'homme le plus voluptueux de son siècle, se donna la mort avec plus de tranquillité que Caton. Dans la suite, tous ceux qui formèrent de grands projets, et qui échouèrent, tous ceux qui aspirèrent au trône et qui furent vaincus, choisirent le même asile. Survivre à sa défaite, eût passé pour une lâcheté, et le suicide fut presque un devoir d'honneur pour les malheureux. La religion chrétienne changea ces idées ; elle enchaîna l'homme, qui rentra tout entier dans la dépendance des lois. L'homme plus éclairé, apprit que le courage étoit de souffrir, et que l'honneur n'étoit pas de prévenir la mort, mais de savoir l'attendre. On voit, par ce panégyrique, que la révolution n'étoit pas encore faite à la fin du quatrième siècle.

Tout vainqueur est sûr d'être loué. Après la victoire de Théodose sur Maxime, parurent

plusieurs autres panégyriques latins en l'honneur de ce prince. Nous venons d'en voir un d'un orateur gaulois; un autre Gaulois, né à Bordeaux, et disciple d'Ausone, qui à vingt-quatre ans commença par être consul, et qui, après avoir occupé au Capitole la place des Fabius et des Emile, entra dans l'église, fut prêtre, ensuite évêque, et obtint, après sa mort, l'apothéose que la religion accorde aux vertus. Saint Paulin composa aussi un panégyrique de cet empereur. Nous ne l'avons plus; nous savons seulement que Théodose y étoit beaucoup plus loué comme chrétien que comme prince (*a*). On croit que saint Augustin, alors professeur d'éloquence à Milan, prononça un discours public sur le même sujet. Le célèbre Symmaque, préfet et sénateur de Rome, et le Romain le plus éloquent de son temps, fit l'éloge de Théodose, comme Cicéron avoit fait l'éloge de Caton, et Xénophon celui d'Agésilas.

A sa mort son oraison funèbre fut pro-

(*a*) *Ut in Theodosio non tam imperatorem quam Christi servum, non dominandi superbiâ, sed humanitate famulandi potentem, nec regno, sed fide principem, etc. prædicarem.* PAUL. Ep. 9. ad Sepul. Sev.

S. Hieron. Epist. 13. *ad Paul.*

Librum tuum quem pro Theodosio principe prudenter ornateque compositum transmisisti, lubenter legi. Felix Theodosius qui à tali Christi oratore defenditur! illustrasti purpuras ejus, et utilitatem legum futuris seculis consecrasti.

Quelques critiques ont pensé que ce panégyrique n'avoit été écrit qu'après la défaite du tyran Eugène.

noncée dans Milan par saint Ambroise. Cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous, et il a, en grande partie, les défauts de ce temps-là ; mais l'évêque qui osa reprocher au maître du monde le meurtre de Thessalonique, et commanda à son empereur d'expier devant les hommes et devant Dieu un crime que des courtisans féroces avoient conseillé et que des courtisans lâches n'avoient pas manqué d'applaudir, mérite bien grâce pour les défauts de goût, et pour quelques phrases peut-être ou foibles ou barbares.

Les hommages suivirent Théodose jusques au-delà du tombeau. Il fut ordonné que son anniversaire seroit célébré tous les ans par un éloge public prononcé dans Constantinople. Saint Jean Chrysostôme, qui alors étoit l'orateur le plus fameux du christianisme et de l'Orient, et qui avoit tout-à-la-fois l'éloquence de sa religion, de son caractère et de son génie, prononça, en 339, cet éloge, dont une partie nous a été conservée (*a*). Enfin, pour qu'il ne manquât rien à sa gloire, les arts lui élevèrent des statues, des obélisques, et une colonne semblable à celle de Marc-Aurèle et de Trajan.

A examiner en général le règne de ce prince, ses succès, ses triomphes, son application au gouvernement, enfin le mérite qu'il eut, et qu'il partagea avec si peu de souverains, de devenir meilleur en montant sur le trône, il

(*a*) Œuvres de S. Chrysostôme, tome XII, édition des Bénédictins.

paroît

paroît avoir mérité une partie de ces hommages. Presque tous les historiens de l'empire l'ont peint comme un grand homme, qui donna l'exemple du courage et des mœurs, se fit respecter des barbares, soutint l'éclat des victoires par celui des vertus, et jamais n'avilit, dans le palais, l'empereur qui avoit vaincu sur les champs de bataille. On le voit exerçant la main de ses fils, encore jeunes, à écrire les grâces qu'il accordoit aux criminels : on le voit ouvrant les prisons, et se plaignant au ciel de ce qu'il ne peut ouvrir les tombeaux. Enfin, il publia cette loi célèbre, par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que lui. « Si l'accusé, dit-il, a parlé par légè-» reté, il faut le mépriser; si c'est par folie, » il faut le plaindre ; si c'est pour nous faire » outrage, il faut lui pardonner. » Cette loi paroît être l'ouvrage de la grandeur d'ame et de l'humanité unies ensemble.

Quoi donc ! est-ce le même homme, qui, pour punir quelques séditieux, fit égorger une ville entière ? l'homme qui, sous prétexte d'un spectacle, fit rassembler tous les habitans dans le cirque, afin que, dans la paisible sécurité des jeux, se trouvant sans défense, on pût les égorger plus aisément ? afin que, mieux réunis sous les poignards, le carnage fût plus rapide, et qu'on n'eût qu'à frapper ? l'homme qui, pour prévenir tout sentiment de pitié, et étouffer d'avance les impressions que la foiblesse, les cris, les larmes ne pouvoient faire sur les assassins même, donna l'ordre exprès de ne rien épargner, et de massacrer tout, sans distinc-

tion d'âge ni de sexe? Comment concilier tant de vertus et de fureur?

Il n'est que trop prouvé par l'histoire, que Théodose avoit reçu de la nature un caractère violent. La réflexion, le sang-froid et les conseils mêlèrent quelquefois des mœurs plus douces à l'emportement d'un guerrier, et à la fierté d'un prince; mais souvent le lion rompoit sa chaîne, et cette fois-là il fut terrible. On sait qu'il se repentit; c'est à la postérité à juger s'il y a des remords qui puissent effacer un pareil crime. Quoi qu'il en soit, avant de prononcer tant de panégyriques en l'honneur de ce prince, il eût peut-être fallu en demander la permission aux enfans, aux pères et aux épouses de tous les malheureux que ses soldats avoient assassinés par son ordre. Mais, depuis long-temps on est accoutumé à pardonner aux hommes leurs crimes, en faveur de leurs vertus. Trop heureux, quand ils daignent en avoir!

Gratien, qui eut de la foiblesse et du zèle, qui posséda peut-être le courage militaire, mais à qui le courage d'esprit et les talens manquèrent, que les écrivains d'un parti ont comparé aux meilleurs princes, que ceux du parti contraire ont comparé à Néron; Gratien, dont le plus grand mérite peut-être est d'avoir élevé Théodose à l'empire, et qui, après un règne de huit ans, mourut à vingt-quatre, vaincu à Paris et assassiné à Lyon, eut aussi ses panégyristes. Le plus célèbre est Ausone. Il naquit à Bordeaux, qui étoit alors l'Athènes des Gaules. Son père étoit médecin, et lui fut poëte et orateur. Il préféra l'art qui amuse et séduit l'ima-

gination des hommes en leur parlant, à l'art utile et souvent trompeur qui promet de les guérir. Nous savons qu'il enseigna l'éloquence avec éclat. On est intéressé, en tout pays, à chercher les hommes célèbres pour l'éducation des princes. Valentinien le donna pour précepteur à son fils. Gratien, sur le trône, le fit d'abord préfet des Gaules et d'Italie, et ensuite consul. En le nommant à la seconde place de l'empire, il lui écrivit : *j'acquitte ce que je dois, et je dois encore ce que j'acquitte.* Ausone, pour remercier son bienfaiteur, son élève et son prince, prononça alors le panégyrique de Gratien. Il s'en faut beaucoup qu'il vaille celui de Théodose, que nous avons cité : il sembleroit qu'entre les deux, il y a l'intervalle d'un siècle. L'ouvrage n'a aucun mérite pour le fond ; et, à l'égard du style, il est quelquefois ingénieux, mais sans goût, sans harmonie et sans grâce. Ce n'est presque partout que des sons brisés et heurtés les uns contre les autres, un choc éternel de petites phrases qui se repoussent, des déclamations, des figures incorrectes, de l'exagération, enfin nulle noblesse dans les sentimens. On diroit que l'orateur est accablé sous le poids de l'honneur qu'il a reçu. Il ne savoit pas qu'il y a une fierté généreuse, qui honore le bienfaiteur même, et une bassesse de reconnoissance qui peut l'avilir. Par exemple, au milieu de son discours, il fait un long commentaire sur la lettre que Gratien lui a écrite, sur chaque mot dont il s'est servi, sur la robe qu'il lui a envoyée, enfin sur ce qu'en le nommant consul, il l'a nommé le premier

et non pas le second. Je sais bien qu'il y a, dans Cicéron même, de ces petits détails de vanité ; mais, dans l'orateur romain, ces foiblesses d'amour-propre sont relevées par la beauté du style, par une éloquence harmonieuse et douce, par une certaine fierté de sentiment républicain qui s'y mêle, enfin par le souvenir de ses grandes actions, et le parallèle qu'il fait souvent de lui-même et de ses travaux, avec ces grands de Rome, endormis sous les images de leurs ancêtres, fiers d'un nom qu'ils déshonoroient, inutiles à l'état et prétendant à le gouverner, rejetant tous les travaux et aspirant à toutes les récompenses. Il semble qu'un orgueil noble donne du ressort à la vanité, et lui communique un peu sa grandeur. Mais ici on ne trouve rien de pareil : c'est un esclave peu éloquent qui remercie son maître à genoux. On n'a d'autres dédommagemens que quelques épigrammes et des jeux de mots. Du reste, tout est petit, foible et barbare. Il faut plaindre un siècle où, avec de pareils ouvrages, on parvient cependant à être célèbre.

CHAPITRE XXIII.

Des Panégyriques en vers, composés par Claudien et par Sidoine Apollinaire. Panégyrique de Théodoric, roi des Goths.

TANDIS que dans l'Occident tout penchoit vers sa décadence, tandis que les malheurs de l'empire, les invasions des barbares, le mélange des peuples, le despotisme ou l'incapacité des princes, la terreur des sujets, l'esprit d'esclavage, le contraste même de l'ancienne grandeur, qui ajoute toujours à la petitesse présente, corrompoient le goût, et rétrécissoient à-la-fois les esprits et les ames, on vit paroître un homme né avec une imagination brillante et forte, et à qui, peut-être, pour avoir les plus grands talens, il ne manqua que d'être né dans un autre siècle : c'étoit Claudien. Je le nomme ici, parce qu'il a été l'auteur de plusieurs panégyriques en vers. Il naquit à Alexandrie, beaucoup plus renommée alors par son platonisme et son commerce, que par ses poëtes. D'Egypte, il passa en Italie, et y acquit bientôt une grande réputation. Le sénat de Rome lui fit élever une statue, et il eut du crédit à la cour d'Honorius. Il avoit pour ami ce célèbre Stilicon, qui fut douze ans le protecteur de son maître, et qui, las de régner au nom d'un fantôme qu'il méprisoit, voulut

enfin régner par lui-même, et périt. Alors, l'amitié d'un grand homme, devenu coupable, fut un crime, et Claudien quitta la cour. On croit qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite et le malheur. Ce fut dans le temps de sa prospérité qu'il composa cette foule de panégyriques que nous avons de lui : car l'enthousiasme pour les hommes puissans n'est guère que la maladie des gens heureux.

On conçoit comment il put louer Stilicon, qui n'étoit pas à la vérité un citoyen, mais qui étoit à-la-fois et un ministre et un général; mais Honorius, qui toute sa vie fut, comme son frère, un enfant sur le trône; qui, mené par les événemens, n'en dirigea jamais aucun; qui ne sut ni ordonner, ni prévoir, ni exécuter, ni comprendre; empereur qui n'avoit pas même assez d'esprit pour être un bon esclave; qui, ayant le besoin d'obéir, n'eut pas même le mérite de choisir ses maîtres; à qui on donnoit un favori, à qui on l'ôtoit, à qui on le rendoit; incapable d'avoir une fois du courage, même par orgueil; qui, dans la guerre et au milieu des périls, ne savoit que s'agiter, prêter l'oreille, fuir, revenir pour fuir encore, négocier de loin sa honte avec ses ennemis, et leur donner de l'argent ou des dignités au lieu de combattre; Honorius, qui, vingt-huit ans sur le trône, fut pendant vingt-huit ans près d'en tomber; qui eut de son vivant six successeurs, et ne fut jamais sauvé que par le hasard, ou la pitié, ou le mépris; il est assez difficile de concevoir comment un homme qui a du génie, peut se donner la peine de faire deux mille vers en

l'honneur d'un pareil prince. Pour excuser le panégyriste, il faut pourtant convenir que ces éloges ont été écrits pendant la vie de Stilicon; et qu'alors, si l'empereur n'étoit rien, l'empire eut du moins de la grandeur. Le talent du ministre couvroit l'enfance du prince. On peut dire qu'Honorius et son frère ressembloient aux idoles des Indes, dont la réputation dépend de leurs prêtres. Il est impossible de lire avec intérêt des éloges démentis à chaque instant par l'histoire : cependant ceux de Claudien offrent en eux-mêmes de beaux détails. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'Homère, des expressions de génie, de la force quand il peint, de la précision toutes les fois qu'il est sans images; assez d'étendue dans ses tableaux, et surtout la plus grande richesse dans ses couleurs; voilà ses beautés. Peu de goût, souvent une fausse grandeur, une majesté de sons trop monotone, et qui, à force d'être imposante, fatigue bientôt et assourdit l'oreille; enfin trop peu d'idées, et surtout aucunes de ces beautés douces qui reposent l'ame: voilà ses défauts. En général, on voit un homme d'un grand talent, qui, à chaque ligne, lutte contre son sujet et contre son siècle; mais trop souvent son siècle le gâte, et son sujet l'endort. Il est du nombre des écrivains qui ont fait des enthousiastes, mais qu'on aime mieux encore estimer que lire.

Après lui, on trouve Sidoine Apollinaire, qui n'eut ni ses beautés, ni ses défauts : il étoit trop au-dessous des unes; peut-être même ne pouvoit-il atteindre aux autres. Né à Lyon en

430, évêque de Clermont en 472, il mourut en 482. Il fut aimé de trois empereurs, fit leurs panégyriques selon l'usage de tous les siècles; et, pour se conformer au sien, les fit en vers plats, durs et barbares. Il ne manqua pas d'être admiré, et il eut de son vivant des statues, honneur qui ne fut rendu à Virgile qu'après sa mort. De plus, il fut créé patrice et préfet de Rome. Les dignités et les honneurs relèvent quelquefois aux yeux de son siècle la médiocrité intrigante ou heureuse, mais ne font jamais illusion aux siècles suivans. Cette pompe étrangère disparoît, et jamais la faveur des princes n'a corrompu la postérité sur des ouvrages. Colletet, pensionné par un ministre, n'en est pas moins ridicule, et le Cid persécuté n'en vaut que mieux. Les panégyriques de Sidoine Apollinaire, si bien récompensés, sont restés obscurs; ils n'ont de prix que comme ces monumens gothiques qui servent à faire connoître un siècle, et empêchent un vide dans l'histoire des arts.

Tout tomboit alors; bientôt l'empire d'Occident, ébranlé pendant trois siècles, disparut. Les conquérans du Nord, qui avoient si souvent pillé Rome, mêlèrent enfin la politique à la fureur, et voulurent s'établir dans cette ville qu'ils avoient ravagée. Le dernier monument que nous ayons de l'éloquence romaine, est le panégyrique d'un de ces barbares. Il est vrai que ce barbare étoit un grand homme : c'est le célèbre Théodoric, contemporain de notre Clovis, et roi des Goths. Elevé à Constantinople, où il avoit été livré comme ôtage, il y prit

prit les connoissances des Grecs, et leur laissa leurs vices et leur mollesse. Renvoyé dans sa patrie, le spectacle d'un peuple fier et libre acheva son éducation. Il devint conquérant et homme d'état, protégea Bizance, subjugua Rome, la répara et l'embellit après l'avoir conquise, joignit partout les lumières au courage, établit différens tribunaux pour juger les Italiens et les barbares, et fit en même-temps une multitude de lois sages pour réunir les deux nations divisées, à-peu-près comme le vainqueur de Darius eut le projet de réunir les Grecs et les Perses. Il est affreux qu'il n'y ait presque pas un prince célèbre qui n'ait des taches. Alexandre fut déshonoré par le meurtre de Clitus, et le supplice bien plus barbare de Calisthène ; Auguste, par les proscriptions ; Vespasien, par ses rapines et le meurtre d'Helvidius Priscus ; Trajan, par ses excès dans le vin ; Adrien, par ses mœurs ; Constantin, par le meurtre de presque toute sa famille ; Julien, par ses superstitions ; Théodose, par le massacre de Thessalonique ; et Théodoric, dont nous parlons, par le meurtre de Simmaque : tant, parmi les hommes, et surtout ceux qui ont le malheur d'être puissans, on trouve peu de vertus qui soient pures, et de grands caractères sans foiblesses ! Heureusement dans les grandes ames, pour suppléer aux vertus, le ciel a placé les remords. Théodoric, dans les derniers momens de sa vie, croyoit voir, dit-on, la tête sanglante de Simmaque qui le poursuivoit. Il seroit à souhaiter, pour le bonheur du genre humain, que cette histoire fût vraie, et

qu'après les grands crimes, des spectres vengeurs poursuivissent du moins ceux qui, par leur place et leur pouvoir, sont au-dessus des lois.

Tel étoit ce Théodoric sur lequel nous avons un panégyrique latin. Souvent les panégyriques valent mieux que les rois : ici c'est le contraire. L'orateur, comme tous ceux que nous avons cités, depuis le règne de Dioclétien, étoit originaire des Gaules. Il naquit en 473, et se nommoit Ennodius. Il se maria, entra dans le clergé du vivant de sa femme, se rendit célèbre dans les lettres, fut évêque de Pavie en 510, entreprit deux voyages en Orient pour réunir les deux églises, et n'y réussit point. On dit qu'Anastase, empereur de Constantinople, le renvoya dans un vaisseau à demi-brisé et prêt à faire naufrage, avec défense de le laisser aborder dans aucun port de la Grèce. Cet assassinat de la part d'un lâche qui veut faire périr l'objet de sa haine, et qui n'ose le faire ouvertement, étoit bien digne de la cour de Bizance, où de tout temps l'esprit général fut un mêlange de cruauté et de foiblesse. Quoi qu'il en soit, Ennodius échappé au danger, mourut trois ans après en 521. Il étoit historien, poëte, orateur, et sa réputation le fit choisir pour prononcer l'éloge du conquérant et du pacificateur de l'Italie. Cet ouvrage, comme je l'ai dit, est parvenu jusqu'à nous; mais ces sortes de lectures ressemblent aux voyages des antiquaires parmi des ruines. On ne sait dans quelle langue il est écrit. La douce harmonie du langage des Cicéron et

des Virgile a disparu. Déjà on sent par tout l'influence des dialectes sauvages du Nord. Chaque phrase est presque une énigme à deviner. On voit qu'alors, c'est-à-dire au commencement du sixième siècle, l'éloquence étoit en proie aux barbares comme l'Italie. Ainsi, dans l'espace de près de cinq cents ans, les lois, les mœurs, les arts, le gouvernement, la religion, le langage même, tout avoit changé; et dans le pays où César et Caton, Cicéron et Auguste avoient parlé aux maîtres du monde, en attestant souvent les dieux de l'empire et près de l'autel de la victoire, un Gaulois, chrétien et évêque, haranguoit en langage barbare, un roi goth venu avec sa nation des bords du Pont-Euxin pour régner au Capitole.

CHAPITRE XXIV.

Siècles de barbarie. Renaissance des lettres. Éloges composés en latin moderne, dans le seizième et le dix-septième siècles.

ON sait que l'invasion des barbares en Occident fut, dans cette partie de l'univers, l'époque d'une destruction presque générale; on sait que l'Europe et l'Afrique furent ravagées. Des villes entières furent consumées, sans qu'il en restât de trace; d'autres ne conservèrent pas un seul habitant. Ailleurs, quelques hommes épars se cachoient parmi des ruines.

Les campagnes couvertes d'ossemens étoient abandonnées et désertes. Au sein de l'Italie même, et dans les climats les plus riants, la terre devint stérile et sauvage. Des forêts incultes s'élevèrent où l'industrie et la paix avoient fait croître des moissons. Dans plus d'une province, les bêtes féroces prirent la place de l'homme, et vinrent s'emparer des pays qu'il laissoit déserts. Les monumens des arts étoient détruits. Ces édifices qu'avoit élevés l'architecture grecque et romaine, les statues, les tableaux, les chefs-d'œuvres du génie déposés dans les bibliothèques; tout avoit disparu. Le sol de l'ancienne Rome avoit été caché deux ou trois fois; des restes de palais ou de temples noircis par les feux, et un terrain immense couvert de décombres, attestoient seuls son ancienne grandeur. Sur une partie de la terre régnoient la dévastation, le silence, et cet étonnement stupide qui suit les grands malheurs. L'homme, dans cet état, fut condamné à l'ignorance et à la barbarie; il devint sauvage comme le globe qu'il habitoit. Le barbare qui avoit vaincu, c'est-à-dire, qui avoit égorgé et brûlé, dédaignoit des arts inutiles pour les combats; il les regardoit comme un instrument de servitude, et la vaine occupation de la mollesse; le vaincu, esclave et avili par ses malheurs, avoit perdu tout ce qui élève l'ame; ainsi, léloquence et les lettres furent éclipsées.

Le sixième siècle n'offre que la lutte des nations qui se disputent l'univers. Les Lombards et les Grecs en Italie, les Francs dans

les Gaules, les Vandales en Espagne, les Saxons en Angleterre, chacun démolit l'empire, et tous s'égorgent pour s'en arracher les débris. Au septième, Mahomet s'élève, et répand un fanatisme tout-à-la-fois religieux et guerrier. Pendant huit cents ans, les hommes ne furent occupés qu'à se déchirer et à combattre. Nulle politique ne présidoit au carnage. Une sorte de superstition, tantôt foible et tantôt féroce, quelquefois esclave et quelquefois conquérante, régna presque d'un bout du monde à l'autre.

L'univers connu étoit alors partagé en trois grandes masses; l'empire des Califes ou des Arabes, l'empire Grec et l'Europe occidentale échappée aux fers des Romains. Chez les Arabes on fut fanatique et conquérant pendant trois siècles; pendant les autres, on cultiva les arts, mais ce peuple ingénieux et brave eut des médecins, des astronomes, des géomètres, des chimistes, des poëtes même; tout, excepté des orateurs. Sous un despotisme religieux et militaire, on croit, on agit, on commande, on ne persuade pas.

Chez les Grecs, le temps de Photius et de Léon le philosophe, ou le neuvième siècle, fut le temps le plus célèbre pour les connoissances; mais les crimes du palais, la superstition du schisme, la petitesse du gouvernement et les fureurs scolastiques étouffèrent tout.

L'Europe chrétienne fut occupée et divisée tour-à-tour par les établissemens des barbares, par les incursions des Normands, par l'anarchie des fiefs, par les guerres sacrées des croisades,

et par les combats éternels du sacerdoce et de l'empire. Il y eut pourtant, à travers ces ravages, quelques éclairs de connoissances. On enseigna sous Charlemagne un peu d'arithmétique et de grammaire, et quelques formes de raisonnemens qu'on prenoit pour de la logique. Alfred, en Angleterre, vers la fin du neuvième siècle, fut lui-même grammairien, un peu philosophe, dit-on, historien et géomètre ; c'étoit beaucoup pour un roi, et surtout dans ce temps ; mais il étonna son pays, et ne le changea pas.

Au onzième, l'exemple et la rivalité des Arabes, et quelques voyages en Orient, firent naître en Europe l'idée de s'instruire ; ce fut l'époque de cette science barbare, nommée scolastique ; l'esprit s'exerça et ne s'éclaira point.

Dans le suivant, on commença à mieux écrire ; ont vit en France St. Bernard, qui par ses talens s'éleva au-dessus de son siècle, et par sa considération fut presque au-dessus des papes et des rois ; et l'amant d'Héloïse, bien plus célèbre aujourd'hui par ses amours et ses malheurs, que par ses ouvrages.

Au treizième, parurent tous ces docteurs qui jouèrent un si grand rôle dans leurs temps, et qui sont si peu lus dans le nôtre, dont quelques-uns sont au nombre des saints, mais qui ne sont plus au nombre des écrivains célèbres. Frédéric second, si fameux par ses démêlés avec les papes, fonda dans le même siècle plusieurs écoles en Italie et en Allemagne ; mais ces écoles étoient bien loin d'être des

écoles de goût. Alphonse, en Espagne, fut astronome, et réforma les cartes des cieux ; mais on n'en ignora pas moins l'art de parler et d'écrire avec éloquence sur la terre. Les sciences exactes accompagnent quelquefois, mais ne supposent pas toujours ces arts brillans qui tiennent à l'imagination et au génie.

Enfin, les langues même dans presque toute l'Europe étoient barbares. C'étoit un mêlange de plusieurs idiomes corrompus, sans harmonie, sans goût, et qui n'avoient encore été façonnés par aucun de ces hommes de génie qui dominent sur les langues comme sur la pensée. L'italien ne fut formé que dans le treizième et le quatorzième siècles, par le Dante et Pétrarque ; l'anglois, du temps d'Elizabeth, par Spenser et Shakespear ; l'allemand demeura long-temps une espèce de jargon tudesque, dont les nationaux même, en écrivant, dédaignoient de se servir. Le françois, mêlange informe, fut sauvage et dure jusqu'à François Ier. Peu-à-peu ses sons se polirent, mais il ne devint une langue harmonieuse, précise et forte, que sur la fin du règne de Louis XIII.

Un latin plus que barbare étoit chez tous les peuples la langue générale des lois, de la religion, des sciences et des arts. C'étoit un reste d'hommage que l'Europe, au bout de dix siècles, rendoit encore à ses anciens tyrans. Enfin, le temps arriva, et la lumière partit du fond de l'Italie ; mais elle ne se répandit que peu-à-peu sur le reste de l'Europe.

On remarque une conformité singulière entre toutes les époques où les arts ont fleuri. A Athènes et dans l'ancienne Rome, l'éloquence et les lettres eurent un grand éclat dans des temps orageux, quand la liberté disputoit ses droits contre la tyrannie qui s'avançoit. Ainsi, la grande époque des Grecs fut de Pysistrate à Alexandre; et celle des Romains, de Marius à Auguste. En Italie, la renaissance des arts fut précédée par les factions des Guelfes et des Gibelins, et par tous les orages qu'excita dans la plupart des villes le choc du sacerdoce et de l'empire, de la tyrannie et de la liberté. En Allemagne, les lettres ne commençèrent à être florissantes qu'après la guerre de trente ans; en Angleterre, sous Charles II, après Cromwel; en France, après les troubles de la ligue et les agitations des guerres civiles. Mais par la combinaison des gouvernemens et de la constitution singulière des états, il avoit fallu d'abord dans la plus grande partie de l'Europe que le pouvoir monarchique s'affermît, pour que les lettres et les arts pussent renaître. Le pouvoir des nobles, qui pendant plusieurs siècles combattit le pouvoir des rois, ne donnoit point aux ames l'élevation et le genre d'activité dont elles ont besoin pour les lettres. Ce gouvernement n'étoit que l'indépendance de cinq cents tyrans, et l'esclavage d'un peuple. Jamais la grande partie du genre humain ne fut plus avilie. D'ailleurs, l'oppression, le malheur, les guerres renaissantes, les haines si actives entre des voisins jaloux,

haines

haines d'autant plus vives, qu'ils avoient moins de forces pour se nuire, mettoient partout des barrières, et empêchoient la communication. Chaque ville, chaque bourgade étoit séparée. La petitesse même des intérêts devoit rétrécir tous les esprits, et empêcher les idées de s'étendre. Il falloit donc que les grands souverains et les rois commençassent par former des corps de toutes ces masses dispersées; il falloit rétablir des liens entre les hommes. Il falloit surtout que les hommes cessassent d'être esclaves; car la nature a défendu aux esclaves de penser.

Plus l'autorité monarchique gagna sur l'autorité féodale, plus les hommes et les peuples se communiquèrent, plus les idées s'étendirent, plus les nations et les rois conçurent et exécutèrent de grands desseins, et plus les esprits purent s'élever. Enfin, dans le seizième siècle, les querelles de religion vinrent agiter les esprits. Alors il fallut s'instruire pour combattre. On remua, on consulta les anciens dépôts. De grandes passions se mêlèrent à un zèle sacré.

Qu'on imagine un pays couvert autrefois de villes florissantes, mais renversées par des secousses et des tremblemens de terre, et un peuple entier assoupi sur ces ruines, au bout de mille ans s'éveillant tout-à-coup comme par enchantement, ouvrant les yeux, parcourant les ruines d'un pas incertain, et fouillant à l'envi dans les décombres, pour en arracher ou imiter tout ce qui a pu échapper au temps: tels parurent les Européens dans cette époque. Rome, l'empire, tout avoit été bouleversé;

tout avoit changé ou péri : mais il restoit encore une telle idée de la grandeur romaine, qu'on ne s'occupa, chez tous les peuples, qu'à faire revivre les lois, les arts, les monumens et la langue du peuple-roi qui n'étoit plus. Ainsi, tandis qu'on déterroit les statues et les débris d'architecture échappés aux barbares, pour tâcher de les copier, on s'efforçoit, en écrivant, de copier l'harmonie et les sons des orateurs de Rome. Les descendans des Bructères et des Sicambres, et des Celtes et des Bataves, eurent l'ambition de parler, sur les bords du Danube et dans les marais de la Hollande, comme Caton et Pompée avoient parlé dans le sénat, ou Cicéron sur la tribune. Ce fut, pendant deux siècles, la seule éloquence qui régna d'un bout de l'Europe à l'autre.

Le besoin éternel que l'on a de flatter et d'être flatté, fit bientôt renaître les panégyriques. Des orateurs, aujourd'hui très-inconnus, firent les éloges de princes plus inconnus encore. Papes, évêques, cardinaux, princes d'Italie, princes d'Allemagne, ducs, margraves, électeurs, abbés même, pour peu qu'ils eussent l'honneur d'être souverains dans leur couvent, ne manquoient point d'avoir un orateur, qui, en phrases de Cicéron ou de Pline, les comparoient ou à César ou à Trajan. On sent bien qu'en leur parlant à eux-mêmes, il n'étoit guère possible de les mettre moins haut. L'orateur et le panégyrique, comme cela devoit être, avoient beaucoup de célébrité un jour ou deux ; et le lendemain, comme cela devoit être encore, personne n'y pensoit.

Il ne faut pas confondre, avec tous ces misérables panégyriques, prononcés dans de petites cours, pour de très-petits princes, les éloges consacrés à quelques grands hommes de ce temps-là. Tels sont, par exemple, ceux que l'on prononça à Rome, et dans plusieurs villes d'Italie, en l'honneur de Léon X. On peut lui reprocher, sans doute, de n'avoir pas eu assez d'austérité dans ses mœurs, et sa cour étoit plus celle d'un prince que d'un pontife ; mais le protecteur de Raphaël, de Michel-Ange et du Bramante, l'ami du Trissino et du Bembo, celui qui cultiva les lettres en homme de goût, et sut les protéger en souverain, mérita l'honneur des éloges publics.

J'ajouterai encore à ce nom celui de ce célèbre Gustave-Adolphe, qui, au commencement du dix-septième siècle, fit trembler le Danemark, la Pologne et la Russie, parcourut ensuite l'Allemagne en conquérant, ébranla le trône de Ferdinand second, vengea la liberté germanique écrasée, donna à la Suède l'ascendant sur l'empire, créa plusieurs grands hommes, fit tous ces prodiges en deux ans, et mourut dans une victoire. Le génie des conquêtes a presque toujours réveillé le génie des arts. Gustave-Adolphe fut célébré par un grand nombre d'orateurs. Les panégyriques parurent en foule, et de son vivant et après sa mort.

Sa fille Christine eut le même honneur, et à plusieurs égards s'en montra digne. Elle passa long-temps pour avoir su régner, comme son père avoit su combattre. Personne n'ignore que

son ministère influa beaucoup sur ce fameux traité de Westphalie, qui soumit à des lois une anarchie de sept cents ans, et fixa en Allemagne l'équilibre des pouvoirs. Christine fut louée en Suède comme la législatrice de l'empire : on lui adressa plusieurs panégyriques sur cet objet. Les arts, d'ailleurs, qui jamais n'ont oublié ni leurs bienfaiteurs ni leurs tyrans, les arts lui devoient de la reconnoissance. Elle les préféroit à tout, puisqu'elle les préféra au trône même. Amie et disciple de Descartes, liée avec tous les savans de l'Europe, mécontente des intrigues et des petites passions qui trop souvent entourent les princes, on sait combien elle mettoit l'art de s'éclairer, au-dessus des étiquettes et des cérémonies des cours. Cependant, on peut dire qu'elle eut moins de grandes vertus, que le goût des grandes choses, et qu'elle inspira plutôt l'étonnement que l'admiration. Son principal mérite fut de n'avoir presqu'aucun des préjugés qu'on a sur le trône : c'est par-là surtout qu'elle parut supérieure à son rang. En général, elle méprisa presque toutes les conventions, celles de la beauté, comme de la grandeur. Mais, en dédaignant les bienséances, elle parut ne pas assez connoître les hommes, qui entr'eux ont institué des signes pour reconnoître tout, et même la vertu. Comme elle étoit dominée par son imagination, sa conduite fut inégale et souvent peu mesurée. Elle agissoit plus par des mouvemens que par des principes. Elle eut la fermeté d'un moment, qui conçoit et fait de grands sacrifices, et n'eut pas cette fermeté plus rare qui

soutient l'ame par sa propre force, quand elle n'est plus animée par les regards et par l'effort même que demande tout ce qui est difficile. Son amour pour la gloire étoit plutôt une coquetterie inquiète, qui tenoit à l'esprit, qu'un de ces sentimens profonds qui subjuguent l'ame et la remplissent : aussi obtint-elle plus de célébrité que de gloire. Elizabeth, en Angleterre, avoit fondé sa renommée sur celle de sa nation ; la célébrité de Christine ne fut que pour elle. Etrangère au milieu du peuple qu'elle gouvernoit, elle se passionnoit pour les grands hommes de tous les pays, et étoit assez indifférente sur le sien. Elle sépara trop ses goûts de ses devoirs ; et, destinée à régner, elle eut le malheur de n'estimer assez ni la souveraineté, ni les hommes.

On sait que de son vivant même elle trouva des censeurs ; les femmes, en France, lui reprochèrent de n'avoir point les manières et les agrémens de son sexe ; les protestans, d'avoir changé de religion ; les politiques, d'avoir quitté un trône ; tous ceux qui avoient quelqu'humanité, d'avoir pu croire que sa qualité de reine pût autoriser un assassinat : mais elle fut l'objet éternel des hommages des savans et des gens de lettres. Dès qu'elle sortit de l'enfance, chaque année de son règne fut marquée par un éloge ; et, après son abdication même (*a*), elle con-

(*a*) Un de ses historiens qui a compilé très-exactement toutes les lettres et billets qu'elle a écrits, et tout ce qu'on a écrit d'elle, compte près de deux cents panégyriques qui lui furent adressés.

serva des panégyristes quand elle n'eut plus de courtisans. Cette femme célèbre fut louée en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Suède. Il seroit seulement à souhaiter que tous les panégyriques eussent cessé au moment du meurtre de Monaldeschi : ce seroit en même-temps et l'honneur des lettres et l'instruction des princes.

Outre les éloges et les panégyriques que je viens de citer, il y en eut des milliers d'autres, écrits en latin moderne, dans le cours du seizième et dix-septième siècles. Mais il s'offre naturellement ici un problême à résoudre. Parmi tant d'orateurs allemands, italiens, françois, hollandois, suédois, comment n'en y eut-il pas un seul qu'on puisse lire aujourd'hui avec intérêt, et qui ait conservé du moins quelque célébrité ?

On peut dire d'abord que l'érudition étouffa le génie ; et l'on en conçoit les raisons. Leur caractère et leur marche sont trop opposés : l'une est scrupuleuse et lente ; l'autre, hardi et rapide : l'une pèse sur les détails, l'autre saisit les résultats ; l'une amasse des faits, l'autre combine des idées : l'une, enfin, se défie de la pensée et craint l'imagination ; l'autre a le besoin de créer, et n'est riche que de ce qu'il invente. On connoît d'ailleurs la malédiction éternelle dont est frappé l'esprit d'imitation ; et cet esprit, comme nous l'avons vu, étoit la maladie dominante du siècle. L'éloquence et les discours de ces temps-là étoient donc bien loin d'avoir cette rudesse originale et forte, qu'il sembleroit qu'on dut attendre au sortir

des siècles de barbarie. Chez un peuple barbare ou qui cesse de l'être, et où l'on commence à écrire, les orateurs et les poëtes sont avertis de leurs talens par leurs passions, et par les secousses que des objets extraordinaires donnent à leur ame. De là vient leur caractère inégal et sauvage, mais jamais froid, et surtout jamais servile. Ce n'est que par degrés que le goût vient les polir; et quand ce goût est arrivé, ils ont déjà assez de connoissances et assez d'art pour substituer des beautés grandes et correctes, à ces premières beautés inexactes, mais fières. Il n'en est pas de même, quand, chez un peuple, l'esprit d'imitation et un goût puisé chez des modèles, succèdent tout-à-coup et presque sans degrés à la barbarie : alors les écrivains n'ont ni la vigueur originale et brute dont ce goût d'imitation les éloigne, ni les beautés solides et vraies auxquelles ils n'ont pas eu le temps d'atteindre, et qui sont presque toujours le résultat de la philosophie et des passions mêlées ensemble. Par la même raison, ils doivent encore être plus loin de la finesse de l'esprit et des idées, qui ne peut être que le partage d'un siècle exercé et très-poli, et qui peut-être suppose déjà un peu le dégoût des grandes choses et le désir de s'ouvrir de nouvelles routes. Ajoutez que, dans les temps dont nous parlons, la plupart des écrivains étoient étrangers à leur pays et à leur siècle. C'étoit Rome, c'étoit Athènes qui étoient leur patrie. Ils se passionnoient pour Mantinée ou pour Pharsale, bien plus que pour Pavie ou Marignan. Ils vivoient, ils sentoient, ils respiroient à quinze siècles

d'eux. Veut-on que des hommes, ensevelis dans les mines, parlent avec éloquence de ce qui se passe sur la terre ?

Mais leur plus grand obstacle, c'étoit la prétention d'être éloquens dans une langue morte. Ce sont les mœurs d'un peuple qui donnent la vie à son langage. Que ces mœurs s'anéantissent, la plus grande partie du langage périt ; les mots ne sont plus que des simulacres froids, qu'il est impossible de ranimer. L'orateur qui, au bout de quinze cents ans, veut ou croit employer cette langue, a donc deux torts : il ne peut bien apprécier la valeur des signes, et les signes ne peuvent recevoir l'empreinte de son esprit et de son ame, qu'il voudroit leur donner. Son style ne sera donc qu'une traduction affoiblie de sa pensée. Il aura aisément des passions et des idées dans sa langue naturelle, qui, faite pour lui, correspond avec souplesse à tous ses mouvemens : mais la langue étrangère résistera à tout, et dénaturera tout ce qu'il voudra lui confier. Il y aura, pour ainsi dire, un frottement et un choc continuel entre le sentiment et le signe, entre l'expression et l'idée. Pour affoiblir cette résistance, l'orateur ou l'écrivain tâchera d'emprunter avec le langage, et d'adopter, autant qu'il est possible, les passions, les goûts, et pour ainsi dire les idées religieuses, politiques et civiles du peuple dont il veut imiter la langue. Mais cette adoption factice, et qui ne sera jamais entière, ne peut avoir l'effet de la réalité. Ainsi, ces sortes d'écrivains n'auront ni la physionomie de leur nation, ni celle de leur siècle, ni celle de la nation

et

et du siècle qu'ils prétendent imiter, ni la leur même. Leurs ouvrages seront une espèce de production équivoque, qui ne tiendra à rien, ne peindra rien, et restera à jamais sans caractère et sans couleur. Telle est l'histoire des orateurs du seizième siècle. En voilà assez, je crois, pour nous dispenser d'en rien citer. Il est triste, pour tant d'écrivains, qu'en les oubliant on ne leur ait rendu que justice.

CHAPITRE XXV.

De Paul Jove, et de ses éloges.

Tous ces Cicéron ou ces Pline modernes dont nous venons de parler, ou étoient, ou avoient la prétention d'être orateurs, et leurs éloges étoient de longs panégyriques prononcés dans des assemblées, et débités avec pompe pour honorer les morts et quelquefois ennuyer les vivans. Mais, dans le même siècle, il y eut un écrivain qui publia des éloges d'un genre tout différent, et qui par-là mérite d'être distingué ; c'est Paul Jove : il étoit Italien et Milanois. Il eut la même patrie que Pline le jeune ; mais Pline fut l'ami de Trajan, consul de Rome et gouverneur de province, et Paul Jove commença par être médecin et finit par être évêque. Il aima passionnément les lettres, écrivit l'histoire de son siècle en latin, fut admiré pour le style, peu renommé pour la

vérité, plut aux uns, déplut aux autres, et fut accusé tour-à-tour de flatterie et de satire ; sort presqu'inévitable de tous ceux qui ont l'ambition et le courage d'écrire de leur vivant ce qui ne peut être écrit avec sûreté que cent ans après. Nous avons de lui, outre son histoire, sept livres d'éloges, consacrés aux hommes les plus célèbres dans le gouvernement ou dans la guerre, et un autre livre très-considérable sur les gens de lettres et les savans du quatorzième, quinzième et seizième siècles. Ceux-ci sont au nombre de cent quatre-vingts, ce qui, joint aux premières, forme une suite complète de près de trois cens vingt éloges. Qu'il me soit permis de raconter ici à quelle occasion ces éloges furent composés.

Paul Jove avoit une très-belle maison située dans une presqu'île et aux bords du lac de Côme. Il nous apprend qu'elle étoit bâtie sur les ruines même de la maison de campagne de Pline ; de son temps, les fondemens subsistoient encore, et quand l'eau étoit calme, on apercevoit au fond du lac des marbres taillés, des tronçons de colonnes et des restes de pyramides qui avoient orné le séjour de l'ami de Trajan. L'évêque, son successeur, nous a laissé, à la tête de ses éloges, une description charmante de ce lieu ; on y voit un homme enthousiaste des lettres et du repos, un historien qui a l'imagination d'un poëte, un évêque nourri des doux mensonges de la mythologie païenne ; car il nous peint avec transport ses jardins baignés par les flots du lac, l'ombre et la fraîcheur de ses bois, ses côteaux, ses eaux

jaillissantes, le silence profond et le calme de sa solitude ; une statue élevée dans ses jardins à la nature ; au-dedans, un salon où présidoit Apollon avec sa lyre et les neuf Muses avec leurs attributs ; un autre où présidoit Minerve ; sa bibliothèque, qui étoit sous la garde de Mercure ; ensuite l'appartement des trois Grâces, orné de colonnes doriques et de peintures les plus riantes ; au-dehors, l'étendue pure et transparente du lac, ses détours tortueux, ses rivages ornés d'oliviers et de lauriers ; et, dans l'éloignement, des villes, des promontoires, des côteaux en amphithéâtre, chargés de vignes ; et les hauteurs naissantes des Alpes, couvertes de bois et de pâturages, où l'œil voyoit de loin errer des troupeaux. Au centre de cette belle habitation, étoit un cabinet où Paul Jove avoit rassemblé à grands frais les portraits de tous les hommes célèbres. On peut dire qu'il avoit une collection de grands hommes, comme dans d'autres temps on a fait des collections d'histoire naturelle ; il fut aidé dans cette recherche par des particuliers et des souverains. Le fameux Fernand Cortès lui envoya son portrait, avant de mourir. On ne peut douter que d'autres qui n'avoient pas le même droit, n'aient voulu donner le même exemple ; mais il y a apparence que Paul Jove ne plaçoit pas tous ceux qui s'envoyoient eux-mêmes ; dans le choix de ses grands hommes, il s'en rapportoit un peu moins à eux qu'à la renommée.

C'est pour servir d'explication à ces portraits, qu'il composa ses éloges. D'abord, ils ont le

mérite d'être très-courts; ils renferment quelquefois en peu de lignes, et d'autres fois en peu de pages, l'idée du caractère, des actions, des ouvrages de celui qu'il loue, ou du moins dont il parle; car quelquefois il fait le portrait d'hommes plus célèbres que vertueux; mais il les représente tels qu'ils sont, loue les vertus, admire les talens et déteste les crimes. En second lieu, ces éloges sont, la plupart, historiques, et des faits vrais valent beaucoup mieux que de la fausse éloquence. Enfin, ils ont le mérite de présenter une grande variété d'hommes, quelques-uns grands, et presque tous fameux, de tous les pays, de toutes les religions, de tous les rangs et de tous les siècles.

Ainsi, on y voit parmi les anciens, Alexandre, Pyrrhus, Annibal et Scipion; parmi les destructeurs de l'empire, Attila et Totila; parmi ses vengeurs, Narsès qui, né esclave, devint général, et qui eunuque, fut un grand homme.

Dans le nouvel empire d'Occident, Charlemagne, le plus grand homme de la France, et peut-être de l'Europe moderne; et ce Frédéric Barberousse, sous qui commença la lutte sanglante du sacerdoce contre l'empire, qui fit la guerre aux papes et aux Sarrazins, et mourut dans son pélerinage guerrier.

En France, Godefroi de Bouillon, chef de la seule croisade qui ait réussi; Charles VIII, qui conquit et perdit le royaume de Naples avec la même rapidité; Louis XII, qui fut tour-à-tour dupe de ses amis et de ses ennemis, mais à qui on pardonna tout, parce qu'il étoit bon;

François Ier. qui, à beacoup de défauts, mêla des qualités brillantes ; le maréchal de Trivulce, sur la tombe duquel on grava : *Ici repose celui qui ne reposa jamais ;* le maréchal de Lautrec, également opiniâtre et malheureux ; Gaston de Foix, si connu par son courage brillant et par la bataille de Ravennes qu'il gagna et où il perdit la vie ; enfin, ce connétable de Bourbon, si terrible à son maître, et dont l'ame altière eut à-la-fois le plaisir et le malheur d'être si bien vengé.

En Espagne, vous trouverez Ferdinand-le-Catholique, qui chassa et vainquit les rois Maures, et trompa tous les rois chrétiens ; Charles-Quint, heureux et tout-puissant, politique par lui-même, grand par ses généraux, et cette foule de héros dans tous les genres, qui servoient alors l'Espagne ; Christophe Colomb, qui lui créa un nouveau monde ; Fernand Cortès qui, avec cinq cents hommes, lui soumit un empire de six cents lieues ; Antoine de Lève qui, de simple soldat, parvint à être duc et prince, et, plus que cela, grand homme de guerre ; Pierre de Navarre, autre soldat de fortune, célèbre par ses talens, et parce que le premier il inventa les mines ; Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, mais qui put compter plus de victoires que de vertus ; le fameux duc d'Albe, qui servit Charles-Quint à Pavie, à Tunis, en Allemagne, gagna contre les protestans la bataille de Mulberg, conquit le Portugal sous Philippe II, mais qui se déshonora dans les pays-Bas, par les dix-huit mille hommes qu'il se vantoit

d'avoir fait passer par la main du bourreau; enfin, le jeune marquis de Pescaire, aimable et brillant, qui contriba au gain de plusieurs batailles, fut à-la-fois capitaine et homme de lettres, épousa une femme célèbre par son esprit comme par sa beauté, et mourut à trente-deux ans, d'une maladie très-courte, peu de temps après que Charles-Quint eut été instruit que le pape lui avoit proposé de se faire roi de Naples.

Si nous parcourons l'Italie, ces éloges nous offrent un très-grand nombre d'hommes qui, dans le cours du quinzième ou seizième siècle, s'y distinguèrent par le gouvernement, ou par les armes. Il faut se rappeler qu'alors l'Italie étoit divisée et sanglante. Une foule de tyrans, ou étrangers, ou domestiques, déchiroient ce beau pays pour le partager; les papes excommunioient, combattoient et négocioient pour se faire un état. Les empereurs n'avoient point perdu de vue ce fantôme d'empire romain, que de temps en temps ils vouloient faire revivre. Les rois de France, poussés et par leur propre inquiétude et par celle de leur nation, avoient la fureur de conquérir Naples et Milan. Le sénat de Venise, politique et hardi, commerçant et guerrier, vouloit dominer sur la mer et s'étendre en terre-ferme; une foule de villes et de républiques étoient agitées à-la-fois par les orages de la liberté et par ceux de la guerre; des factions s'élevoient, se choquoient et tomboient; des conjurés et des tyrans périssoient tour-à-tour; des généraux qui n'avoient pour bien qu'une armée, la ven-

doient à qui vouloit ou pouvoit la payer. Partout les intérêts religieux se mêloient aux intérêts politiques et les crimes aux grandes actions. Tel étoit l'esprit de ce temps; et parmi ces dangers, ces espérances, ces craintes, il dut naître une foule d'ames extraordinaires dans tous les rangs, qui se développèrent, pour ainsi dire, avec leur siècle, et qui en reçurent le mouvement, ou qui donnèrent le leur. Paul Jove a fait l'éloge ou le portrait de tous ces hommes, la plupart plus courageux que saints; mais dans cette foule de noms, on aime à retrouver à Florence, les Médicis; à Milan, ces fameux Sforces, dont l'un simple paysan, devint un grand homme; et l'autre, bâtard de ce paysan, devint souverain; à Rome, les Colonnes, presque tous politiques ou guerriers; à Venise, plusieurs doges et quelques généraux; à Gènes, ce célèbre André Doria, qui vainquit tour-à-tour et fit vaincre Charles-Quint, redoutable à François Ier. et à Soliman, mais grand surtout pour avoir rendu la liberté à sa patrie, dont il pouvoit être le maître.

Si vous portez vos regards plus loin, vous trouverez en Hongrie ce fameux Jean Hunniade qui combattit les Turcs, et simple général d'un peuple libre, fut plus absolu que vingt rois; et ce Mathias Corvin son fils, le seul exemple peut-être d'un grand homme fils d'un grand homme; en Epire, Scanderberg, grand prince dans un petit état; et parmi les Orientaux, ce Saladin, aussi poli que fier, ennemi généreux et conquérant humain; Tamerlan, un de ces Tartares qui ont bouleversé le monde;

Bajazet, qui commença comme Alexandre, et finit comme Darius : d'abord le plus terrible des hommes, et ensuite le plus malheureux; Amurat II, le seul prince turc qui ait été philosophe, qui abdiqua deux fois le trône, et y remonta deux fois pour vaincre ; Mahomet II, qui conquit avec tant de rapidité, et récompensa les arts avec tant de magnificence ; Sélim, qui subjugua l'Egypte et détruisit cette aristocratie guerrière établie depuis trois cents ans aux bords du Nil, par des soldats tartares ; Soliman, vainqueur de l'Euphrate au Danube, qui prit Babylone et assiégea Vienne ; le fameux Barberousse Chérédin, son amiral, qui de pirate devint roi ; et cet Ismaël Sophi, qui au commencement du seizième siècle, prêcha les armes à la main, et en dogmatisant conquit la Perse, comme Mahomet avoit conquis l'Arabie.

A la suite de tous ces noms de guerriers ou de princes rassemblés des trois parties du monde, c'est un spectacle curieux de retrouver les noms du Dante, de Pétrarque, de Bocace, de l'Arioste, du cardinal Bibiéna, auteur de la comédie de la Calandre, jouée au Vatican sous Léon X, et du célèbre Machiavel ; sans compter cette foule innombrable de savans, presque tous Grecs ou Italiens, qui dénués, il est vrai, de ce mérite rare du génie, contribuèrent, cependant, par leurs travaux, au rétablissement des lettres, en faisant revivre les langues qui ne s'étoient conservées que chez les chrétiens de Constantinople, et la philosophie ancienne qui, depuis la chute de l'empire,

l'empire, n'avoit été cultivée que par les musulmans Arabes.

Tel est le spectacle aussi varié que rapide que nous présentent les éloges de Paul Jove. Je me contenterai ici d'ajouter quelques remarques. Il est d'abord fort singulier que ce panégyriste, ayant loué près d'une centaine de princes grecs, idolâtres, musulmans et chrétiens, n'ait pas fait l'éloge d'un seul pape: il étoit cependant Italien et évêque. Je remarquerai ensuite qu'il a fait l'éloge de plusieurs princes qui étoient encore vivans, et dans ces articles il change tout-à-coup de ton; il ne raconte plus, il loue, et l'historien devient déclamateur. Voici comment débute l'éloge de Charles-Quint. « Je te salue trois-fois, très-» grand, auguste Charles-Quint, qui par le » concours et l'union des vertus les plus rares, » as mérité le surnom de très-invincible em-» pereur ». On reconnoît à cette grande phrase, que Charles-Quint devoit lire l'article. Un autre assez singulier, c'est celui où il parle de ce Christierne, roi de Danemarck, surnommé le Néron du nord, qui après avoir juré aux Suédois la paix sur une hostie, fit égorger, comme on sait, au milieu d'un repas, tout le sénat de Suède, deux évêques et quatre-vingt-quatorze citoyens des plus distingués. Quoique ce prince fût encore vivant, Paul Jove ose l'appeler de son veritable nom, c'est-à-dire, un monstre; il est vrai que ce monstre étoit alors détrôné et enfermé dans une cage de fer; mais beaucoup d'autres auroient craint que la cage ne fut brisée, et que ce monstre,

en remontant sur le trône, ce qui est arrivé quelquefois, ne redevînt un très-grand prince. Enfin, pour connoître l'esprit de ce temps-là, il ne sera pas inutile d'observer que Paul Jove loue avec transport ce Pic de la Mirandole, l'homme de l'Europe, et peut-être du monde, qui à son âge eût entassé dans sa tête le plus de mots et le moins d'idées ; qu'il n'ose point blâmer trop ouvertement ce Jérôme Savonarole, enthousiaste et fourbe, qui déclamant en chaire contre les Médicis, faisoit des prophéties et des cabales, et vouloit, dans Florence, jouer à-la-fois le rôle de Brutus et d'un homme inspiré ; qu'enfin il loue Machiavel de très-bonne-foi, et ne pense pas même à s'étonner de ses principes : car le machiavélisme qui n'existe plus sans doute, et qu'une politique éclairée et sage a dû bannir pour jamais, né dans ces siècles orageux, du choc de mille intérêts et de l'excès de toutes les ambitions joint à la foiblesse de chaque pouvoir, fait uniquement pour des ames qui suppléoient à la force par la ruse, et aux talens par les crimes, étoit, pendant quelque temps, devenu en Europe la maladie des meilleurs esprits, à-peu-près comme certaines pestes qui, nées dans un climat, ont fait le tour du monde, et n'ont disparu qu'après avoir ravagé le globe.

CHAPITRE XXVI.

Des oraisons funèbres et des éloges dans les premiers temps de la littérature françoise, depuis François Ier. jusqu'à la fin du règne de Henri IV.

APRÈS avoir suivi le genre des éloges chez les peuples barbares, où ils n'étoient que l'expression guerrière de l'enthousiasme qu'inspiroit la valeur; chez les Egyptiens, où la religion les faisoit servir à la morale; chez les anciens Grecs, où ils furent employés tour-à-tour par la philosophie et la politique; chez les premiers Romains, où ils furent consacrés d'abord à ce qu'ils nommoient vertu, c'est-à-dire, à l'amour de la liberté et de la patrie; sous les empereurs, où ils ne devinrent qu'une étiquette d'esclaves, qui trop souvent parloient à des tyrans; enfin, chez les savans du seizième siècle, où ils ne furent, pour ainsi dire, qu'une affaire de style et un amas de sons harmonieux dans une langue étrangère qu'on vouloit faire revivre; il est temps de voir ce qu'ils ont été en France et dans notre langue même. Je m'arrêterai peu sur les anciens monumens que nous avons dans ce genre. L'esprit, le goût, l'éloquence, la langue même, rien n'étoit formé. Nous avons été long-temps des barbares pleins d'imagination et de gaieté, qui savions danser et

combattre, mais qui ne savions pas écrire. L'esprit humain, toujours curieux, aime à revenir quelquefois sur ces temps de son enfance; mais quand on a jeté un coup-d'œil sur des mâsures ou des palais gothiques, on aime ensuite à se reposer sur les grands monumens de l'architecture moderne. En repassant les premiers temps de notre littérature, et les éloges écrits dans notre langue, il ne sera pas inutile de remarquer souvent à qui ces éloges ont été prodigués, et de comparer quelquefois les vertus dont le panégyriste parle, avec les vices plus réels dont parle l'histoire. Peut-être à force de reprocher aux hommes leur bassesse, parviendra-t-on à les faire rougir : mais quand on ne pourroit l'espérer, il est doux du moins de venger la vérité, que la flatterie est toujours prête à immoler à l'intérêt. L'indignation même que l'on éprouve contre le mensonge, est utile; elle affermit dans l'heureuse habitude d'être libre, et dans le besoin d'être vrai.

Les éloges funèbres que nous avons vu établir chez tous les peuples, ne furent connus en France que sur la fin du quatorzième siècle. On croit que le premier François à qui on rendit cet hommage, fut le célèbre Duguesclin. C'étoit le prix de ses victoires, et plus encore de ses vertus (*a*). Ce grand homme mérita

(*a*) Cette oraison funèbre fut prononcée en 1389, c'est-à-dire neuf ans après la mort du connétable, par un évêque d'Auxerre, et en présence de toute la cour. Le texte fut : *Nominatus est usque ad extrema* : son nom

sans doute que cet usage commençât par lui. Il faudroit seulement que ce qui étoit alors une distinction flatteuse, n'eût pas cessé d'en être une. Mais il en est ainsi de presque tous les honneurs : la justice les institue, la politique les conserve quelque temps au mérite, bientôt la vanité les réclame comme un droit, le vice les usurpe par l'intrigue : au lieu d'honorer ceux à qui on les accorde, quelquefois ceux qui les obtiennent les déshonorent; et ce qui devoit être glorieux et rare, finit par être prodigué et avili. Voilà l'histoire des éloges funèbres parmi nous, et apparemment chez toutes les nations. Il sont devenus trop souvent des discours, où avec une fausse éloquence on célèbre des vertus encore plus fausses,

---

a été connu aux extrémités de la terre. Ensuite l'orateur entrant dans le détail des victoires, des faits d'armes, de toutes les grandes actions de Duguesclin, prouva que ce grand homme avoit rempli tous les devoirs d'un vrai chevalier, puisqu'il avoit uni au plus haut degré la probité et la valeur. Il remonta à l'origine et à la première institution de la chevalerie, et la représenta comme une institution politique, militaire et sacrée, aussi nécessaire pour la défense que pour le gouvernement des états, et qui demandoit dans un guerrier l'accord de la probité et du courage, des vertus et de l'honneur. Il finit par exhorter tous les seigneurs de la cour qui étoient présens, à ne jamais prendre les armes que par l'ordre et pour le service de leur maître, s'ils vouloient, comme Duguesclin, remplir les devoirs de la chevalerie, et mériter à-la-fois l'approbation de Dieu et l'estime des hommes. Tel est l'extrait de cette oraison funèbre, qui nous a été conservée par le moine de Saint-Denis, historien de Charles VI.

et où l'on étale avec pompe des titres que le mort a flétris, des talens qu'il n'a point eus, et des services qu'il n'a pu rendre.

La collection des oraisons funèbres que nous avons dans notre langue, commence à-peu-près en 1547, c'est-à-dire, à la mort de François Ier.

Ce prince, qui eut bien plus l'éclat et les vertus d'un chevalier, que la politique et les talens d'un roi, fut loué sans réserve; et il ne faut pas s'en étonner : une nation militaire et brave dut estimer sa valeur; une noblesse, qui respiroit l'enthousiasme de la chevalerie, dut applaudir ses propres vertus dans son chef. Les hommes de lettres et les savans, qui commençoient en France à s'emparer de l'opinion et dirigeoient déjà la renommée, durent célébrer à l'envi le prince qui les honoroit. Ses malheurs même et la bataille de Pavie, où, à des fautes trop réelles, il mêla de la grandeur de caractère, durent ajouter à sa célébrité, en fixant sur lui les yeux de l'Europe, et devoient surtout intéresser un peuple qui pardonne tout pour le courage, et se rallie toujours au mot de l'honneur.

Ses contemporains gravèrent sur son tombeau le titre de grand. Il faut convenir que s'il avoit pu le mériter, c'eût été par son respect pour les connoissances et le désir qu'il eut d'éclairer sa nation. Il entrevit ces principes étouffés tour-à-tour par l'ignorance et par l'orgueil, qu'il n'y a ni législation, ni politique sans lumières; que ceux qui éclairent l'humanité, sont les bienfaiteurs des rois

comme des peuples ; que l'autorité de ceux qui commandent n'est jamais plus forte que lorsqu'elle est unie à l'autorité de ceux qui pensent ; que le défaut de lumière, en obscurcissant tout, a quelque fois rendu tous les droits douteux, et même les plus sacrés, ceux des souverains ; qu'un peuple ignorant devient nécessairement ou un peuple vil et sans ressort, destiné à être la proie du premier qui daignera le vaincre, ou un peuple inquiet et d'une activité féroce; que des esclaves qui servent un bandeau sur les yeux, en sont bien plus terribles, si leur main vient à s'armer, et frappe au hasard ; qu'enfin, tous les princes qui avant lui avoient obtenu l'estime de leur siècle et les regards de la postérité, depuis Alexandre jusqu'à Charlemagne, depuis Auguste jusqu'à Tamerlan, né Tartare et fondateur d'une académie à Samarcande, tous dédaignant une gloire vile et distribuée par des esclaves ignorans, avoient voulu avoir pour témoins de leurs actions des hommes de génie, et relever partout la gloire du trône par celle des arts. Ce fut-là le vrai mérite de François Ier. Il honora donc les lettres, et les lettres reconnoissantes ordonnèrent à l'Europe de célébrer ce prince, et de placer le vaincu à côté du vainqueur.

Après François Ier., Henri II, son successeur et son fils, eut l'honneur d'un panégyrique, même de son vivant. On trouve, en 1555, un éloge qui lui est adressé sur la *grandeur* de son règne. Qu'on ne s'étonne pas de ce mot : tous les peuples désirent que leur maître soit grand,

et aiment à se le persuader. La vanité de celui qui obéit, s'enorgueillit des titres prodigués à celui qui commande. L'esclave même veut donner de la dignité à ses fers ; à plus forte raison le sujet libre, et qui obéit aux lois sous un monarque. A l'égard de Henri II, son nom aujourd'hui ne réveille plus l'idée de *grandeur*. Ce roi brave, mais d'une valeur moins éclatante que son père protecteur des lettres, mais sans cette espèce de passion qui tient de l'enthousiasme, et le fait naître chez les autres ; avide de gloire, mais incapable de cette hauteur de génie qui s'ouvre de nouvelles routes pour y parvenir ; gouverné par des favoris qui dirigeoient à leur gré sa foiblesse ou sa force, et poussé en même-temps par l'esprit de sa nation et de son siècle, qu'il trouva créé et auquel il n'ajouta rien, n'eut ni dans l'esprit, ni dans l'ame, cette espèce de ressort qui fait la grandeur. On peut dire que son règne ne fut qu'une représentation affoiblie du règne de François Ier. Dans la religion, dans la guerre, dans la finance et dans les lois, il suivit les sentiers tracés. Les événemens eurent de l'importance, sans avoir une sorte de caractère ; et presque toujours en action, mais sans être animé de ces forces vives qui font les grands changemens et dessinent avec énergie les caractères, soit en bien, soit en mal, ce prince donna beaucoup de mouvement à l'Europe, sans acquérir beaucoup de célébrité.

L'homme d'état juge : le panégyriste loue, et n'a besoin que d'un prétexte ; encore s'en passe-t-il quelquefois. Henri II, estimable à plusieurs égards,

égards, dut être célébré, et surtout dans l'époque de ses succès. On sait que dans la suite il eut des revers, et se laissa écraser par cet ennemi actif, dont la vigilance sombre et terrible, étendue à-la-fois sur les deux mondes, enchaînoit l'Amérique, gouvernoit l'Espagne et désoloit l'Europe. Les batailles de Gravelines et de Saint-Quentin ne furent que des malheurs; mais la paix de Cateau-Cambrésis fut une honte. Au rapport de tous les historiens, elle déshonora le roi et le trône; au rapport d'un panégyriste, ce fut le sacrifice d'un grand homme au bien de l'Europe. Il n'est pas inutile d'ajouter que l'oraison funèbre de ce prince fut comparée dans le temps à la Cyropédie, le roi à Cyrus, et l'orateur à Xénophon (*a*).

En 1563 parut un éloge qui dut intéresser la la nation : c'étoit celui de ce François de Guise, assassiné par Poltrot, devant Orléans. Il fut, comme on sait, le plus grand homme de son siècle. Ce fut lui qui défendit Metz contre Charles-Quint, qui rendit Calais à la France, et combattit avec succès l'Espagne, l'Angleterre et l'Empire. Son crime fut d'être trop puissant : c'en étoit un dans une minorité orageuse, et sous un gouvernement foible où plusieurs grands hommes se choquent, et où l'autorité sans vigueur ne peut tenir la balance entre des forces extrêmes qui se combattent. Sa mort fut le premier des assassinats que le fanatisme de

(*a*) Sonnet de Joachim du Bellay, sur l'oraison funèbre prononcée en 1559, par Jérôme de la Rovère, évêque de Toulon.

ce siècle fit commettre. On connoît de lui ce mot employé dans une de nos plus belles tragédies : « Ta religion t'a ordonné de m'assas- » siner ; la mienne m'ordonne de te pardonner » et de te plaindre. » Ce mot, dont on se souvient, est fort au-dessus d'une oraison funèbre qu'on oublie.

En 1571, c'est-à-dire, quelques mois avant la Saint-Barthélemi, fut prononcé et publié un panégyrique en l'honneur de Charles IX. On y vante les grandes actions d'un prince de vingt ans, qui n'avoit pu encore que prêter son nom aux malheurs de son règne. On y célèbre sa bonté ; et dans quel moment ! A sa mort il se trouva des orateurs pour le louer. J'ai lu l'oraison funèbre de ce prince, que Muret prononça à Rome, en présence du pape Grégoire XIII. Non, lorsqu'Antonin ou Trajan moururent autrefois dans cette même ville, et que la douleur publique prononça leur éloge en présence des citoyens, dont ils avoient fait le bonheur pendant vingt ans, je suis bien sûr qu'on n'y parla pas davantage de vertu, de justice, de larmes et de désolation des peuples. Tous les éloges prononcés à Paris ou dans la France, en l'honneur de Charles IX, sont du même ton. L'unique différence, c'est que nos orateurs françois insultent à l'humanité en prose foible et barbare, dans ce jargon qui n'étoit pas encore une langue ; au lieu que l'orateur d'Italie, écrivant avec pureté dans la langue de l'ancienne Rome, ses mensonges du moins sont doux et harmonieux. Il est triste que les orateurs, chargés des éloges funèbres des hommes

puissans, se soient trop souvent réduits eux-mêmes à ne parler que le langage des cours. Ils auroient pu, dans des siècles surtout où la religion avoit tant d'autorité, faire de ces discours la consolation des peuples et la leçon des grands ; mais sans doute il faut que chez les hommes tout soit petit, corrompu et foible.

Les panégyriques se succèdent comme les règnes. Si on loua Charles IX, on dut louer Henri III. Nous avons un panégyrique qui lui fut adressé en 1574, à son retour de Pologne. L'orateur alors n'étoit que l'interprète de la voix publique. Le nom de ce prince avoit de l'éclat en Europe ; et tant qu'il ne régna point, il parut digne de régner. Tout le monde sait comment ces espérances et ces éloges furent démentis. Quiconque, dans des momens d'orage, n'est pas un grand homme, paroît même au-dessous de ce qu'il est. Il fut précipité dans l'avilissement et le malheur, et par ses amis et par ses ennemis, et par la force des événemens, et par sa propre foiblesse, et parce qu'il ne sut presque jamais s'arrêter ni dans l'abandon, ni dans l'usage de ses droits. On connoît d'ailleurs ses confréries et ses scandales, et ce mélange bizarre de superstition et de licence, où il trouvoit l'art de se déshonorer également par ses vertus et par ses vices. Cela n'empêcha point que, dans des panégyriques de son temps, et même après sa mort, il n'ait été appelé *le grand Henri III*. On ne sait comment de pareils exemples n'ont point dégoûté à jamais les souverains d'être loués.

L'année 1586 nous présente un spectacle dif-

férent. C'est le célèbre Ronsard, le plus fameux poëte de son siècle, et qui fut aimé tour-à-tour et protégé de quatre rois, loué après sa mort par l'abbé Duperron, depuis cardinal. On rendit à un homme qui n'avoit que des talens, le même honneur que s'il avoit eu le privilége de faire du bien à la nation dans quelque grande place (*a*). Ces distinctions accordées au génie, dans certains siècles, sont une espèce de réparation des injustices qu'il a trop souvent essuyées dans d'autres. Elles servent encore à prouver qu'il y a dans les talens une grandeur personnelle, qu'on a cru quelquefois égale à celle des dignités. Quoi qu'il en soit, Duperron prononça cette oraison funèbre, qui eut alors beaucoup

---

(*a*) M. de Thou rapporte qu'on célébra à Paris un service magnifique en l'honneur de Ronsard. Le roi y envoya sa musique. Des princes du sang, une foule de gens de la cour, et tous les hommes les plus célèbres par leur esprit et leurs talens y assistèrent. Le parlement de Paris s'y rendit par députés. La foule étoit si grande, que le cardinal de Bourbon ne put fendre la presse, et fut obligé de s'en retourner. L'orateur lui-même ne put entrer dans la chapelle, et prononça l'oraison funèbre de dessus un perron. Il y avoit des auditeurs jusque sur les toits. Le même jour, on publia un grand nombre d'éloges funèbres en l'honneur du mort. Ronsard étoit enterré dans le prieuré de S. Côme, auprès de Tours. Un conseiller au parlement de Paris, vingt ans après, lui fit élever un mausolée de marbre, orné d'inscriptions, avec une très-belle statue, faite par le meilleur artiste du temps. Enfin, on écrivit son histoire, et l'on ne manqua point d'observer qu'il étoit né le même jour que François Ier. perdit la bataille de Pavie, comme si apparemment la nature eût voulu consoler la France.

de succès, et qu'on ne peut plus lire. Il y emploie près de vingt pages à dire qu'il ne sait comment s'y prendre pour traiter un sujet si grand. Ces puérilités s'appeloient alors de l'éloquence ; et Duperron comme orateur, et Ronsard comme poëte, sont aujourd'hui également inconnus. Cent ans plus tard, ils eussent été probablement de grands hommes. Ainsi Fontenelle a dit de Saint Thomas, que dans d'autres circonstances il eût peut-être été Descartes ; et il n'a manqué à Roger Bacon, moine au treizième siècle, que d'être le contemporain des Leibnitz et des Newton, pour être leur égal.

Deux ans après, le cardinal Duperron fut choisi par le roi pour faire un éloge funèbre, qui prêtoit bien plus à l'éloquence ; c'étoit celui de la fameuse Marie Stuart. On sait qu'à tous les agrémens de la figure, elle joignit tous ceux de l'esprit. Sa beauté fit ses malheurs, parce qu'elle produisit ses foiblesses, et peut-être ses crimes. Egarée par l'amour, et poursuivie par l'intérêt et la vengeance, elle trouva une prison dans un pays où elle avoit cherché un asile, et fut décapitée par la politique barbare de cette Elizabeth, qui n'étoit que son égale et n'avoit pas le droit d'être son juge. Il y a des sujets qui ne peuvent manquer de réussir. La mort d'une femme et d'une reine sur un échafaud, tant de beauté jointe à tant d'infortune, la pitié si naturelle pour le malheur, l'attachement des François pour une princesse élevée parmi eux, et qui avoit été l'épouse d'un de leurs rois ; l'intérêt qu'on prend peut-être malgré soi à des malheurs causés par l'amour ; le nom même de

la religion, car elle fut mêlée à ce grand événement; et l'Europe, agitée alors de fanatisme, regardoit presque la querelle de deux reines rivales, comme la querelle des catholiques contre les protestans : tout contribua au grand succès de ces éloges funèbres. Duperron tira des larmes de toute l'assemblée. On oublia que Marie Stuart, peu de temps après que son mari eût fait tuer son amant sous ses yeux, avoit épousé l'assassin même de son mari; et l'on ne vit que la plus belle femme de son siècle, fille, veuve, mère de roi, et reine elle-même, qui avoit péri sous le fer d'un bourreau. La pitié et l'esprit de parti lui donnèrent des panégyristes en foule; et ce qu'il n'est pas inutile d'observer, son malheur sembla la justifier aux yeux de la postérité, qui même aujourd'hui ne prononce pas encore son nom sans intérêt.

C'étoit alors, dans presque toute l'Europe, le temps des crimes et des meurtres; mais la barbarie étoit tantôt impétueuse et ardente, tantôt froide et tranquille. L'année 1588 fut marquée par l'assassinat de Henri, duc de Guise, au château de Blois. Il n'y a personne qui ne sache et les motifs et les circonstances de ce meurtre. Cet homme hardi et brillant, fait pour éblouir le peuple, pour subjuguer les grands, pour opprimer le roi, courant à la grandeur par les factions, et à la renommée par l'avilissement de son maître; qui s'occupoit de le détrôner sans daigner le haïr; et qui, par mépris, ne s'apercevoit pas même qu'il s'en étoit fait craindre, vivant pouvoit être coupable, mais assassiné ne parut qu'un héros. La mort de

Louis, son frère, massacré le lendemain, révolta encore plus, car il étoit cardinal. Il ne faut point demander si les deux frères furent célébrés par des éloges publics. Les éloges parurent en foule ; mais il y en eut un plus remarquable que les autres. Dans ces temps où la superstition se mêloit à la fureur, on voyoit d'un côté des empoisonnemens, des assassinats, et les crimes de la plus flétrissante volupté ; de l'autre, des processions, des confréries et des pénitens blancs et noirs ; comme si des cérémonies, sans le remords et la vertu, pouvoient expier les crimes ; comme si elles n'étoient pas un nouvel outrage pour la divinité, qu'on faisoit semblant d'apaiser en la déshonorant. Henri III lui-même avoit institué des confréries, et, suivi de ses mignons, marchoit à leur tête. Ses confrères, les pénitens de Lyon, n'approuvèrent point du tout la justice qu'il s'étoit rendue à lui-même, et firent une grande pompe funèbre « en déploration du massacre fait à » Blois, sur Louis et Henri de Lorraine, suivie » d'une oraison sur le même sujet. » Dans tous ces éloges on eut bien l'audace de peindre le duc de Guise comme l'appui, le héros et le martyr de la religion, lui pour qui l'église n'avoit été qu'un prétexte de déchirer l'état ; lui, qui n'étoit catholique que pour être factieux ; lui, dont toute la religion étoit l'envie d'usurper le trône, et qui s'armoit du fanatisme pour marcher à la révolte. Mais il y a apparence que de si lâches mensonges n'étoient ni pour les grands, ni pour les esprits déliés ; c'étoit l'appât grossier du peuple, qui, dans

ces temps de factions et de guerres, étoit souvent opprimé, égorgé et trompé.

Ce double assassinat en produisit un autre l'année suivante 1589, celui de Henri III; et ce qu'il y eût alors de plus étrange, ce fut l'éloge même de l'assassin. Il faut qu'on sache dans tous les siècles que ce Jacques Clément, dominicain et parricide, fut loué publiquement dans Paris et dans Rome : le fanatisme qui inspira le meurtre, fit l'apothéose du meurtrier.

On a remarqué que le temps des grands crimes est presque toujours celui des grandes vertus. La nature agitée et secouée, pour ainsi dire dans tous les sens, déploie alors toute son énergie; ses productions sont extraordinaires, elle fait naître en foule des monstres et des grands hommes. En 1595, on vit dans Paris un éloge dont le sujet est à jamais respectable; c'étoit l'éloge du président Brisson, pendu quatre ans auparavant pour la cause des rois. Ce citoyen, trop éclairé pour être fanatique, et trop vertueux pour être rebelle, parla aux seize, comme un homme qui préfère son devoir à sa vie; et il en fut récompensé en mourant pour l'état. L'infamie de son supplice fut un titre de plus pour sa gloire. Il faut louer l'orateur qui s'honora lui-même en faisant son éloge; pour l'éloge même, il n'ajouta rien à la mémoire de Brisson; il n'en avoit pas besoin.

On aime à voir aussi en 1609, un panégyrique adressé au duc de Sully; il fut composé par un receveur des finances. Cet ouvrage

vrage est foible, et peu digne de son sujet ; mais c'étoit du moins un hommage rendu à un grand homme, dans un temps où ce grand homme servoit l'état, et où, pour récompense, il n'avoit que les calomnies de la cour, les fureurs des traitans et la haine de la nation à qui il faisoit du bien. Il est vrai qu'un an plus tard, l'éloge eût été plus honorable encore, et pour le panégyriste et pour le héros, car en 1610, Sully n'étoit plus rien. Mais il ne faut pas trop exiger des hommes ; et s'il y a un exemple d'une statue élevée à un roi après sa mort, il n'y en a pas de panégyrique adressé à un ministre après sa disgrâce.

Jamais parmi nous peut-être, la louange ne fut quelque chose de si respectable et de si grand, que lorsqu'elle fut destinée à célébrer Henri IV ; jamais elle ne fut si unanime. Il y a eu quelquefois des réputations, quoiqu'en petit nombre, qui choquoient les mœurs et les idées générales dominantes dans un pays ; c'étoit comme un aveu involontaire et forcé, que certaines qualités brillantes arrachoient à ceux même qui étoient le plus loin de les partager : mais quand le mérite d'un grand homme se concilie parfaitement avec les préjugés, le caractère et les penchans d'un peuple, alors sa célébrité doit augmenter, parce que l'amour propre de chaque citoyen protége pour ainsi dire la réputation du prince ; et c'est ce qui arriva à Henri IV. On peut dire qu'il fut véritablement le héros de la France. Ses talens, ses vertus, et jusqu'à ses défauts, tout pour ainsi dire, nous

appartient. Mornay et Sully purent blâmer l'excès de sa valeur, mais la nation aimoit à s'y reconnoître ; la politique même le justifioit. Pour rassurer ses amis, pour étonner ses ennemis, il falloit des prodiges, et il n'avoit presque que des vertus à opposer à des armées. Alors la témérité même cessoit de l'être ; et ce grand homme appuyoit le peu de forces qu'il avoit des forces réelles de l'admiration et de l'enthousiasme. Sa gaieté au milieu des combats, ses bons mots dans la pauvreté et le malheur, toutes ces saillies d'une ame vive et d'un caractère généreux, cette foule de traits que l'on cite, et qui sont à-la-fois d'un homme d'esprit et d'un héros, sembloient peindre en même-temps l'imagination françoise, et le genre d'esprit avec le caractère national. Enfin, ses amours, ses foiblesses, tous ces sentimens, qui le plus souvent étoient des passions, et que les grâces d'un chevalier ennoblissoient encore, lorsqu'ils n'étoient que des goûts, ne paroissoient pas des défauts qu'on pût lui reprocher. La nation en l'admirant, aimoit à se persuader qu'on peut mêler la galanterie à la grandeur et que le caractère d'un François fut en tout temps d'allier la valeur et les plaisirs. Mais ce qui a consacré sa réputation dans l'Europe, c'est sa bonté, c'est cette vertu qui ne permit jamais à la haine d'entrer dans son cœur, qui fit que, sans politique et sans effort, il pardonna toujours, et se seroit cru malheureux de punir ; qui, avec ses amis, lui donnoit la familiarité la plus douce, envers ses peuples

la bienveillance la plus tendre, avec sa noblesse la plus touchante égalité ; ce sentiment si précieux qui quelquefois, dans des momens d'amertume et de malheur, lui faisoit verser les larmes d'un grand homme au sein de l'amitié ; ce sentiment qui aimoit à voir la cabane d'un paysan, à partager son pain, à sourire à une famille rustique qui l'entouroit, ne craignit jamais que les larmes et le désespoir secret de la misère, vinssent lui reprocher des malheurs ou des fautes : voilà ce qui lui a concilié les cœurs de tous les peuples, voilà ce qui le fait bénir à Londres comme à Paris. Et qui, en voyant sur presque toute l'étendue de la terre, les hommes si malheureux, tant de fléaux de la nature, tant de fléaux nés des passions et du choc des intérêts, le genre humain écrasé et tremblant, éternellement froissé entre les malheurs nécessaires, et les malheurs que l'indulgence et la bonté auroient pu prévenir, peut se défendre d'un attendrissement involontaire, lorsqu'il voit s'élever un prince qui n'a d'autre passion et d'autre idée, que celle de rétablir le bonheur et la paix ? Il semble, en s'occupant de lui, en suivant ses actions, en pénétrant dans son cœur, qu'on respire un air plus doux, et que le calme et la sérénité se répandent, du moins pour quelques momens, sur ce globe infortuné qu'on habite.

Peu de princes dans l'histoire ont eu ce caractère de bonté, comme Henri IV. Celle d'Auguste fut la bonté d'un politique qui n'a plus d'intérêts à commettre des crimes ; celle

de Vespasien fut souillée par l'avarice et par des meurtres; celle de Titus est plus connue par un mot à jamais célèbre, que par des actions; celle des Antonins fut sublime et tendre, mais une certaine austérité de philosophie qui s'y mêloit, lui ôta peut-être ces grâces si douces auxquelles on aime à la reconnoître; parmi nous, celle de Louis XII, à jamais respectée, manque pourtant un peu de la dignité des talens et des grandes actions: car, il faut en convenir, nous sommes bien plus touchés de la bonté d'un grand homme que de celle d'un prince qui a de mauvais succès et des fautes à se faire pardonner. Mais la bonté de Henri IV fut tout-à-la-fois celle d'un particulier aimable et d'un héros. Il ne faut donc pas s'étonner si, pendant sa vie ou après sa mort, il fut célébré par plus de cinq cents panégyristes, tant poëtes qu'orateurs; il ne faut pas s'étonner si, malgré l'éloquence brute et sauvage de son siècle, on ne trouve presqu'aucune des oraisons funèbres de ce prince, où il n'y ait quelque mouvement éloquent sur sa mort.

Ici ce sont des imprécations contre le lieu où le meurtre a été commis. L'orateur veut que tous les citoyens en passant dans cette rue malheureuse, s'arrêtent pour y verser des larmes; il veut que la dernière postérité des François vienne s'attendrir sur le lieu qui a été teint du sang du meilleur des rois.

Un autre parle tout-à-coup au meurtrier comme s'il étoit présent, et lui reproche de

ne pas s'être laissé attendrir par les vertus d'un si excellent prince. Il peint la haine et la fureur du peuple, qui auroit voulu arracher ce monstre des mains des bourreaux, pour le déchirer de ses propres mains. Il peint des François témoins du supplice, et par un mélange affreux de férocité et de tendresse, changés tout-à-coup en Cannibales, dévorant la chair sanglante de l'assassin.

Un autre s'adresse au peuple qui l'environne et le prie de suspendre ses larmes, parce qu'il ne peut résister lui-même à un spectacle si touchant, et craint d'être obligé de s'interrompre. Il parle des bienfaits qu'il a lui-même reçus de ce prince dont il étoit aimé; il joint sa douleur particulière à celle de toute la France, et il finit par faire à son bienfaiteur et à son prince, les adieux les plus passionnés, comme l'ami le plus tendre pourroit les faire sur le tombeau et à la vue des cendres de son ami.

Enfin, je citerai encore un de ces discours, dont l'exorde m'a paru aussi simple que touchant. L'orateur raconte qu'un des Hébreux captifs aux bords de l'Euphrate, voulant adoucir l'ennui de ses malheurs, fait préparer un repas dans sa cabane, et envoie son fils inviter quelques-uns de leurs frères pour se réunir et se consoler ensemble. Un moment après, son fils accourt, pâle, les yeux en pleurs, et palpitant d'effroi « O mon père ! dit-il au vieillard, plus de festin, plus de joie; je viens de rencontrer un de nos frères égorgé dans la rue »..... « et moi aussi, dit l'orateur;

j'ai vu le plus affreux des spectacles : j'ai vu dans Paris, au milieu de la pompe et de l'appareil des fêtes, j'ai vu un corps sanglant et percé de coups. Non, ce n'étoit pas celui d'un de nos frères, c'est celui de notre père, celui du meilleur des rois, de Henri IV », ect.

C'est ainsi que dans un siècle où l'on n'avoit encore aucune idée de la vraie éloquence, la force d'un sujet pathétique et terrible, inspiroit aux orateurs ou des mouvemens, ou des traits heureux (*a*).

Il est triste qu'un pareil sujet n'ait pas été alors traité par un homme véritablement éloquent, et qui, en prononçant cet éloge funèbre, se proposât un but utile à la nation. En effet, qu'on suppose un orateur doué par la nature de cette magie puissante de la parole, qui a tant d'empire sur les ames et les remue à son gré ; qu'il paroisse aux yeux de la nation assemblée pour rendre les derniers devoirs à Henri IV ; qu'il ait sous ses yeux le corps de ce

---

(*a*) Malgré les défauts incroyables du mauvais goût, quelques-uns de ces discours attachent encore et intéressent par la force du sentiment qui y est répandu. Souvent l'esprit est rebuté, et les larmes viennent aux yeux : on seroit tenté de rire, et l'on s'attendrit.

Le sujet vous entraîne, et l'on oublie l'orateur pour ne penser qu'au héros.

Ainsi un acteur célèbre (Baron), qui prétendoit que l'émotion est en nous un sentiment involontaire, et presqu'indépendant de l'esprit, en mettant sur des paroles gaies, ou même ridicules, un accent pathétique, attendrissoit peu à peu, et parvenoit à faire couler les larmes.

malheureux prince ; que peut être, le poignard, instrument du parricide, soit sur le cercueil et exposé à tous les regards ; que l'orateur alors élève sa voix, pour rappeler aux François tous les malheurs que depuis cent ans leur ont causé leurs divisions et tous les crimes du fanatisme et de la politique mêlés ensemble ; qu'en commençant par la proscription des Vaudois et les arrêts qui firent consumer dans les flammes vingt-deux villages, et égorger ou brûler des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, il leur rappelle ensuite la conspiration d'Amboise, les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, de Coutras ; la nuit de la Saint-Barthélemi, l'assassinat du prince de Condé, l'assassinat de François de Guise, l'assassinat de Henri de Guise et de son frère, l'assassinat de Henri III ; plus de mille combats ou siéges, où toujours le sang françois avoit coulé par la main des François ; le fanatisme et la vengeance faisant périr sur les échafauds ou dans les flammes, ceux qui avoient eu le malheur d'échapper à la guerre ; les meurtres, les empoisonnemens, les incendies, les massacres de sang froid, regardés comme des actions permises ou vertueuses ; les enfans qui n'avoient pas encore vu le jour, arrachés des entrailles palpitantes des mères, pour être écrasés ; qu'il termine enfin cet horrible tableau par l'assassinat de Henri IV, dont le corps sanglant est dans ce moment sous leurs yeux ; qu'alors attestant la religion et l'humanité, il conjure les François de se réunir, de se regarder comme des concitoyens et des

frères ; qu'à la vue de tant de malheurs et de crimes, à la vue de tant de sang versé, il les invite à renoncer à cet esprit de rage, à cette horrible démence qui, pendant un siècle, les a dénaturés, et a fait du peuple le plus doux un peuple de tigres ; que lui-même prononçant un serment à haute voix, il appelle tous les François pour jurer avec lui sur le corps de Henri IV, sur ses blessures et le reste de son sang, que désormais ils seront unis et oublieront les affreuses querelles qui les divisent ; qu'ensuite, s'adressant à Henri IV même, il fasse, pour ainsi dire, amende honorable à son ombre, au nom de toute la France et de son siècle, au nom et même des siècles suivans, pour cet assassinat, prix si différent de celui que méritoient ses vertus ; qu'il lui annonce les hommages de tous les François qui naîtront un jour ; qu'en finissant il se prosterne sur sa tombe et la baigne de ses larmes : quelle impression croit-on qu'un pareil discours auroit pu faire sur des milliers d'hommes assemblés, et dans un moment où le spectacle seul du corps de ce prince, sans être aidé de l'éloquence de l'orateur, suffisoit pour émouvoir et attendrir ? Peut-être l'effet de ce discours ne se seroit-il pas borné à une émotion passagère, peut-être par la suite auroit-il pu prévenir de nouvelles divisions et de nouveaux crimes.

Au reste, les louanges prodiguées à la mémoire de Henri IV, à l'instant de sa mort, ne furent point semblables à tant d'éloges de princes ou d'hommes puissans qui, après avoir retenti

retenti sous les voûtes des temples dans une cérémonie funèbre, semblent le moment d'après aller se perdre et s'ensevelir avec eux dans la tombe qui les attend. La justice et la renommée qui le louèrent sur son tombeau, ne s'éloignèrent des bords du mausolée, que pour aller répéter ces éloges de pays en pays et de siècle en siècle.

On peut dire qu'aujourd'hui ce prince a une espèce de culte parmi nous ; tous les talens et tous les arts ont été employés à lui rendre hommage. Les mémoires de Sully, en peignant les détails de sa vie domestique, nous ont rendu son souvenir encore plus cher, parce qu'ils montrent partout l'homme sensible à côté du grand homme. Un homme célèbre a immortalisé ses vertus comme sa valeur. Le pinceau de Rubens a tracé son apothéose sur la toile : l'art des Phidias offre sa statue aux regards de tous les citoyens. L'éloquence et le zèle ont produit une foule d'ouvrages qui lui sont tous consacrés, et où la sensibilité loue la vertu. Le pinceau, la gravure, la sculpture même, ont multiplié ses bustes ou ses portraits. Le citoyen obscur aime à décorer son appartement de cette image, comme il aime à voir le portrait d'un ami ou d'un père. On a représenté quelques-unes des époques de sa vie, en bronze et en marbre ; on les a fait servir d'ornement à ces boîtes, invention et amusement du luxe, que le goût et les modes françoises font valoir et distribuent dans l'Europe : le peuple même connoît et bénit sa mémoire. Le peuple, courbé sous ses travaux, prononce souvent le nom de

Henri IV, et attache à ce nom des idées qui l'intéressent. Enfin, lorsque la mort, parmi nous, ouvre les tombeaux où reposent les cendres de nos rois, la foule des citoyens qu'une curiosité inquiète et sombre précipite sous ces voûtes, pour y voir à-la-fois les monumens de la grandeur et de la foiblesse humaine, à la lueur des flambeaux et des torches funèbres qui éclairent ces lieux, semblent ne demander, ne chercher que Henri IV. Ils s'arrêtent aux pieds de son cercueil, ils l'examinent, ils l'entourent, ils semblent lui redemander un grand homme, et se livrent avec un mêlange d'attendrissement et de terreur à toutes les idées que la vue de ce tombeau leur inspire (*a*). Tel est l'hommage qu'au bout de 190 ans la reconnoissance des peuples rend encore aux vertus des rois. On ne peut comparer cette espèce de culte qu'à celui que les habitans de l'ancienne Rome rendirent à la mémoire d'Antonin. On sait que pendant deux siècles chaque citoyen dans sa maison eut l'image de cet empereur. On sait que les pères de famille l'invoquoient; et les tyrans même prenant le surnom d'Antonin pour en imposer, se couvroient de ce nom sacré, comme, dans les pays et dans les temps d'asiles, les assassins couroient se mettre à l'abri sous les statues des dieux.

(*a*) Voyez la fin de l'éloge de Henri IV, par la Harpe, et l'estampe qui est à la tête du discours.

Fin du troisième volume.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. *DE la louange et de l'amour de la gloire*, page 1

CHAP. II. *Des éloges religieux, ou des hymnes*, 10

CHAP. III. *Des éloges chez tous les premiers peuples*, 20

CHAP. IV. *Des éloges funèbres chez les Egyptiens*, 29

CHAP. V. *Des Grecs, et de leurs éloges funèbres en l'honneur des guerriers morts dans les combats*, 34

CHAP. VI. *Des éloges des athlètes, et de quelques autres genres d'éloges chez les Grecs*, 45

CHAP. VII. *D'Isocrate et de ses éloges*, 50

CHAP VIII. *De Platon considéré comme panégyriste de Socrate*, 60

CHAP. IX. *Suite des éloges chez les Grecs. De Xénophon, de Plutarque et de Lucien*, 70

CHAP. X. *Des Romains; de leurs éloges du temps de la république; de Cicéron*, 83

CHAP. XI. *Des éloges funèbres sous les empereurs, et de quelques éloges de particuliers*, 100

CHAP. XII. *Des panégyriques ou éloges des princes vivans*, 109

CHAP. XIII. *Eloges donnés aux Empereurs, depuis Auguste jusqu'à Trajan*, 115

CHAP. XIV. *Panégyrique de Trajan, par Pline le jeune*, 125

CHAP. XV. *De Tacite. D'un éloge qu'il prononça étant consul; de son éloge historique d'Agricola*, 135

CHAP. XVI. *Des sophistes grecs; du genre de leur éloquence et de leurs éloges; panégyriques depuis Trajan jusqu'à Dioclétien*, 143

CHAP. XVII. *De l'éloquence au temps de Dioclétien. Des orateurs des Gaules. Pa-*

négyriques en l'honneur de Maximien et de Constance Chlore, 158

CHAP. XVIII. *Siècle de Constantin. Panégyrique de ce prince.* 168

CHAP. XIX. *Panégyriques ou éloges composés par l'empereur Julien*, 178

CHAP. XX. *De Libanius, et de tous les autres orateurs qui ont fait l'éloge de Julien. Jugement sur ce prince*, 191

CHAP. XXI. *De Thémiste, orateur de Constantinople, et des panégyriques qu'il composa en l'honneur de six empereurs*, 209

CHAP. XXII. *Des panégyriques latins de Théodose; d'Ausone, panégyriste de Gratien*, 226

CHAP. XXIII. *Des panégyriques en vers, composés par Claudien et par Sidoine Apollinaire. Panégyrique de Théodoric, roi des Goths*, 237

CHAP. XXIV. *Siècles de barbarie. Renaissance des lettres. Eloges composés en latin moderne dans le seizième et le dix-septième siècles*, 243

CHAP. XXV. *De Paul Jove, et de ses éloges*, 257

CHAP. XXVI. *Des oraisons funèbres et des éloges dans les premiers temps de la littérature françoise, depuis François Ier. jusqu'à la fin du règne de Henri IV*, 267

Fin de la Table des Chapitres.